www.e-rara.ch

Le Robinson Suisse, ou, Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants

Wyss, Johann David

Paris, 1814

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: ACH WYS JD 10/1-2

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-13400

Le Robinson suisse ou journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans. Tome quatrième.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

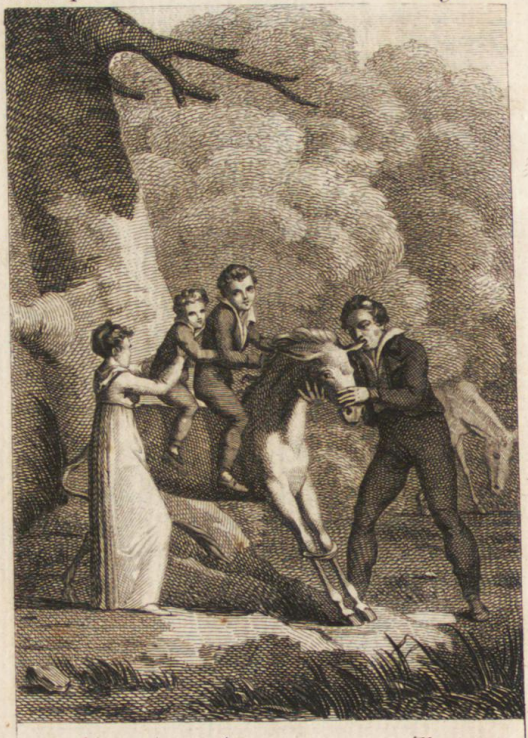
Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

LE
ROBINSON SUISSE.

T. IV.



Je le tenois toujours par son oreille entre mes dents, Fritz saisit ce moment et s'élança sur son dos, Jack avec le secours de sa mère en fit autant .....

Chasselat del. Cauthier sculp

LE
ROBINSON SUISSE,
OU
JOURNAL
D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ AVEC SES ENFANS.

Traduit de l'allemand de M. Wyss;

PAR Mme DE MONTOLIEU.

ORNÉ DE DOUZE FIG. EN TAILLE-DOUCE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, Libraire,
Rue Hautefeuille, n° 23.

1814.

LE
ROBINSON SUISSE.

CHAPITRE XXVII.

L'Aigle du Malabar, et la Fabrique de Sagou.

Ma femme prit la parole; elle me dit que tous ses enfans avaient été sages et diligens; ils étaient tous ensemble montés sur le promontoire de l'*Espoir trompé ;* ils avaient ramassés du bois et fait des flambeaux pour la nuit, et, ce que je n'aurais pas cru possible, ils avaient hasardé d'abattre un immense palmier, celui où Ernest était monté, et ce pénible et dangereux travail avait été heureusement exécuté; ce roi des

forêts gisait étendu par terre, et couvrait un espace de soixante-dix pieds de long au moins. Ernest avait encore une fois grimpé au-dessus, muni d'une longue corde qu'il avait fortement attachée au sommet. Lorsqu'il fut redescendu, lui et Fritz avaient travaillé de la hache et de la scie pour le couper. Dès qu'il le fut à-peu-près, ils dirigèrent doucement sa chute avec la corde, et de cette manière ils en vinrent à bout. Mais pendant leur promenade et leurs occupations, ils eurent une visite assez fâcheuse : une troupe nombreuse de singes s'était glissée vers la cabane; ils avaient bu en entier le vin de palmier que nous avions recueilli dans les calebasses, renversé et dispersé toutes les pommes de terre, volé les noix de cocos, et presque entièrement détruit la paroi tressée de notre cabane, en sorte qu'au retour de mes enfans ceux-ci avaient eu pour une heure de tra-

vail à réparer le dommage causé par cette maudite engeance. Fritz avait aussi fait une chasse dont il était très fier; il m'apporta sur son poing un jeune oiseau de proie d'un superbe plumage; il l'avait pris dans un nid sur les rochers tout près de la colline de l'Espoir trompé. Quoique très-jeune, cet oiseau avait déjà toutes ses plumes; elles n'étaient pas encore colorées comme elles devaient l'être, mais on voyait cependant que ce n'était pas un aigle européen, et je soupçonnai que c'était le bel aigle du Malabar (1); je l'admirai

---

(1) L'aigle du Malabar ou des Grandes Indes est petit; il n'est pas plus gros qu'un fort pigeon; mais dans sa petite taille il réunit l'élégance des formes à la beauté du plumage; ses yeux pleins de feu, ses mouvemens vifs, de l'effronterie dans le regard et les attitudes, répandent sur sa physionomie toute l'apparence de la fierté et du courage. Les

comme il méritait de l'être : sa rencontre passe pour être de bon augure; et comme cette espèce d'aigle n'est pas grande ni difficile à nourrir, je voulus essayer de le dresser à la chasse des oiseaux comme un faucon. Fritz lui avait déjà bandé les yeux, et il était attaché par le pied à une ficelle;

Malabares en ont fait une idole et lui rendent une espèce de culte. Un camail de plumes larges, d'un blanc éblouissant, dont la tige a le noir brillant du jai, couvre la tête, le cou et toute la poitrine de ce bel oiseau; le reste du plumage est de couleur maron très-lustré, à l'exception du bout des six premières plumes de l'aile, qui est noir. Le bec est cendré et d'un jaune verdâtre à la pointe; sa membrane est bleue, ses pieds jaunes, et ses ongles noirs. Cette espèce se trouve au Malabar, à Visapour, dans le Mogol, etc. Elle ne le cède en voracité à aucune autre.

Extrait *du Dictionnaire d'Histoire naturelle.*

je lui conseillai de le tenir long-temps et souvent sur le poing, et de le domter par la faim, comme font les fauconiers.

Quand nous eûmes fini tous nos récits, ma femme commença ses lamentations ordinaires sur toutes les bêtes vivantes et mangeantes qu'on lui amenait, et qui nous deviendraient à charge. J'eus de la peine à la consoler, en lui disant que le buffle remplacerait l'âne, et j'établis la loi invariable que celui qui voulait avoir un bête nouvelle à son service aurait aussi le soin de l'entretenir. C'est une cruauté, leur dis-je, que d'ôter à un être sensible la liberté pour un plaisir passager et pour le faire souffrir; il faut au contraire le dédommager de cette privation par les caresses et la bonne nourriture. Je déclare donc que celui qui fera souffrir les animaux qui lui sont confiés n'aura plus le droit d'en avoir. Cette menace était terrible, car l'homme est tellement

fait pour la société, qu'au défaut d'êtres de son espèce, il s'attache aux animaux. La mère alors fut satisfaite, et comme elle les aimait beaucoup elle-même, elle promit à ses fils de les remplacer dans leurs soins lorsqu'ils seraient occupés ailleurs. Nous eûmes l'espoir que ces soins les rendraient tous plus actifs, plus réguliers, plus constans dans leurs affections, et plus doux. J'ai souvent remarqué que le bien qu'on fait aux animaux produit tous ces bons effets. Je donnai ensuite l'ordre d'allumer du feu et d'y mettre beaucoup de bois verd pour avoir de la fumée, au-dessus de laquelle je voulais suspendre ma viande de buffle salée, pour la fumer et la conserver, ce qui fut exécuté. Nous attachâmes nos morceaux à de hautes fourches; j'en ôtai tout ce qui ne me parut pas assez frais, et je vis avec plaisir que le petit aigle s'en régalait. Le jeune buffle commençait à brouter; cepen-

dant on lui donna du lait de la vache, et Jack en fit boire aussi avec succès à son petit chakal. Nous joignîmes au repas du buffle, dont l'apétit est très-grand, un tas de pommes de terre hachées, qu'il mangea en entier, ce qui nous fit juger que la douleur de sa blessure au nez était passée, et qu'il s'apprivoiserait bientôt.

Vint notre tour de souper; nous nous en acquittâmes aussi-bien que nos bêtes, en causant avec gaîté; on railla beaucoup Jack sur son combat avec les buffles, sur les bottes qu'il voulait se faire avec leurs pieds, et même sur des moules de bougies dont on ne pouvait les sortir; il se défendit avec esprit, et les rieurs furent de son côté. On prit pour la nuit les mêmes arrangemens que la veille. Nous laissâmes notre viande à la fumée de nos feux de nuit; nous attachâmes le jeune buffle à côté de la vache, et nous vîmes avec plaisir

qu'ils s'entendaient fort bien, et qu'ils vivraient à l'avenir en paix. Les chiens se mirent à leur poste de garde. Fritz voulut se coucher avec son aigle attaché sur son poignet, et les yeux toujours couverts; il y resta paisiblement toute la nuit sans empêcher son maître de dormir. Notre nuit fut si tranquille qu'aucun de nous ne se réveilla pour entretenir les flambeaux, et le soleil était déjà levé lorsque nous nous levâmes. Immédiatement après un sobre déjeûner, je sonnai la marche du départ; mais mes petites bonnes gens avaient encore je ne sais combien de choses dans la tête, et ni eux ni leur mère n'étaient disposés à m'obéir.

Réfléchis, cher ami, me dit ma femme, que nous avons abattus ce beau palmier avec bien de la peine, et qu'il serait fâcheux de l'avoir fait pour rien; c'est celui dont Ernest avait coupé l'excellent chou : il ne pouvait

plus croître ni porter de fruits : nous avons voulu en profiter autrement. Ernest assure que c'est un sagoutier; s'il a raison, la moelle nous donnera une parfaite provision pour mes soupes. Je te prie de l'examiner, et d'en tirer parti.

Je trouvai qu'elle avait raison; mais il fallait alors se décider à rester encore tout un jour; ce n'était pas une petite affaire que de fendre d'un bout à l'autre un tronc de soixante pieds; j'y consentis cependant d'autant plus volontiers, qu'outre l'avantage de la moelle farineuse, je pouvais en le vidant obtenir deux beaux et grands canaux pour conduire l'eau du ruisseau des Chakals dans le jardin potager de ma femme à Jeltheim, et de là dans mes nouvelles plantations d'arbres.

Fritz. — Voilà pour un, et l'autre nous servira pour conduire notre petit ruisseau de Falkendorsf dans mon beau

bassin d'écaille de tortue; nous aurons alors une fontaine à côté de la maison, ce qui sera très-agréable : je me réjouis de la voir couler.

Et moi, dit Ernest, je me réjouis de voir comme on fait le sagou en petits grains, ainsi que je l'ai vu en Europe : pouvez-vous le faire ainsi, mon père ?

Moi.—Oui, je le crois, si vous voulez bien m'aider. Nous allons établir une belle fabrique de vermicelli et de macaroni.

François.—Oh! oui, papa, je t'en prie; des macaroni ! c'est si bon! je veux bien t'aider à les faire.

Moi.—Je crois plutôt, petit gourmand, que tu m'aideras à les manger. Je ne vous promets pas cependant qu'ils soient aussi bons et aussi bien faits que ceux de Gênes et de Naples ; mais faisons toujours de la pâte de sagou, et nous essayerons ensuite de la mettre en

œuvre. N'avons-nous pas ici une de nos râpes à cassave?

Oui, sans doute, dit Ernest, nous avions pensé d'en faire ici pour nous amuser; mais nous avons trouvé assez d'autres occupations; et il courut me la chercher.

Moi.— Patience, mes enfans, nous n'en sommes pas encore là; il me faut beaucoup d'autres choses : d'abord je vais élever ce palmier couché par terre, en mettant à chaque bout deux petites fourches pour le soutenir : nous aurions trop de peine à le fendre ainsi couché; il me faut ensuite quelques coins de bois pour tenir la fente ouverte à mesure que je la scie, et puis une provision d'eau.

C'est-là le plus difficile, dit ma femme; le ruisseau est très-éloigné : nous n'avons pas encore découvert de source dans le voisinage.

Ernest.—Cela n'y fait rien, ma mère;

j'ai vu près d'ici en abondance de ces plantes qui portent de l'eau : elles nous en fourniront assez, si j'avais seulement des vases pour la mettre.

Nous lui indiquâmes les vases de roseaux que nous venions de faire, et comme il faut quelque temps pour faire couler l'eau de ces petits tuyaux, il alla d'abord se mettre à l'ouvrage avec François ; ils coupaient un nombre de ces plantes, qu'ils posaient inclinées sur les bords d'un vase : pendant qu'il se remplissait, ils en préparaient un autre. De notre côté nous nous mîmes avec courage autour de notre arbre : nous réussîmes facilement à le soulever ; la couronne fut d'abord séparée avec la scie. Nous commençâmes ensuite à le fendre en deux par le milieu, et ce bois tendre nous donna peu de peine. Nous arrivâmes bientôt à la moelle qui remplit tout le milieu de l'arbre. Lorsqu'il fut séparé en deux, nous posâmes une

des moitiés par terre, et nous en pressâmes la moelle avec les mains pour pouvoir y placer provisoirement celle de l'autre moitié, encore posée sur les fourches. Nous voulions la vider entièrement pour nous en servir comme d'une auge à pétrir; nous en laissâmes aux deux bouts ce qu'il en fallait pour empêcher de couler, et nous procédâmes à notre pâte. Nous avions cloué la râpe à l'un des bouts pour presser la pâte au travers des petits trous dès qu'elle serait faite. Mes petits garçons boulangers les bras nus commencèrent leur besogne avec une grande joie, et mieux que je n'avais espéré; l'un après l'autre ils allaient chercher de l'eau, et la versaient doucement dans l'auge, pendant que nous la mêlions avec la farine. Dans peu cette pâte me parut suffisamment travaillée; je fis alors une ouverture en dehors au bas de la râpe, et je pressai la pâte fortement avec la

main ; les parties farineuses passèrent fort bien par les petits trous de la râpe, et les parties ligneuses où se trouvaient un peu de bois restèrent et furent jetées à mesure en tas, dans l'espoir qu'il y viendrait des champignons et des larves. Les enfans se tenaient prêts à recevoir dans des vases de roseaux ce qui tombait de la râpe, et le portaient aussitôt à leur mère, chargée du soin d'étendre ces petits grains au soleil sur des toiles de voiles pour les sécher. Je fis ensuite des vermicelli en faisant la pâte plus consistante et la pressant plus fortement contre les trous de la râpe ; elle en sortait en petits tuyaux plus ou moins longs, qu'on séchait plus promptement à un feu doux. Ma femme nous promit pour notre peine de nous en faire un bon plat cuit avec du fromage de Hollande, et qui ressemblerait en effet à du macaroni d'Italie. Nous obtînmes donc ainsi une bonne provision

d'une nourriture saine, agréable et abondante; nous en aurions eu davantage si nous n'avions pas été pressés par le temps; mais la perspective de pouvoir recommencer quand il nous plairait, en abattant un sagoutier, et l'impatience de porter à la maison nos deux jolis canaux et de les mettre en usage, nous firent hâter notre besogne. Ce qui nous restait de pâte fut ajouté à la couche de champignons, et encore arrosé d'eau pour hâter la fermentation.

Notre occupation du reste de la soirée fut de charger tous nos ustensiles et les deux moitiés de notre arbre sur le char. Nous nous retirâmes dans notre cabane à la nuit tombante; elle se passa aussi tranquillement que les précédentes, et le matin de très-bonne heure nous étions prêts à retourner à Falkendorsf. Notre buffle commença ses années d'apprentissage, attelé à côté de la vache; il remplaça l'âne, et se mon-

tra fort docile ; j'allais, il est vrai, devant lui, tenant la corde qui passait par son nez; par ce moyen je le retenais dans son devoir lorsqu'il lui prenait envie de s'en écarter.

Nous prîmes pour nous en retourner le même chemin par où nous étions venus, pour mettre sur le char la provision de baies, de cire et les vases de gomme élastique. Je renonçai pour ce jour-là à la recherche des œufs de poule à fraise, ayant à cœur de revenir le plutôt possible à Falkendorsí pour soigner les bêtes que nous y avions laissées.

J'envoyai comme avant-garde Fritz et Jack avec un des chiens ; ils devaient nous frayer avec la hache entre les broussailles un chemin sûr pour notre char. Nos deux tuyaux de fontaine, qui étaient fort longs, embarrassaient un peu notre marche. Mes deux fils s'acquittèrent fort bien de cette commission, et nous arrivâmes assez vite et sans

accident vers les arbres à cire et à gomme, où nous nous arrêtâmes pour mettre sur notre char nos sacs pleins de baies. Le couaslehouf n'avait pas donné autant que je le croyais, parce qu'il s'était trop vite épaissi à l'ardent soleil, et qu'il s'était formé une croûte au-devant de l'incision; nous en eûmes cependant environ un pot qui suffisait pour faire l'essai des bottes imperméables, que je désirais depuis long-temps.

Nous nous remîmes en route, toujours précédés de nos fourriers, qui nous préparaient les voies en traversant le petit bois de goyaves. Nous entendîmes tout-à-coup un bruit effrayant qui venait de notre avant-garde, et nous vîmes Fritz et Jack accourir au-devant de nous. Je craignis alors qu'il n'y eut un tigre ou une panthère dans le voisinage. Turc commença à aboyer si effroyablement, et Bill courant à lui l'accompagnait si pitoyablement, que

je me préparais, non sans effroi, à un sanglant combat. J'allais à la tête de ma troupe, qui voulut absolument me suivre, secourir ceux que je croyais en danger, et mes braves chiens qui s'étaient portés comme des furieux contre un fourré assez épais; ils s'étaient arrêtés là, et la tête baissée, soufflant de tous leurs poulmons, ils tâchaient d'y pénétrer; sans doute il y avait là quelque animal redoutable; Fritz qui l'avait entrevu à travers les feuilles me le confirmait, et disait qu'il était à-peu-près de la grosseur du jeune buffle, et qu'il avait un poil noir et hérissé. J'allais à tout hasard lâcher mon fusil dans ce fourré, lorsque Jack, qui s'était couché par terre pour tâcher de voir la bête, se leva en éclatant de rire. C'est, nous dit-il, un nouveau tour de maître cochon; c'est notre grosse truie qui ne cesse de se moquer de nous. Dans ce moment le grognement du monstre caché dans le buisson

confirma ce que nous disait Jack. Moitié fâchés, moitié riant, nous nous fîmes jour au centre du fourré, où nous trouvâmes en effet notre truie étendue par terre, mais pas du tout en triste solitude; elle était entourée de sept petites créatures qu'elle avait mis bas depuis peu de jours, et qui la têtaient à qui mieux mieux. Cette trouvaille nous fit grand plaisir, et nous caressâmes tous la grosse nourrice, qui semblait nous reconnaître, et grognait amicalement en léchant ses petits, et sans témoigner aucun effroi. Nous récompensâmes cette bonne conduite avec des pommes de terre, des glands doux, du pain de cassave : mes petits garçons s'en privaient volontiers pour elle; ils lui avaient obligation de cette belle nichée comme d'un présent, et voyaient déjà en idée un cochon de lait croquant, tournant autour de la broche; mais leur mère leur reprocha leur gourmandise et leur

cruauté de penser déjà à rôtir ces pauvres bêtes qui ne faisaient que commencer à vivre. Nous délibérâmes tous ensemble ce qu'il valait le mieux, de laisser toute cette famille, ou de la conduire à la maison. Fritz voulait qu'on les laissât tous devenir des cochons sauvages, qui deviendraient peut-être des petits sangliers, et qu'il aurait le plaisir de chasser. Ma femme, comme bonne ménagère, désirait qu'on en élevât au moins deux privés pour le ménage, et que puisque la mère nous échappait toujours, on la tuât lorsqu'elle aurait sevré pour avoir une bonne provision de viande salée : ce fut l'avis qui prévalut. Nous les laissâmes en paix pour le moment dans leur retraite, nous réservant d'en élever trois, et de laisser courir les quatre autres dans les bois, où nous pourrions les chasser s'ils causaient du dommage à nos plantations.

Nous continuâmes notre route vers

Falkendorsf, où nous arrivâmes heureusement et avec une grande joie, tant il est vrai qu'on retrouve toujours avec plaisir sa demeure naturelle. Tout était en bon ordre, et nos bêtes domestiques vinrent au-devant de nous en caquetant et nous témoignant à leur manière leur joie de nous revoir. Nous leur jetâmes tout ce que nous crûmes leur être agréable; elles retournèrent ensuite d'elles-mêmes à leur place accoutumée. Il fallut encore attacher le buffle et le chakal pour les habituer peu à peu : ce fut aussi le sort du bel aigle du Malabar; Fritz crut faire à merveille de le placer à côté du perroquet sur une racine d'arbre; il l'attacha avec une ficelle assez longue pour qu'il put remuer facilement, et lui débanda les yeux : jusqu'alors il avait été assez tranquille; mais il n'eut pas plutôt la vue libre, qu'il entra dans une espèce de rage qui nous étonna tous; il releva fièrement la tête,

hérissa ses plumes, et ses prunelles semblaient tourner dans leur orbite et lancer des éclairs. Toute notre volaille s'en effraya et prit la fuite ; mais le pauvre perroquet se trouva trop près du brigand, et ne put lui échapper. Avant que nous eussions pu nous en apercevoir, il fut saisi et déchiré à l'instant par le redoutable bec crochu de l'aigle. Fritz éclata en injures et en malédictions, et résolut de tuer à l'instant le meurtrier ; mais Ernest accourut, en le priant de le laisser en vie. Nous retrouverons, lui dit-il, des perroquets tant que nous en voudrons, et peut-être jamais un aussi bel oiseau que cet aigle, que nous pourrons dresser comme dit mon père, pour la chasse au faucon. C'est bien ta faute s'il a tué le perroquet ; pourquoi lui débander les yeux ? J'ai lu que les fauconniers les leur laissent fermés six semaines, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement apprivoisés. Donne-moi ce gail-

lard à élever; il sera bientôt souple et docile comme un petit chien : j'en sais le moyen; tu n'as qu'à me le donner.

Oui-dà, dit Fritz; je te donnerai mon aigle! il est à moi, je ne veux le céder à personne, et je l'éleverai tout aussi bien que toi, si tu veux seulement me dire comment tu voulais faire; c'est bien mal à toi si tu ne me l'apprend pas : n'est-ce pas, mon père, que c'est bien mal à Ernest d'être jaloux de son secret pour apprivoiser les aigles, et de ne pas vouloir me l'apprendre? (Ernest avait secoué la tête comme pour dire non à la proposition de son frère.)

Moi.—Doucement, doucement, mes enfans; il faut, Fritz, que je te raconte un petit apologue. Un chien s'était posté sur une botte de paille, qu'il regardait comme sa propriété. Un âne et un bœuf affamés vinrent le prier de la leur laisser manger, puisqu'également il ne pouvait la manger lui-même; mais le chien har-

gneux et jaloux ne voulut pas même leur permettre d'en approcher. *Jaloux, mange ta botte ou la laisse manger*, lui dit le bœuf; mais le chien ne voulut entendre à rien, et les força de s'en aller. Dis-moi à présent si tu ne fais pas de même? Tu ne sais pas comment apprivoiser ton aigle; tu voulais le tuer il n'y a qu'un instant, et tu ne veux pas à présent le donner à Ernest qui te promet de l'élever, parce que tu es envieux qu'il en sache plus que toi; comme il a lu avec plus de réflexion, il est tout simple qu'il veuille retirer quelque profit de ses lectures et de son savoir; au moins devais-tu lui offrir honnêtement quelque chose pour qu'il te donnât son secret, si tu tiens tant à garder à présent ton aigle. Si Ernest veut te le communiquer pour rien, il sera le plus généreux, et je serai content de lui et de toi.

Vous avez raison, mon père, dit

Fritz vivement ; eh bien! je lui donne mon singe s'il le veut ; un aigle, c'est plus noble, plus héroïque. Puisque je l'ai trouvé, je veux le garder ; mais tu m'apprendras à l'apprivoiser. Qu'en dis-tu, Ernest? accepte-tu le marché?

Ernest.—Je le veux bien ; moi je ne fais pas grand cas de cet héroïsme ; j'aime mieux être un savant. Tu seras si tu le veux le chevalier de l'aigle, et moi votre historiographe et votre poète, et je ferai une belle épopée sur les hauts faits du chevalier et de son aigle.

Fritz.—Mauvais railleur! mais enfin prends le singe, et apprends-moi ton secret pour domter mon aigle : comment ferai-je pour le rendre plus tranquille?

Ernest.—J'ai lu je ne sais où que les caraïbes soufflent de la fumée de tabac dans le bec des oiseaux de proie et des perroquets qu'ils attrapent, jusqu'à ce qu'ils en soient étourdis et presque sans

connaissance; quand cette espèce d'ivresse passe, ils ne sont plus du tout farouches.

Fritz. — Voilà donc ce grand sortilége! de la fumée de tabac! il valait bien la peine de s'en vanter. Ton secret ne vaut pas mon singe : n'est-ce pas, mon père?

Moi. — Et pourquoi pas? s'il est bon, comme je le crois, le marché doit tenir; s'il ne l'est pas, Ernest ne demandera rien pour un conseil inutile; mais j'en ai bonne opinion. On peut par le même moyen tellement étourdir les abeilles, qu'on en fait ce qu'on veut sans qu'elles se défendent : comment pourrait-on sans cela obtenir leur rayon de miel; l'idée n'est pas du tout mauvaise.

François. — Il y a donc un moyen d'empêcher ces méchantes abeilles de piquer un pauvre petit garçon qui veut seulement goûter leur miel. Bon papa,

je vous prie d'aller un peu fumer dans ce trou d'arbre, et d'endormir si bien ces piquantes demoiselles, que nous puissions avoir au moins la moitié de leur miel sans en être dévoré.

Moi.—Je te le promets, mon petit; je m'en occuperai au premier jour; en attendant, je prie Fritz de fumer son aigle pour qu'il nous laisse passer cette nuit tranquille; il ne cesse de battre des ailes et de faire crier notre volaille: il faut absolument le mettre à la raison et faire l'épreuve du secret d'Ernest.

Fritz y consentit; il prit du tabac et une pipe, dont nous avions trouvé beaucoup dans la caisse des matelots; il commença à fumer en s'approchant peu à peu de l'oiseau farouche. Lorsque celui-ci fut un peu calmé, il lui remis son capuchon sur les yeux, et fuma près de son bec et de ses narines, si bien qu'il resta sans connaissance sur la place, comme un oiseau empaillé.

Fritz le crut mort, et voulait se fâcher contre son frère; mais je lui fis observer qu'il ne se tiendrait pas perché s'il était sans vie, et que sa tête seule était étourdie; en effet, il revint à lui peu à peu, mais sans faire aucun bruit, quoiqu'on lui débandât les yeux; il nous regardait d'un air étonné, mais sans fureur, et de jour en jour il devint plus apprivoisé et plus tranquille. Le singe fut unanimement adjugé à Ernest. Dès le même soir il en prit possession et le fit coucher près de lui. Nous passâmes tous une excellente nuit dans notre château d'arbre et dans nos bons lits, que nous retrouvâmes avec beaucoup de plaisir.

CHAPITRE XXVIII.

Origine de quelques Arbres fruitiers européens; les Abeilles.

Le lendemain de bonne heure nous entreprîmes ce que nous avions décidés depuis long-temps, de planter des pieux de bambous à côté de tous nos jeunes arbres pour les soutenir. Nous partîmes de la maison avec joie, notre char chargé de cannes, et d'un fer gros et pointu pour faire des trous dans la terre. Nous laissâmes cette fois la mère seule avec son cher petit François, en les priant de nous préparer un bon dîner, sans oublier le chou du palmier et les macaronis de sagou au fromage; ils s'offrirent aussi à faire fondre la cire

des baies pour notre provision de bougies.

Nous ne prîmes pas avec nous le buffle; je voulais que son nez achevât de se guérir par un jour de repos, et la vache suffisait pour la charge légère de cannes de bambous. Nous donnâmes au buffle en partant quelques poignées de sel pour nous en faire aimer, et cette friandise lui plut tellement, qu'il voulait à toute force nous suivre, et que nous fûmes obligés de l'attacher fortement jusqu'à ce que nous fussions éloignés.

Nous commençâmes notre ouvrage à l'entrée de l'allée qui conduisait à Jeltheim, et assez près de Falkendorsf. Les noyers, les châtaigniers et les cerisiers que nous avions plantés en ligne régulière, et à une égale distance, penchaient déjà sensiblement, et tous du même côté, parce qu'ils avaient été courbés par le vent. Comme étant le

plus fort je tenais le panfer, avec lequel je faisais facilement un vide assez profond dans cette terre légère pour que le pieu y tînt ferme. Pendant ce temps-là mes fils les choisissaient, les coupaient à la même hauteur, et apointissaient le bout qui devait entrer en terre. Lorsqu'ils furent bien solidement établis, nous serrâmes la terre autour, et nous attachâmes les jeunes arbres aux pieux des branches avec une plante longue, étroite et souple, que je soupçonnais être une espèce de liane, et qui se trouvait autour.

Tout en travaillant nous entrâmes dans une conversation animée sur la culture des arbres. Jusqu'alors mes enfans n'avaient songé qu'à manger les fruits sans trop s'embarrasser d'où ils venaient; mais actuellement leur curiosité fut excitée, et ils me firent tant et tant de questions sur cet objet, que j'étais embarrassé pour leur répondre;

cependant je leur communiquai avec plaisir tout ce qui m'était connu : je voyais que le moment était favorable pour rendre mes leçons instructives et vraiment profitables; je pouvais en même temps leur en donner la démonstration. Je vais rendre en abrégé notre entretien, qui ne sera pas sans utilité pour les jeunes gens destinés à la vie agricole.

Fritz.—Ces jeunes arbres que nous avons plantés, et que nous venons d'appuyer, sont-ils sauvages ou cultivés?

Jack.—Plaisante question! crois-tu donc qu'on apprivoise les arbres comme les buffles et les aigles? Tu leur apprendras peut-être à se baisser poliment quand nous viendrons cueillir leur fruit, pour que nous ayons moins de peine.

Fritz.—Tu crois dire là, mon petit ami, quelque chose de bien spirituel, et tu ne dis qu'une bêtise. Crois-tu donc que tous les êtres créés doivent être

élevés de la même manière? Si cela était, papa devrait à ta première désobéissance te passer une corde dans le nez pour te rendre plus docile.

Ernest.—Nous le verrions bientôt bridé.

Moi.—Vous courriez risque de l'être tous si c'était le seul moyen; mais Fritz a raison, on n'élève pas les hommes comme les animaux, ni ceux ci comme les plantes, quoique l'éducation de tous tendent toujours au même but de plier leur volonté au joug de la nécessité et du devoir, et de les faire marcher droit comme ces arbres qui pliaient à tout vent, et que nous venons de redresser et d'assurer. Chaque créature est susceptible de perfectibilité, c'est-à dire que par la culture et les soins chaque être peut devenir meilleur et acquérir des vertus et des qualités qu'il n'aurait pas eus s'il était resté abandonné à lui-même et à son naturel; ainsi je rends

notre buffle, et toi ton chakal dociles au lieu d'être farouches, en leur faisant sentir le pouvoir de l'homme sur la brute; ainsi je tâche, mes chers enfans, de vous perfectionner en cultivant votre intelligence, en vous donnant autant que je le puis de bonnes leçons et de bons exemples; et ces arbres qui n'étaient d'abord que des sauvageons, c'est-à-dire des arbres venus de semence et ne portant que du fruit petit et mauvais, ont été rendus capables d'en produire d'excellens en les greffant de bonnes espèces. Approchez, regardez cette branche; il vous est aisé de voir qu'elle a été insérée dans cette autre branche; on a élagué toutes les autres, on n'a conservé que celle-là; toute la sève ou le suc nourricier s'y est porté, s'est étendu, et le sauvageon est devenu un bel et bon arbre produisant le même bon fruit que celui dont on a

pris la greffe. C'est ainsi qu'on procède lorsqu'on veut greffer.

Fritz. — Il y a bien des choses que je ne comprends pas encore; j'ai souvent entendu parler d'enter les arbres: est-ce la même chose que de les greffer?

Moi. — A peu près; *enter* est, je crois, le mot propre de l'opération, et *greffe* la branche que l'on insère. Il y a, suivant les espèces d'arbres, différentes manières et différentes saisons; on ente en fente, en écusson, en œillet; les uns avec une branche insérée, d'autres avec un bouton non développé. Cette opération ne réussit pas toujours, alors on la recommence une seconde ou une troisième fois.

Jack. — Peut-on enter de bons fruits sur toute espèce d'arbre, sur des sapins, sur des chênes?

Moi. — Non, mon fils, il faut choisir des espèces d'arbres homogènes.

Jack.—Ah! voilà, par exemple, un fruit que je ne connais pas, *homogène*. Est-il bien bon? est-ce que nous en avons ici? Je me réjouis d'en manger.

Moi. — Ce n'est pas un fruit, mon cher enfant, c'est un mot un peu trop savant, et dont j'ai eu tort de me servir sans vous l'expliquer. *Homogène* dérive ou vient du grec, et veut dire *d'une même nature, qui a de grands rapports;* ainsi un pommier, un poirier, un coignassier peuvent s'enter les uns sur les autres, parce que leur bois, leur semence en pepins sont homogènes ou se ressemblent. Il en est de même de différens fruits à noyaux, tels que le cerisier, le prunier, le pêcher, l'amandier : vouloir enter ces differens arbres sur un pin ou sur un chêne serait bien inutile; comme avec la meilleure éducation on ne peut faire de chaque homme un savant, un artiste, un général.

Fritz.—Vous disiez, mon père, que les sauvageons ou les arbres produits par la seule semence ne portent pas de bons fruits; cependant tous ceux qui sont dans notre île, nos bons cocos, nos goyaves n'ont pas été entés, puisqu'il n'y avait aucun jardinier ni personne qui pût le faire.

Moi.—Ta remarque est juste; aussi je ne parlais que des arbres fruitiers de notre Europe, où presque sans exception les fruits demandent à être améliorés par un meilleur terrain, par la greffe et par la culture. La bonne Providence a voulu sans doute dédommager les climats brûlans de plusieurs inconvéniens, en leur accordant les palmiers et d'autres bons fruits qui viennent naturellement et sans peine.

Ernest.—Je comprends tout cela; mais une seule chose m'inquiète, d'où a-t-on tiré en Europe, au commence-

ment, les entes et les greffes des meilleures espèces?

Jack.—Belle question! chez ceux qui en avaient.

Ernest.—Belle réponse! Et ceux-là où les avaient-ils pris? Je voudrais savoir d'où l'on a tiré les premières branches des bonnes espèces avant qu'il y eût des gens qui s'occupassent de la culture des arbres et qui eussent inventé de les enter; il faut cependant que dans l'origine tous les arbres aient été sauvages.

Jack.—Oui-dà! ..... Et le paradis terrestre; ne crois-tu pas qu'il y avait là d'excellens fruits et de toutes les espèces? N'a-t-on pas pu en prendre-là autant qu'on en a voulu?

Moi.—Mon petit ami, si tu avais lu la Bible avec attention, tu aurais vu que notre père Adam fut chassé du paradis terrestre pour avoir mangé de

l'un de ces bons fruits, contre la défense positive de Dieu; et comme il était alors seul sur la terre avec sa femme Eve, personne n'a pu aller prendre des greffes dans ce beau jardin, qui d'ailleurs n'était pas en Europe; ainsi la question d'Ernest est juste et sensée. Les bons arbres fruitiers sont sans doute originaires de quelque endroit sur la terre, où ils portent naturellement dans le climat qui leur convient d'aussi bons fruits que l'art et les soins peuvent en produire chez nous. Ces arbres ont été arrachés jeunes de leur sol natal et transplantés en Europe, où par les soins des jardiniers ils ont prospérés et fournis des greffes pour les multiplier; car le climat d'Europe est si peu propre à produire naturellement de bons fruits, que le meilleur arbre reproduit seulement par la semence y redevient sauvage et a besoin d'être greffé. Des jardiniers rassemblent

une quantité de jeunes arbrisseaux dans un enclos, qu'ils sèment d'abord et greffent ensuite: on appelle ces enclos des pépinières: c'est-là où on va choisir ceux dont on a besoin, et où tous ceux-ci ont été pris pour les mettre sur le vaisseau.

Fritz.—Est-ce que vous savez, mon cher père, qu'elle est la patrie originaire de tous ces arbres?

Moi.—De la plupart, au moins. La vigne, que j'ai hasardé de planter près de notre arbre à Falkendorsf, ne vient que dans la zône tempérée; elle ne prospère ni dans les pays trop froids, ni sous la zône torride, quoiqu'en général elle préfère le midi au nord; elle date de loin celle-là, puisque nous voyons dans la Bible que le père Noé fit déjà du vin. Il paraît donc que la vigne est originaire de l'Asie mineure et de l'Arménie; elle paraît avoir été portée dès l'antiquité la plus reculée en Egypte,

en Grèce, et dans tout le reste de l'Europe. Les narrations fabuleuses de la mythologie sur Bacchus tiennent sans doute à la propagation de la vigne. L'Italie l'aura reçue par les Grecs émigrés, et par les Romains, qui devinrent les maîtres du monde connu; elle a été portée dans les Gaules, en Espagne, en Allemagne, et dans les parties de l'Helvétie où elle pouvait prospérer : peut-être aussi que les Phéniciens l'avaient portée auparavant dans quelques-unes de ces parties du monde.

Tous. — Et les pommiers, les poiriers, les châtaigniers, les noix, les amandiers, les pêchers, les mûriers ?

Moi. — Patience, patience, petits bavards ! puis-je vous dire tout cela à la fois : l'un après l'autre, messieurs. Les fruits à coquille ou à brou, telles que la noix, l'amande, les châtaignes, nommées généralement *glandes* ou

glands chez les Romains, viennent de l'Orient; mais cela est trop général, et l'Orient qui est le côté où le soleil se lève, comprend trop de pays. Chez les anciens, les châtaignes étaient nommées *glands sardes*, de la Syrie, province de l'Asie mineure, et elles ont reçues leur nom actuel d'une ville greeque de ce nom, près de laquelle on en cultive en quantité. Quant aux grosses noix, elles s'appelaient jadis chez les Romains *glandes Jovis* ou *glands de Jupiter;* elles sont originaires de Perse, et se répandirent en Europe par les conquêtes des Romains. Le grand noisetier, qui se nomme aveline ou noisette de Portugal, est originaire de Pont, pays de l'Asie mineure, et eut le même sort. L'origine de l'amandier est incertaine; on le trouve sauvage en Asie et en Afrique : ses fruits portaient en Grèce le nom de *thalos*, parce qu'ils avaient été

transplantés d'abord dans l'île de ce nom, une des Archipels.

Jack. — Et les cerises, papa, mes chères cerises que j'aime tant? Il y en a une si grande quantité en Suisse, dans les grands chemins et partout, que je crois bien qu'elles sont mes compatriotes.

Moi. — Pas du tout, mon ami; mais il est vrai que de tous les fruits étrangers c'est celui qui prospère le mieux chez nous. Elles ont reçus leur nom de *Cérasus*, ville de cette même province de Pont, dont je vous ai déjà parlé, et si je m'en souviens bien, cet endroit est nommé *Chirisarda*. Le célèbre général Romain, Luculus, après sa victoire sur Mithridate, roi de Pont, doit les avoir transportées le premier en Europe, 70 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Ernest. — Je n'ai rien lu sur les ce-

rises dans Eutrope ; c'est ce qui m'aurait fait le plus de plaisir.

Moi. — Je trouve, comme toi, que les historiens auraient aussi bien fait de citer les noms de ceux qui ont procuré un fruit agréable, que ceux des destructeurs du genre humain.

Pendant cette conversation instructive nous étions parvenus au bout de notre allée, et tous nos arbres redressés lui donnaient très-bonne façon. Nous passâmes ensuite le *Pont de famille* pour nous rendre dans la plantation des arbres du midi que nous voulions aussi soutenir: nos yeux furent réjouis des beaux orangers, citroniers et grenadiers qui avaient tous repris et venaient à merveille, ainsi que les pistachiers et les mûriers; quelques-uns étaient en fleurs et nous donnaient la plus douce espérance. Nous nous mîmes promptement à l'ouvrage, et

mes fils, avec une curiosité redoublée, recommencèrent leurs questions pour savoir l'origine de ces excellens fruits.

Fritz. — Ah! que ce doit être un beau pays que celui où ces fruits viennent naturellement!

Moi. — Sans doute sous ce rapport ce pays peut être appelé fortuné, mais à d'autres égards il a aussi son mauvais côté. Tous ces fruits à jus acides et rafraîchissans ont leur origine dans la zône torride ou brûlante, ou dans les parties de la zône tempérée qui en sont les plus voisines; ils paraissent avoir été destinés à rafraîchir la masse du sang et à préserver des maladies inflammatoires, si fréquentes dans ces climats. Les orangers et les citroniers viennent positivement, à ce que je crois, de la Médie et de l'Assyrie; chez les Romains on les appelait *mala Medicæ* ou pommes de Médie; ils furent apportés par les Persans à Albine, de là

en Sicile et à l'île de Malte, où se trouve encore la meilleure espèce d'orangers; puis en Italie, et delà dans le reste de l'Europe. Les grenades s'appelaient *mala punicæ* ou *pommes puniques*, et sans doute elles furent apportées par les Phéniciens et les Carthaginois dans les provinces méridionales de l'Europe. Je ne sais rien de positif sur l'origine des pistachiers. A présent, mes enfans, je pense que vous en savez assez là-dessus.

Tous. — Non, non, cher papa, puisque vous êtes en si bon train, apprenez-nous la patrie primitive de tous les arbres que nous avons à pourvoir de pieux, cela nous amuse tant!

Moi. — J'en suis charmé, et ce que je sais est bien à votre service; mais en apprenant ainsi coup sur coup toutes les espèces de fruits et leurs pays, vous surchargez votre mémoire, et vous n'y garderez rien.

Fritz. — Pardonnez-moi, mon père, chacun se rappellera fort bien ce qui regarde son fruit favori, et nous en parlerons souvent en nous promenant sous leur ombrage.

Moi. — Eh bien, soit! Il en est dans le fond ainsi de toutes les sciences, on n'oublie pas ce qu'on désire de savoir, ce qui se lie avec nos désirs et nos espérances; ainsi, demandez, et je vous répondrai si je le puis.

Fritz. — Eh bien! papa, d'où sont les olives?

Moi. — Elles viennent originairement, de l'Arménie et de la Palestine. Des anciens auteurs disent qu'Hercule les apporta le premier en Europe, et les planta sur le Mont Olimpe; peu à peu on les cultiva dans toute la Grèce, et sur-tout dans le territoire d'Athènes, d'où elles vinrent en Italie, et furent de là répandues dans la France méridionale et l'Espagne, où on les soigne

avec zèle à cause de l'huile excellente qu'on en retire. Les figues ont la même origine; on en faisait venir de la Lydie et de l'île de Chios dans l'Archipel, du temps de Caton l'ancien : ce ne fut que long-temps après qu'elles furent apportées dans les Gaules par l'empereur Julien, qui fut d'abord préfet ou gouverneur de cette province romaine. Les pêches viennent de la Perse, et s'appelèrent d'abord *mala Persicæ*. Du temps de Pline, qui vivait sous l'empereur Vespasien, elles étaient encore nouvelles en Italie : la famille des abricotiers vint environ dans le même temps, de l'Arménie chez les Romains.

Passons maintenant aux prunes, votre fruit favori : d'où viennent-elles ? Quelques espèces des plus mauvaises peuvent bien être européennes ; mais les meilleures et les plus belles sont aussi étrangères : elles nous viennent de Damas, ville de Syrie, qui leur

donna son nom. Dans la suite, les Croisés en rapportèrent plusieurs espèces en Europe, et les pruneaux y étaient sans doute compris.

Disons à présent quelques mots des poires et des pommes; nous trouvons les premières chez les auteurs Grecs, sous la dénomination des *fruits du Péloponèse*; c'est de là que les Romains les ont reçus; mais ils en trouvèrent aussi de plusieurs espèces en Syrie, à Alexandrie. C'est le fruit qui présente le plus de variétés, et sans doute plusieurs sont dues à la culture ou à l'influence du sol et du climat. C'est en général une loi de la nature, que les soins et une éducation soignée produisent dans la même espèce plus de nuances différentes et de variétes, que dans l'état brut et sauvage qui se ressemble assez partout. L'homme sauvage est presque partout le même, et n'a pas ces différences des carac-

tères qui se développent naturellement chez l'homme civilisé. Chaque classe d'animaux ou de plantes que l'homme rapproche de lui par la culture ou les soins, offre sans comparaison plus de nuances dans la même espèce, plus de variétés, plus de familles que celles qui sont encore dans leur état naturel, et éloignées des soins de l'homme : il semblerait que la Providence a voulu par-là encourager et récompenser l'activité et le travail.

Jack.— A présent, papa, encore l'histoire des pommes, je vous en prie ; j'aimerais qu'elles fussent d'origine allemande ou suisse : c'est un des fruits les plus utiles, il se conserve tout l'hiver et se mange également crû ou cuit.

Moi.— Non, mon ami, ce bon fruit nous vient aussi des climats plus privilégiés, au moins les meilleures espèces. On trouve beaucoup chez nous de poiriers et de pommiers sauvages,

dont le fruit est âpre et presque inmangeable ; on ne sait pas s'ils y ont toujours existé, ou si ce sont des arbres dégénérés. Ainsi que je l'ai dit, dans les parties les plus froides de l'Europe, aucun de ces bons fruits ne sont indigènes ; et c'est précisément ce climat ingrat et pénible qui fait que l'Européen se distingue des habitans des autres parties du monde par son intelligence, son aptitude au travail, et son habileté pour la culture de la terre. Trop de moyens et de facilité rendent l'homme mou et paresseux, mais la nécessité et le besoin le portent au travail et aux inventions utiles, et c'est un véritable présent du ciel et une grande compensation.

Jack. — Je le crois comme vous ; mais dites-moi d'où viennent les pommes ?

Moi. — Des pays orientaux, mon fils, et c'est toujours par les victoires

des Romains que nous sont parvenues quelques-unes des meilleures espèces, qui se sont diversifiées par les étamines, la greffe, l'influence du terrain et du travail.

Fritz. — Il ne nous reste plus que les coignassiers et les mûriers, et nous vous laisserons en repos.

Moi. — Il en est temps. Eh bien, mon fils, les mûriers viennent en général d'Asie ; on les a, je crois, plus cultivés pour leurs feuilles, qui nourrissent les vers à soie, que pour leurs fruits ; cependant la baie succulente du mûrier noir mérite par elle-même quelque estime, et les blancs dont le fruit est petit et mauvais, produisent la plus belle soie. La famille des coings doit avoir pris son nom de la ville de Cydonia dans l'île de Crète ; les Romains les appelaient *phirus Cydoniæ*. Le coignassier est l'arbre sur lequel on ente avec le plus de succès les poiriers

que l'on veut alors élever en espalier.

Fritz. — Mais à quoi cela sert-il d'estropier un bel arbre et de le forcer à rester petit ?

Moi. — Cela est utile à plusieurs égards; les espaliers étant abrités d'un côté produisent des fruits plus précoces et mieux soignés; on peut facilement les préserver des insectes; leurs fruits se cueillent plus aisément, l'arbre ne donne pas autant d'ombrage, et ne nuit pas aux plantes potagères.

Jack. — Alors je demande pourquoi on ne plante pas tous les arbres en espaliers ?

Moi. — Cela ne serait pas sensé non plus, une espalière prend trop de terrain; d'ailleurs un arbre à haute tige produit plus de fruits; on en fait des vergers, on recueille encore du foin dessous, et en général les espaliers servent de clôture ou d'enclos aux jardins. Voilà un abrégé de notre lon-

gue conversation du matin, pendant laquelle nous terminâmes heureusement notre ouvrage. Vers le midi un appétit dévorant nous ramena promptement à Falkendorf, où nous trouvâmes un excellent et abondant dîner préparé par la bonne mère, dont le chou palmiste fut le principal régal. Il est impossible de manger rien de meilleur et de plus délicat ; Ernest qui nous l'avait procuré en fut remercié.

Quand notre grande faim fut un peu appaisée, nous parlâmes d'une affaire qui me tenait depuis long-temps à cœur, et plus encore à ma femme ; elle trouvait pénible et même dangereux de monter et de descendre de notre arbre avec des échelles de cordes : nous n'y allions jamais que pour nous coucher, et chaque fois dans la crainte qu'un des enfans qui montaient en étourdis comme des chats, ne fit un faux pas et ne s'estropiât. Les mau-

vais temps pouvaient arriver et nous obliger à chercher un asile dans notre chambre aérienne, et à monter et à descendre plus souvent. Ma femme ne cessait de me demander si, dans mon génie inventif, je ne pourrais pas trouver une manière plus facile de parvenir sans danger dans notre demeure ; je riais de son aveugle confiance dans mon intelligence ; je l'assurais que si j'étais un enchanteur ou un magicien, elle n'aurait rien à desirer, et que d'un coup de baguette je lui ferais l'escalier le plus commode et le plus solide ; mais que j'avouais que par moi-même je n'en savais aucun moyen. Cependant ses instances réitérées et mes propres soucis m'avaient souvent fait réfléchir si réellement ce serait impossible. Il ne fallait pas penser à un escalier extérieur, la chose était impraticable à cause de la hauteur excessive de l'arbre, je n'aurais su sur

quoi l'appuyer ni où prendre des poutres assez fortes pour le soutenir; mais depuis quelque temps j'avais eu l'idée qu'on pouvait établir un escalier tournant en dedans de l'immense tronc de l'arbre, si par hasard il se trouvait creux naturellement, ou qu'il fût possible de le creuser : François avait réveillé cette idée en me parlant des abeilles.

Ne m'as-tu pas dit, chère amie, demandai-je à ma femme, qu'il y a un trou dans le tronc de ce gros arbre, où était un essaim d'abeilles?

Ma femme. — Sans doute; c'est là où François qui voulut y fourer un bâton fut si bien piqué; tiens, regarde, tu verras entrer et sortir des abeilles en foule.

Moi. — Eh bien! il s'agirait seulement de savoir jusqu'où descend ce trou, s'il atteint vers les racines, et qu'elle en est la circonférence; alors

notre escalier serait déjà bien avancé.

Tous mes enfans saisirent cette idée avec feu, ils se levèrent en sautant et se préparèrent à grimper comme des écureuils sur les ares des racines, pour de là heurter contre le tronc avec des haches, et pour juger au bruit jusqu'à quel point il était creusé; mais ils eurent bientôt assez de leur essai, l'essaim des abeilles alarmé de ce bruit contre leur demeure, sortit en bourdonnant avec fureur, se jeta sur les petits tapageurs, commença à les piquer, s'attacha à leurs cheveux, à leurs habits, et les mit bientôt en fuite, emportant avec eux leurs ennemis et poussant des cris lamentables; nous eûmes assez de peine à les arrêter, et à couvrir leurs petites plaies de terre fraîche pour appaiser la douleur. Jack, toujours le plus téméraire, avait frappé droit contre le nid des abeilles, aussi était-il le plus maltraité; il fallut lui

mettre un masque de limon sur le visage. Le paresseux Ernest était monté le dernier, s'était sauvé le premier quand il avait vu le combat, et il en était quitte pour une ou deux piqûres; mais il fallut bien une heure ou deux avant que tous les yeux fussent ouverts et les grandes douleurs passées; alors vint le desir de la vengeance contre les insectes qui les avaient si fort maltraités : ils me tourmentèrent de faire tous les préparatifs nécessaires pour nous emparer de leur miel. Elles bourdonnaient encore furieuses autour de l'arbre; je préparai du tabac, une pipe, un morceau de terre glaise, des ciseaux, marteaux, etc., etc. Je pris la grande courge destinée depuis longtemps à faire une ruche, et je lui préparai sa place en clouant un bout de planche sur une branche de notre arbre; je fis un toit de paille pour poser dessus et la mettre à l'abri du soleil

et de la pluie ; tout cela me prit plus de temps que je ne pensais, il fallut renvoyer au lendemain l'attaque de la forteresse, et nous nous y préparâmes par un bon sommeil qui acheva la guérison de tous mes petits blessés.

CHAPITRE XXIX.

Conquête sur les Abeilles; l'Escalier tournant; Education de divers Animaux; Fabriques diverses, Fontaine, etc.

Dès le lendemain à l'aube tout était debout; les abeilles étaient rentrées dans leur trou, que je voulus commencer par boucher avec ma terre glaise; je n'y laissai d'ouverture que pour y passer le tuyau de ma pipe: je fumai ensuite ce qu'il en fallait pour étourdir, sans les tuer, ces petites bêtes piquantes; n'ayant point de bonnet à masque comme les preneurs d'abeilles en mettent, ni même de gands, cette précaution était nécessaire. Au commencement on entendait un bourdon-

nement et un bruit dans ce trou comme celui d'un orage; peu à peu il se calma, tout devint tranquille, et je retirai mon tuyau de pipe sans qu'il parut une seule abeille. Fritz avait grimpé à côté de moi; alors nous commençâmes avec un ciseau et une petite hache à ôter de l'arbre en dessous du trou des abeilles, une pièce de trois pieds en carré; avant que de le détacher entièrement je recommençai la fumigation, je craignais que l'étourdissement de la première ne fût passé, ou que tout le bruit que nous venions de faire n'eût ranimé les abeilles. Lorsque je les crus suffisamment endormies, je séparai du tronc le morceau que j'avais taillé comme une fenêtre; alors tout l'intérieur de l'arbre fut mis au jour, et nous fûmes saisis à la fois de joie et d'étonnement, en voyant le travail immense et merveilleux de cette peuplade d'insectes; il y avait une telle provision

de cire et de miel que nous craignîmes de n'avoir pas assez de vases pour la mettre, tout l'intérieur de l'arbre était plein de beaux rayons ; je les coupai avec précaution, et je les plaçai dans les calebasses que mes enfans m'apportèrent. Dès que j'eus un peu de vide, je mis les rayons supérieurs où les abeilles étaient rassemblées en grappes et en pelottons dans la courge préparée pour servir de ruche, et je la plaçai sur la planche que j'avais élevée exprès. Je descendis emportant avec moi le reste des rayons de miel, j'en remplis un tonnelet, après l'avoir fait laver dans le ruisseau ; j'en réservai quelques rayons pour nous régaler à dîner ; je fis couvrir avec soin ce baril de toiles et de planches, afin que les abeilles attirées par l'odeur ne vinssent pas le visiter ; puis nous nous assîmes autour de la table et nous mangeâmes à souhait du miel délicieux et parfumé : lorsque

nous en eûmes assez, la mère serra le reste avec soin, et je proposai à mes fils de retourner à l'arbre, et d'empêcher que les abeilles réveillées ne s'y rassemblent de nouveau, ce qu'elles n'auraient pas manqué de faire sans la précaution que je pris de passer une planche en dedans et d'allumer dessus quelques poignées de tabac, dont l'odeur et la fumée les éloignaient de leur ancienne demeure toutes les fois qu'elles voulaient tenter d'y rentrer; elles finirent enfin par ne plus s'en approcher, et par s'accoutumer à la nouvelle où leur reine était sans doute établie. A cette occasion je racontai à mes enfans tout ce que j'avais lu dans l'intéressant ouvrage de M. Huber de Genève (1) sur cette abeille reine et

(1) M. Huber Lullin (de Genève) a fait paraître un excellent traité sur les mœurs des

mère chérie et respectée de ses sujets qui sont tous ses enfans, et qui la soignent, la gardent, travaillent pour elle, nourrissent les nouveaux essaims, font les cellules où ils doivent être logés, en préparent d'une structure différente, ainsi que la nourriture pour les jeunes reines qui doivent conduire au dehors les colonies, et tous ces détails que des observateurs célèbres, et surtout celui que nous venons de nommer ont su rendre si intéressans. Ils amusèrent beaucoup ma jeune famille, et lui firent presque regretter d'avoir troublé, par leur brigandage, ce beau et paisible royaume qui prospérait de-

---

abeilles; il a découvert sur la reine abeille les détails les plus singuliers et les mieux prouvés; mais ce qui est plus singulier encore, c'est que celui qui a répandu tant de lumière sur cet intéressant objet de l'histoire naturelle, est aveugle.

puis si long-temps en paix dans cet immense tronc. Quant à moi il me convenait si bien pour mon escalier, que j'adoptai la morale de tous les conquérans, qui laissent de côté les scrupules quand un pays est à leur convenance, et je résolus de commencer dès le lendemain à prendre possession de celui-là. En attendant, je proposai à tout le monde de veiller cette nuit pour soigner notre provision de miel pendant le sommeil des abeilles, qui ne nous auraient pas laissés tranquilles, et seraient venues en légion reprendre leur bien. Pour ne pas nous tuer de fatigue nous allâmes tous nous jetter sur nos lits tout habillés faire un petit sommeil en attendant l'heure de la retraite ; nous nous endormîmes au bruit de leur bourdonnement, mais il avait tout-à-fait cessé quand nous nous réveillâmes à l'entrée de la nuit, elles étaient restées paisiblement dans la courge, ou

pendaient en grappes à quelques branches : sans nous en embarrasser nous nous mîmes promptement à l'ouvrage ; le tonnelet de miel fut vidé dans un chaudron, à l'exception de quelques beaux rayons que nous gardâmes pour notre usage journalier ; tout le reste, mêlé d'un peu d'eau, fut mis sur un feu doux, et réduit en une masse liquide, que nous passâmes à travers un sac en la pressant, et nous le versâmes de nouveau dans la tonne, qui fut laissée debout et découverte le reste de la nuit pour se réfroidir. Au matin toute la cire s'était séparée et élevée au-dessus en un disque dur et solide que nous enlevâmes très-facilement ; au-dessous était le miel le plus pur, le plus beau, le plus appétissant qu'on pût voir : la tonne fut soigneusement refermée et mise en terre au frais à côté de nos tonnelets de vin, nous promettant pour nos desserts une agréable provision.

Je montai ensuite pour visiter la ruche, tout y était en ordre, les abeilles sortaient en foule et rentraient chargées toutes de cire, ce qui me fit voir qu'elles construisaient de nouveaux édifices dans leur nouvelle demeure. J'étais surpris que la quantité qu'il y en avait dans l'arbre eût pu se placer dans la calebasse; mais en regardant j'aperçus une partie rassemblée en grouppe autour d'une branche; je jugeai qu'il y avait là peut-être une jeune reine; je me fis donner une seconde courge dans laquelle je les secouai, et que je plaçai à côté de la première : ainsi j'eus le plaisir d'avoir à peu de frais un rucher et deux belles ruches en activité.

Nous passâmes delà à l'examen de l'intérieur du tronc d'arbre; je le sondai avec une perche dès la fenêtre que j'avais faite vers le haut, et une pierre attachée à une ficelle nous servit pour sonder le bas, et connaître ainsi la

hauteur et la profondeur du creux; à mon grand étonnement ma perche pénétra sans résistance jusqu'aux branches où nous avions notre demeure, et la pierre alla jusqu'aux racines. Le tronc avait donc entièrement perdu son noyau et la plus grande partie de son bois intérieur; il n'y avait donc rien de plus facile que de placer un escalier tournant dans ce grand vide, qui tenait du bas en haut. Il paraît que cette espèce d'arbre, ainsi que le saule de nos contrées se nourrit par l'écorce, car il ne paraissait point souffrir, et ses branches, très-étendues, étaient de la plus grande beauté. Je décidai que nous devions commencer le jour même notre construction : au premier moment une telle entreprise semblait au-dessus de nos forces; mais l'intelligence, la patience, le temps et une ferme volonté viennent à bout de toutes les difficultés; nous n'avions à épargner aucune

de ces choses, au contraire j'étais charmé de trouver des occasions de tenir mes fils dans une activité continuelle, et leur physique et leur moral s'en trouvaient à merveille; ils grandissaient, se fortifiaient, et n'avaient pas le temps de regretter aucune des jouissances de l'Europe.

Nous commençâmes par couper dans l'arbre sur le côté, en face de la mer, une porte de la grandeur de celle de la chambre du capitaine, que nous avions prise avec toute sa fermeture; ainsi nous fûmes d'abord rassurés contre toute invasion de ce côté-là: ensuite l'espace de l'intérieur fut nettoyé et dégagé de tout le reste du bois pourri; les parois intérieures furent rendues unies en y laissant assez d'épaisseur pour y faire des incisions et y placer les marches tournantes et sans nuire à l'écorce: je plaçai au milieu un arbre de dix à douze pieds

de hauteur et de l'épaisseur d'un pied, bien dégarni de ses branches pour faire monter autour mon escalier tournant; nous fîmes dans ce tronc et dans la paroi interieure du grand arbre des rainures parallèles en forme de limaçon, pour y placer de demi en demi-pied de distance les planches qui devaient faire les marches, jusqu'à ce que j'eusse atteint la hauteur du petit arbre autour duquel elles tournaient. La fenêtre que j'avais ouverte dans le haut pour sortir le miel, suffisait très-bien à nous donner de la lumière; j'en fis une seconde plus bas, et une troisième plus haut, qui éclairèrent parfaitement notre escalier. Je perçai aussi une issue près de notre chambre pour pouvoir faire de là plus commodément la partie supérieure de l'escalier. Un second tronc fut posé sur l'autre, et retenu solidement par des écrous et des calles transversales; il fut garni de

marches taillées en biais comme les précédentes, et nous arrivâmes ainsi heureusement au niveau de notre chambre à coucher; là j'ouvris une seconde porte qui y entrait directement, et mon but fut complétement rempli : si notre escalier n'était pas entièrement conforme aux règles de l'architecture, il répondait au moins à nos besoins, et nous conduisait en sûreté et à l'abri dans notre demeure. Pour le rendre plus solide, et aussi pour qu'il fût plus joli, je fermai l'espace intermédiaire des marches avec des planches mises de hauteur au-devant de chaque degré; puis j'attachai deux fortes cordes, l'une descendant le long du petit arbre, l'autre contre la paroi du grand, pour nous aider du moins si nos pieds venaient à glisser. Je posai les fenêtres vitrées de la cabine du capitaine aux ouvertures faites pour éclairer l'escalier, et quand le tout fut

fini, il était si joli, si solide, si commode que nous ne pouvions nous lasser de le monter et de le descendre avec une véritable admiration pour nos talens. Il faut que j'avoue cependant qu'ils étaient médiocres, que nous ne réussîmes qu'à force d'essais, de patience, et de temps; car cet ouvrage nous tint plusieurs semaines en haleine; il me fit penser plus d'une fois à la sagesse du système d'éducation du philosophe Genevois, Jean Jacques Rousseau, au moins sur ce point-là, lorsqu'il veut qu'on apprenne à tous les garçons, de quelque classe qu'ils soient, un métier utile, et surtout celui de charpentier: combien n'aurais-je pas été heureux dans nos circonstances de le savoir et de l'avoir fait apprendre à mon fils aîné! Je ne puis trop exhorter tous les pères de famille de donner d'avance à leurs fils une ressource qui, si elle ne devient pas une première nécessité,

a du moins l'avantage de rendre un jeune homme plus fort, plus adroit, d'occuper plusieurs des heures si dangereuses de l'ardente jeunesse, et dans l'âge mûr de pouvoir au moins, si on ne travaille pas soi-même, surveiller les ouvriers qu'on emploie. Je ne suis point un fanatique du système de Jean-Jacques, quoique j'admire son style et son génie; mais quand l'humanité ne lui devrait que ce sage conseil et le bonheur de la première enfance, c'est bien assez pour l'aimer, et pour le regarder comme un bienfaiteur.

Notre bel escalier ne nous occupa cependant pas exclusivement pendant tout cet espace de temps; dans notre solitude nous ne dépendions de personne que de nous-mêmes et de nos besoins journaliers et ne tant contraints par aucune autorité étrangère, il eût été ridicule de nous tourmenter à travailler du matin au soir comme des

forçats ou des ouvriers salariés ; nous n'avions ni dur inspecteur, ni questionneurs curieux, ni voisins, ni conseillers importuns : si quelquefois il nous arrivait de regretter de n'être plus membres d'une grande société et soumis aux justes lois et convenances établies entre des hommes rassemblés, le plus souvent nous nous applaudissions de n'être pas assujettis à cette gêne et aux embarras qui en sont la suite. S'il nous arrivait quelquefois de manquer de quelques-unes des jouissances de la vie sociale, nous étions bientôt consolés en pensant que du moins nous ne manquerions pas d'argent, que nous n'avions nul souci pour nous en procurer, que nous n'attirerions sur nous ni l'envie, ni la pitié, ni le blâme; et l'imperfection de notre travail, et la peine qu'il nous donna furent richement compensés par la liberté et la gaîté avec lesquelles nous

l'avions fait, sans jamais nous disputer, et n'étant qu'un cœur et qu'une âme.

Je veux raconter brièvement ce qui nous arriva de remarquable pendant cette construction.

Peu de jours après l'avoir commencée, notre brave chienne Bill mit bas six petits chiens, dont la race n'était certainement pas mélangée, puisqu'il n'y avait pas d'autres chiens dans l'île que Turc et elle; c'était de très-beaux petits dogues; cependant j'en trouvai le nombre trop grand pour nos moyens de les nourrir, et je commandai de ne laisser à la mère qu'un mâle et qu'une femelle pour perpétuer l'espèce et le petit chakal de Jack; ce qui fut exécuté avec le meilleur succès, et à la grande satisfaction des nourrissons et de la nourrice.

Presqu'en même temps nos deux chèvres nous donnèrent deux petits chevreaux, et nos brebis cinq agneaux;

en sorte que nous nous vîmes en possession d'un joli troupeau ; mais de peur que nos bêtes domestiques ne voulussent suivre le mauvais exemple de l'âne et nous échapper, je fis attacher au cou de chacune une petite cloche ; nous en avions trouvé une quantité sur le vaisseau, que l'on avait apporté pour trafiquer avec les sauvages ; c'est une des choses qu'ils prisent le plus ; nous pouvions ainsi suivre d'abord les traces d'un déserteur et le ramener au bercail.

Ma plus grande occupation après l'escalier tournant, fut l'éducation de notre jeune buffle, dont la plaie au nez était entièrement cicatrisée, au point que je pouvais à mon gré le conduire avec une corde ou avec un bâton passé dans cette ouverture, à la manière des caffres ; je préférais le bâton, qui faisait l'effet d'un mord de cheval, et j'aspirais à dresser cette vaillante bête, non seulement à traîner,

mais aussi à être montée : il fut bientôt accoutumé au trait dont nous avions déjà fait l'épreuve, et y devint fort docile; mais j'eus plus de peine comme écuyer, il fallut par degré lui faire supporter une sangle que j'avais faite de la peau de sa mère. Je fabriquai une espèce de selle de toile de voiles, que j'attachai à cette sangle; peu à peu je mis sur cette selle quelques fardeaux toujours plus pesans ; il renversa les premiers ; je ne me lassai pas, et bientôt je pus lui faire porter sans crainte les gros sacs de l'âne, pleins de pommes de terre, de sel ou d'autres choses. Pour le monter, ce fut le singe qui en fit le premier l'essai, et qui se crampona si bien à la selle, que malgré les sauts et les ruades du buffle, il ne fut point jeté par terre : vint ensuite le tour de François comme le plus leger, mais pendant sa cavalcade je conduisais la bête par la corde, pour qu'il ne jetât

pas l'enfant par terre. Jack ne se sentait pas d'impatience d'être à son tour sur le dos de l'animal, il fallut le contenir. Je passai par le nez du buffle le morceau de bois préparé ; j'attachai aux deux bouts une forte ficelle, que je joignis ensemble sur le cou de l'animal, et je mis cette espèce de bride dans la main du petit cavalier, en lui montrant comment il devait s'en servir. Le petit bonhomme se tint d'abord assez ferme, malgré les sauts répétés de son cheval cornu ; enfin un écart de côté le jeta dans le sable sans lui faire grand mal. Ernest, Fritz, et enfin moi-même nous le montâmes tour à tour avec plus ou moins de succès ; son trot nous secouait les entrailles à n'en pouvoir plus ; son galop était si rapide que la tête en tournait, et notre leçon d'équitation se répéta bien des jours avant que l'animal fût dompté, et qu'on pût le monter avec sûreté et agrément ; nous

en vînmes à bout cependant sans accident fâcheux, et la force et la vitesse de notre monture était vraiment inconcevables; il paraissait se jouer des fardeaux les plus pesans; mes trois fils aînés le montaient quelquefois ensemble, et il allait comme l'éclair : à force de peine il devint extrêmement docile; il n'était pas du tout ombrageux, et j'eus un vrai plaisir à pouvoir par ce moyen rendre mes fils si habiles dans l'art du manège et de l'équitation, que si jamais ils ont des chevaux, ils pourront monter les plus fougueux et les plus ardens sans la moindre crainte; aucun ne peut être comparé à notre jeune buffle, et notre âne que j'avais compté employer aussi à cet usage fut plus que remplacé. Fritz et Jack, d'après mes instructions, s'amusèrent à dresser leurs montures comme un vrai cheval de manège, et son petit

bâton passé dans le nez, ils en faisaient ce qu'ils voulaient.

Fritz, pendant ce temps-là, ne négligeait pas son aigle, il tirait tous les jours à coups de fusil quelques petits oiseaux qu'il lui donnait à manger, en les plaçant tantôt entre les cornes du buffle, tantôt sur le dos de la poule outarde, ou sur celui du flammant, ou sur une petite planche, ou bien au bout d'une petite perche, afin de l'accoutumer à fondre comme les faucons sur d'autres oiseaux; il lui apprit à venir sur son poing à son appel ou lorsqu'il sifflait, mais il fut très-long-temps sans oser l'abandonner à vol libre sans être attaché à sa longue ficelle; il craignait que son naturel hardi et sauvage ne l'entraînât loin de nous.

Le paresseux Ernest fut aussi saisi de la fièvre d'instruire et d'éduquer, et il essaya ses talens avec son singe, qui lui

donna, comme on dit, *du fil à retordre;* il etait trop plaisant de voir le flegmatique Ernest, dont tous les mouvemens étaient lents et réfléchis, obligé de faire des sauts et des gambades avec son élève pour le remettre à l'ordre; il avait à cœur d'accoutumer maître knips à porter sur son dos des petits fardeaux dans une hotte, à grimper sur les cocotiers l'ayant sur le dos, et à jeter dedans des noix et d'autres fruits pour nous les rapporter. Lui et Jack fabriquèrent une petite hotte de roseaux extrêmement légère; ils y attachèrent trois courroies; deux passaient dans les bras et une entre les jambes du singe se rattachait devant à une ceinture, et devait tenir la hotte ferme sur le dos de la méchante petite bête. Mais tout cet attirail lui fut d'abord insupportable, il grinça les dents, se roula par terre sautait comme un furieux, et fit tout ce qu'il put pour s'en débarrasser; mais on

se moqua de lui, on lui laissa la hotte jour et nuit, on ne lui donna à manger que ce qui avait été jeté dedans, et au bout de quelque temps, il y fut si bien accoutumé, qu'il grognait lorsqu'on voulait la lui ôter, et que dès qu'on lui donnait quelque chose à tenir, il le jetait dedans. Il nous devint très-utile, mais ne voulait obéir qu'à Ernest, qu'il aimait et craignait en même-temps, ce qui devrait être le but de tous les instituteurs. Jack était moins heureux avec son petit chakal, qu'il avait nommé *chasseur*, espérant que ce nom développerait ses talens; il voulait lui apprendre à arrêter et à apporter le gibier, mais pendant les premiers six mois il ne put réussir qu'à lui faire apporter ce qu'on lui jetait, et lorsque c'était une pièce de gibier morte, il la mangeait toujours chemin faisant, et n'apportait que la peau; cependant il était d'ailleurs si joli et si docile, que

j'exhortai Jack à ne pas se rebuter d'une éducation qui nous rapporterait de si grands avantages, et il la continuait avec beaucoup de zèle.

Ces différentes occupations remplissaient plusieurs heures de la journée, lorsque pour nous reposer du travail de notre escalier, vers le soir nous nous rassemblions autour de la bonne mère, en cercle amical et joyeux; c'était son tour de nous donner quelque occupation agréable et peu fatigante, pour les soins de son ménage; ainsi par exemple nous nous appliquâmes à perfectionner notre fabrique de cierges et de bougies, en mêlant à la cire des baies celle des abeilles, et en nous servant des moules de roseaux inventés par Jack; mais ayant éprouvé quelque difficulté à en sortir les bougies lorsqu'elles étaient refroidies, j'imaginai de fendre les moules en deux, de bien nettoyer l'intérieur, de le frotter avec un peu de

beurre, pour que la cire ne s'y attachât pas; puis de réunir ces deux moitiés avec un lien qui se détachait ensuite pour en faciliter la sortie. Les mèches furent ce qui nous donna plus de souci, n'ayant point de coton; nous essayâmes, sans beaucoup de succès, les fils de karattas, ceux de l'algave ou bois de lumière, tous avaient l'inconvénient de se charbonner et de se réduire en cendre; ce que nous trouvâmes de mieux pour le moment, fut la moëlle d'une espèce de sureau, qui ne nous empêcha pas de désirer vivement de trouver le cotonnier ou arbre à coton. J'inventai aussi une manière de rendre nos bougies égales et luisantes en les faisant rouler entre deux planches; il n'y avait plus que la couleur verdâtre qui les distinguait de celles d'Europe. Lorsque j'eus appris à mes enfans que la cire se blanchit comme la toile, en l'exposant sur des linges, à la rosée et au soleil, ils

auraient voulu l'entreprendre, mais je trouvai que puisque nos bougies vertes brûlaient à merveille, c'était un luxe inutile et une perte de temps que de vouloir les blanchir. Je préférai de l'employer à la fabrique de nos bottes imperméables et sans couture de kouatschouk ; je commençai par les miennes et j'encourageai mes enfans à essayer leur industrie en se faisant des flacons et des gobelets qui ne pourraient pas se casser ; ils commencèrent par en faire les moules en terre glaise, pour les enduire ensuite de couches de gomme, ainsi que je leur avais expliqué.

Quant à moi, je pris une paire de mes vieux bas que je remplis exactement de sable ; j'étendis dessus une couche de limon que je fis sécher d'abord à l'ombre, ensuite au soleil. Je coupai sur un de mes souliers une semelle du cuir de la buffle, que j'avais bien battu avec un marteau ; je plantai

tout autour des petits cloux à tête, qui me servirent comme d'anneaux pour la fixer solidement dessous le pied du bas, et dans tous les intervalles, je versai de la gomme liquide, qui fit en se séchant un point de réunion solide entre la semelle de cuir et celle du bas : ensuite avec un pinceau de poil de chèvre j'enduisis le tout d'une couche de résine déjà un peu épaissie; dès qu'elle fut tout-à-fait prise, j'en étendis une seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je les jugeai assez épaisses; alors je fis sortir le sable aisément de l'intérieur du bas, puis le bas lui-même, puis la croûte de terre ; je secouai bien la poussière, et j'obtins ainsi une paire de bottes sans couture, aussi bien faites que par le meilleur cordonnier anglais, souples, chaudes, douces, unies, et complétement impénétrables à l'eau. Je les enfilai tout de suite pour qu'elles achevassent de se sécher sans se rétré-

cir; elles allaient à merveille, et mes quatre garçons en furent si fort enchantés, qu'ils sautaient de joie en me suppliant de leur en faire de même : je ne leur promis rien encore, parce que je voulais mettre la solidité à l'épreuve et les comparer avec des bottes de simple cuir de buffle. Je me mis aussitôt à l'ouvrage pour en faire une paire à Fritz, avec la peau de la jambe du buffle tué; j'eus beaucoup plus de peine qu'avec le kouatsehouk, que j'employai aussi pour couvrir les coutures de manière que l'eau ne pût y pénétrer. Il en résulta un ouvrage imparfait, qui n'était pas comparable à mes superbes bottes, en sorte que Fritz se fit violence pour les porter, d'autant que ses frères se moquaient de lui parce qu'il avait peine à courir; de leur côté, ils avaient passablement réussi à leurs vases, quoiqu'il y eût encore bien des imperfections; mais pour un premier ouvrage

de ce genre, exécuté par des petits polissons, j'en fus passablement content.

Nous arrangeâmes aussi notre fontaine projetée, qui fut pour ma femme et pour nous tous, une source de jouissance. Avec des pieux et des pierres, nous construisîmes dans le haut du ruisseau une espèce de bâtard'eau qui élevait la hauteur de l'eau de manière qu'elle pouvait entrer dans nos canaux de palmier de sagou, et arriver ainsi par une pente convenable près de notre demeure où elle était reçue dans l'écaille de tortue qui servait de bassin; nous l'avions élevée sur des pierres à une certaine hauteur pour notre commodité; le trou du harpon se trouva placé de manière à faire l'écoulement du superflu de l'eau au moyen d'une canne qui y fut adaptée : je plaçai deux bâtons plats en travers pour y poser les calebasses qui nous servaient de sceaux, et nous eûmes tout près de

nous une charmante fontaine dont le murmure nous enchantait, et qui nous donnait une eau pure et très-propre, ce qui avait manqué souvent lorsque nous n'avions que le lit du ruisseau, souvent troublé par les feuilles et la terre qui tombaient dedans, ou par les jeux de notre volaille aquatique. Le seul inconvénient était que l'eau coulant ainsi à découvert dans les canaux et en petit volume, nous arrivait très-chaude et peu restaurante : je me proposai de remédier à ce mal dans mes loisirs futurs, en me servant, au lieu de canaux, de grosses cannes de bamboux enterrées assez profondément pour conserver à l'eau toute sa fraîcheur. En attendant que cela pût s'exécuter, nous nous réjouîmes de cette nouvelle acquisition, et gloire en fut rendue à Fritz, qui en avait eu l'idée.

CHAPITRE XXX.

L'Ane sauvage; Education difficile; le Nid de Gélinottes à colet.

Nous étions à peine levés un matin pour mettre la dernière main à notre escalier tournant, lorsque nous entendîmes dans le lointain deux voix singulières qui ressemblaient à des hurlemens de bêtes féroces, entremêlés de sifflemens et de sons mourans; je n'aurais su expliquer ce que c'était, et je ne fus pas sans inquiétude; nos chiens aussi dressaient les oreilles et paraissaient aiguiser leurs dents pour un combat meurtrier avec quelque ennemi dangereux.

D'après leur contenance, nous jugeâmes prudent de nous mettre en état de défense; nous chargeâmes nos

fusils et nos pistolets, nous les rangeâmes les uns à côté des autres dans notre château de l'Arbre, et nous nous préparâmes à repousser de là une attaque hostile. Cependant ces hurlemens ayant cessés pendant quelques instans, je descendis de notre citadelle, bien armé, je mis à nos deux fideles gardiens leur collier de cloux et leurs cotes de porc-épic; j'appelai notre bétail autour de l'arbre pour l'avoir en vue, et je remontai pour regarder de tous côtés si je ne voyais pas arriver l'ennemi. Jack espérait que c'était des lions. Je voudrais, disait-il, voir de près ce roi des animaux, et je n'en aurais pas la moindre peur; on dit qu'ils sont généreux.

Moi. — Je ne te conseille pas de t'y fier, et je crois que tu n'en as pas peur à quarante pieds au-dessus d'eux; mais ce ne sont pas des lions, leurs hurlemens sont plus prolongés, plus majes-

tueux, et mettent tous les animaux dans la crainte et dans l'angoisse; dès qu'ils entendent rugir de loin le lion, ils prennent un tremblement et un frisson que je ne remarque à présent chez aucun d'eux.

Fritz. — Je croirais plutôt que c'est une troupe de chakals qui ont envie de venger sur nous la mort de leurs camarades.

Ernest. — Ce n'est pas le cri du chakal; je crains plutôt que ce ne soit des hiennes; leur hurlement doit être aussi affreux que leur mine.

François. — Pour moi je suis sûr que ce sont des sauvages qui viennent manger leurs prisonniers dans notre île; si seulement nous pouvions les sauver et nous procurer un bon Vendredi comme Robinson.

Moi. — Quoique ce soit, mes enfans, ne nous laissons pas surmonter par la crainte et par l'imagination, nous

sommes ici en sûreté..... Au même moment les hurlemens recommencèrent, ils s'étaient très-rapprochés de nous. Fritz s'avança autant que possible, écouta de toutes ses oreilles, regarda de tous ses yeux, puis jeta son fusil en riant aux éclats et en s'écriant : Moi, je vous dis que c'est notre âne, notre fugitif qui revient chez nous et nous chante l'hymne du retour : écoutez ! ne distinguez-vous pas ses touchans i a i a, répétés sur tous les tons. Nous écoutâmes, nous ne pûmes en douter, et nous fûmes presque en colère d'avoir eu toute cette frayeur et d'avoir fait nos préparatifs de défense pour maître Aliboron.

Cependant j'en étais charmé dans le fond, et un nouvel hurlement bien caractérisé à la manière de l'âne, excita de bruyans éclats de rire, suivis de badinages et de railleries réciproques sur nos craintes et nos suppositions. Bientôt

après nous eûmes le plaisir de voir de loin, entre les arbres, notre bon vieux grison venir à nous commodément, en s'arrêtant de temps en temps pour brouter ; mais à notre grande joie, nous vîmes qu'il était suivi d'un compagnon de son espèce, mais infiniment plus beau, et lorsqu'il fut plus près, je reconnus que c'était un superbe onagre (1) ou âne sauvage,

---

(1) L'onagre, le œigitai, le koulan, paraissent être le même animal, dont le nom varie suivant les pays et les auteurs qui en ont parlé ; sa conformation tient le milieu entre le cheval et l'âne ; sa tête est forte, très-relevée dans l'état de repos, et au vent dans la course, qui est d'une extrême rapidité, et l'emporte sur celle des meilleurs chevaux. Son encolure est très-fine, son poitrail large et carré, son dos long, l'épine du dos concave et raboteuse, la croupe effilée, le sabot semblable à celui de l'âne, la crinière courte et épaisse, la mâchoire garnie de trente-qua-

que je pris la passion de posséder, quoique je susse que cet animal est très-difficile à apprivoiser et à soumettre à l'homme. Quelques auteurs qui l'ont dépeint sous le nom de *œigitai* ou cheval à longues oreilles que les Tartares lui donnent, prétendent que c'est im-

---

tre dents, la queue longue de deux pieds, ressemblant exactement à une queue de vache, les épaules étroites, peu charnues; il a une extrême souplesse dans tous ses membres et ses mouvemens. La couleur dominante de son poil est le brun-jaunâtre; un jaune roux couvre le devant de la tête et l'intérieur des jambes; la crinière et la queue sont noires. Il a tout le long du dos une bande d'un brun foncé qui s'élargit au défaut des reins et se rétrécit beaucoup vers la queue. En hiver son poil est long, frisé, ondoyant; en été il est court et lustré. Ces animaux errent en troupes dans les vastes déserts et les plaines découvertes et abondantes en herbe salée : jamais ils n'approchent des bois ni des

possible, mais j'avais là-dessus une idée que j'étais résolu de suivre, si je pouvais m'approprier ce bel animal. Sans tarder, je descendis avec Fritz, en exhortant ses frères à rester tranquilles, et je consultai mon conseiller-privé sur les moyens de prendre cet

---

montagnes. Ils ont le sens de l'ouïe et de l'odorat d'une délicatesse extrême. Leur hennissement, assez singulier, est beaucoup plus éclatant que celui du cheval. Ils sont timides et farouches, et leur principale défense est dans la rapidité de leur course ; cependant leur naturel est paisible et social. Leur troupe est communément de vingt à trente, et quelquefois de cent : chacune a son chef qui veille à sa sûreté, le conduit, et donne dans le danger le signal de la fuite. Ce signal d'alarme consiste à sauter trois fois en rond autour de l'objet qui excite leur crainte. Si le œigitai chef est tué, ce qui arrive souvent, parce qu'il s'approche plus près des chasseurs, alors la bande se disperse et donne la facilité d'en tuer ou d'en prendre captifs. Les Tartares

étranger; je préparai aussi vite que possible une longue corde avec un nœud coulant, dont j'attachai fortement l'autre bout à une racine d'arbre; le lacet fut tenu ouvert par le moyen d'une baguette posée légèrement dans l'ouverture et qui devait tomber d'elle-

---

Mongoux font un grand cas de sa chair, qui leur paraît délicieuse; mais on n'a pu parvenir encore à apprivoiser un œigitai, même en le prenant fort jeune. Ce serait sans contredit la meilleure des montures si on pouvait le soumettre à la domesticité; mais leur caractère est indomtable; ceux que l'on a tenté de réduire se sont tués dans leurs entraves plutôt que de les souffrir. Si notre Robinson suisse y a réussi par le moyen singulier qu'il indique, ce serait une vraie conquête. Le nom de œigitai donné à l'onagre ou âne sauvage dans les contrées où il est le plus commun, vient du mot *dshiggetei*, qui signifie dans la langue des Tartares *longues oreilles;* en effet, cet animal les a très-longues, mais plus droites et mieux faites que celles de l'âne.

même en le jetant au cou de l'animal, et le nœud le serrerait lorsqu'il voudrait prendre la fuite.

En outre, je préparai un morceau de bambou d'environ deux pieds, que je fendis en bas, et liai fortement dans le haut, pour qu'il pût me rendre l'office d'une pincette. Fritz regardait curieusement mon ouvrage et n'en comprenait pas l'utilité; impatient comme un jeune homme, il prit la fronde à balles et me proposa de la jeter contre l'âne sauvage, ce qui serait, disait-il, beaucoup plutôt fait; mais cette fois je ne voulus pas permettre la chasse des Patagons, je craignais que le jet ne réussit pas, et que cette belle bête ne prît la fuite avec la célérité qui lui est propre, et ne fût perdue pour toujours; je lui expliquai mon projet de le prendre au lacet, et je le lui remis pour en faire usage comme étant plus leste et plus adroit que moi. Peu à peu les

deux ânes s'approchaient de nous. Fritz tenant à la main le lacet ouvert, sortit sans bruit de derrière l'arbre où nous étions cachés, et s'avança aussi, autant que la longueur de la corde put le lui permettre : l'onagre fut extrêmement frappé quand il aperçut cette figure d'homme ; il sauta de quelques pas en arrière, puis s'arrêta comme pour examiner cette créature qui lui était inconnue; mais comme Fritz restait immobile, alors il continua à brouter. Fritz s'approcha de notre ancien serviteur, espérant que sa confiance en donnerait à son compagnon ; il lui présenta une poignée d'avoine mêlée de sel ; l'âne accourut aussitôt pour prendre cette nourriture chérie, et la mangea avec avidité, ce qui fut remarqué par l'étranger. Il s'approcha aussi, leva la tête ; souffla fortement et vint si près de son camarade, que Fritz saisissant le moment parvint à lui

jeter la corde autour du cou, mais le mouvement et le coup effrayèrent tellement l'animal sauvage, qu'il voulut prendre la fuite; alors la corde se serra si fort qu'elle lui ôta presque la respiration; il s'arrêta, et, la langue pendante, il fut obligé de se coucher à terre. Je me hâtai de sortir de mon poste et d'aller relâcher la corde pour qu'il ne fût pas étranglé; je lui jetai promptement à la tête le licou de notre âne, je plaçai son museau dans ma canne fendue, que j'attachai fortement au bas avec de la ficelle. J'avais domté cette bête sauvage à la manière des maréchaux lorsqu'ils ferrent un cheval pour la première fois; j'ôtai entièrement le lacet qui pouvait être dangereux; j'attachai le licou avec deux longues cordes à deux racines voisines à droite et à gauche, et je laissai l'animal revenir à lui-même, en observant ce qu'il ferait, et comment on pourrait le domter complétement.

Pendant ce temps-là, le reste de ma famille était descendu de l'arbre et chacun regardait avec admiration ce bel animal et sa construction grâcieuse et svelte qui le met si fort au-dessus des ânes, et l'élève presqu'à la dignité de cheval. Après quelques instans il se releva, frappa du pied avec fureur, et parut avoir le projet de se délivrer de tous ses liens, mais la douleur de son nez pris entre le bambou et violemment serré, le força de se coucher de nouveau; alors mon fils aîné et moi allâmes doucement détacher les cordes, et nous le menâmes en le traînant à demi entre deux racines très-rapprochées, où nous l'attachâmes de nouveau, si court que la possibilité de se mouvoir et de s'échapper lui fut absolument ôtée, et que nous pûmes avec assez de sécurité nous approcher de ce noble et beau captif. Nous nous occupâmes aussi à prévenir une nouvelle fuite de notre baudet, et il fut fortement lié avec un nouveau licou;

ses pieds de devant furent attachés ensemble avec une corde lâche ; je l'attachai ensuite à côté du sauvage, et je mis devant tous les deux une nourriture abondante pour les consoler de leur captivité.

Nous commençâmes à nous occuper tous avec zèle à dresser ce bel animal pour notre service ; mes fils se réjouissaient de pouvoir le monter, et nous ne pouvions assez nous féliciter de ce que la fuite de notre âne nous avait valu cette excellente capture. Je ne me dissimulais cependant pas les difficultés que nous aurions à l'apprivoiser, quoiqu'il parût être très-jeune et n'avoir pas même fait son cru. Cependant je pensais aussi que jusqu'alors on s'y était mal pris, et que les chasseurs, presqu'aussi sauvages que les onagres ou œigitais, n'y avaient pas mis assez de suite et de patience, et n'en sentaient pas autant que nous l'avantage. Je me

décidai donc à user de tous les moyens possibles ; je lui laissai ses pincettes au nez qui le gênaient beaucoup, mais le domtaient complétement, sans quoi on n'aurait pas même pu en approcher; je les lui ôtais cependant de temps en temps lorsque je lui apportais sa nourriture pour qu'il pût manger plus à l'aise, et je commençais comme avec le buffle à lui attacher sur le dos un paquet de toile de voile pour l'accoutumer à porter. Lorsqu'il y fut habitué, j'essayai de le rendre plus docile par la soif et par la faim, et je vis avec plaisir que quand il avait jeûné quelque temps et que je lui apportais sa nourriture, son regard et ses mouvemens étaient un peu moins farouches. Je l'obligeais aussi à rester droit sur ses quatre jambes en resserrant les cordes qui l'attachaient, pour lui ôter peu à peu par la fatigue son naturel sauvage. Mes enfans venaient tour-à-tour le ca-

resser et lui gratter doucement les oreilles, qu'il avait particulièrement sensibles, et ce fut là-dessus que je résolus de tenter une dernière épreuve si tous nos soins ne pouvaient réussir. Nous en désespérâmes long-temps, il faisait des sauts de furieux quand on s'approchait de lui, frappait des pieds de derrière et cherchait même à attaquer avec les dents ceux qui le touchaient ; il m'obligea par là de lui faire une muselière que j'arrangeai assez bien avec des roseaux et que je lui mettais chaque fois qu'il avait mangé. Pour ne pas être frappé par ses pieds de derrière, je passai deux cordes qui les liaient à ceux de devant, sans cependant gêner trop ses mouvemens. Ces moyens de contrainte furent continués si long-temps qu'il s'y habitua. Il ne se mettait plus en fureur quand on l'approchait, s'accoutumait tous les jours plus à nous, et permettait

qu'on le touchât et qu'on le caressât.

Enfin nous entreprîmes de le relâcher peu à peu de ses liens et de le monter comme nous avions fait avec le buffle, en lui laissant toutefois les pieds de devant attachés; mais malgré cette précaution et tout ce qui l'avoit devancé, il n'en fut pas moins farouche un moment. Le singe que nous mîmes le premier sur son dos s'y tint assez ferme en se cramponant à ses crins où il restait comme suspendu quand l'onagre se démenait comme un furieux; aucun de mes fils ne put parvenir à le monter. Nous étions tous en vain autour de cet obstiné et nous redoutions le moment de sa leçon, qui n'était pas sans danger. Il paraissait assez sage et doux dans son écurie entre les racines; mais dès qu'il se sentait un peu en liberté, il était comme un vrai possédé.

Je me décidai enfin à mon dernier tour de force qui me coûtait cepen-

dant beaucoup comme on pourra en juger; résolu, s'il ne réussissait pas, à lui rendre son entière liberté. Je fis l'essai de le monter et au moment où un haut-le-corps terrible m'en empêcha, je saisis avec mes dents une des longues oreilles du furibond, et je la mordis jusqu'au sang; à l'instant même il s'arrêta presque droit sur ses pieds de derrière, sans faire un seul mouvement et roide comme un bâton, peu à peu il se baissa; je le tenais toujours par son oreille entre mes dents. Fritz saisit ce moment et s'élança sur son dos. Jack, avec le secours de sa mère, en fit autant, en se tenant à son frère qui, de son côté, se crampona à la sangle de toile que l'animal avait sur le dos. Lorsqu'ils furent tous deux placés et assez fermes à ce qu'ils m'assurèrent, je lâchai l'oreille; l'onagre commença à faire quelques sauts moins violens que les précedens, et retenus par les

liens de ses pieds, il se résigna peu à peu, commença à troter plus tranquillement de côté et d'autre, et devint enfin si docile, que cet exercice de manége devint un de nos plus grands plaisirs. Mes fils furent bientôt d'habiles écuyers, et leur cheval, malgré ses oreilles un peu longues, était vraiment très-beau et très-bien dressé.

Au nom du ciel, me dit ma femme un soir, après un des premiers essais, d'où t'est venu cette singulière idée de mordre l'oreille de cet animal? Je l'ai appris, lui dis-je, d'un espèce de dompteur de chevaux que le hasard m'a fait rencontrer; il avait été long-temps en Amérique, et avait fait le commerce de pelleterie avec les sauvages, à qui il portait en échange toutes sortes de choses européennes. Il se servait pour ces voyages de chevaux demi-sauvages, qui se trouvent dans les provinces méridionales de cette contrée, et qu'on

prend dans des piéges ou avec des lacets. Ils sont d'abord inomtables et ne veulent absolument pas se laisser charger de fardeaux, mais du moment qu'un des chasseurs leur mord l'oreille, ils deviennent doux et soumis, et on peut en faire ce qu'on veut. Le voyage continue au travers de forêts et de bruyères jusqu'à la demeure des sauvages; on échange les marchandises apportées contre des pelleteries qu'on charge de nouveau sur le dos des chevaux. On se remet en route en se dirigeant par le moyen de la boussole et des astres, vers les établissemens européens, où l'on vend et les peaux et les chevaux avec avantage. J'avais toujours regardé, je l'avoue, comme un conte cette singulière opération pour domter un animal sauvage, mon jeune onagre m'en prouve la vérité.

Après quelques semaines il fut si bien apprivoisé que nous pouvions tous le

monter sans crainte : je continuai cependant à lui tenir les deux jambes de devant liées ensemble par une corde lâche, pour modérer l'extrême vélocité de sa course. Au défaut de mords pour le diriger, je lui fis une espéce de cavesson qui réussit assez bien, et au moyen d'une gaule dont on lui touchait l'oreille, il allait à droite ou à gauche, comme on le jugeait à propos. Je le montais aussi quelquefois avec un plaisir mêlé d'un sentiment d'orgueil d'être parvenu seul à domter un animal regardé par tous les voyageurs et tous les naturalistes, comme indomtable ; mais combien j'étais plus content encore quand je voyais mon Fritz s'élancer sur ce bel animal, en faire ce qu'il voulait, parcourir sur lui comme l'éclair notre longue avenue, et que je pensais que dans cette île déserte ignorée, je pouvais rendre ces chers enfans propres à rentrer une fois dans la société et à en

faire l'ornement; que leur force et leurs grâces physiques se développaient et se perfectionnaient en même temps que leur esprit et leur intelligence, et qu'élevés dans cette retraite, loin du tumulte du monde et de tout ce qui excite les passions, ils deviendraient tout ce que mon cœur paternel pouvait désirer. Je n'avais pas perdu l'espoir qu'une fois nous pourrions retourner en Europe, soit sur quelque vaisseau que le hasard amènerait dans ces parages, soit avec notre pinasse; mais je sentais déjà, et ma femme bien plus encore, que ce ne serait pas sans un vif regret que nous abandonnerions notre île, où je résolus de continuer à m'arranger comme si nous devions y passer notre vie, et nous eûmes la satisfaction de voir tout prospérer autour de nous.

Pendant l'éducation de notre cheval, que nous avions nommé *Leichfus* (pied léger), une triple couvée de nos

poules nous avaient donné une foule de petits êtres emplumés; une quarantaine au moins pepiaient et sautillaient autour de nous, au grand contentement de ma femme; elle les soignait avec un zèle qui me faisait quelquefois sourire. Les femmes ont en général une telle dose d'amour maternel dans le cœur, qu'elles aiment tout ce qui leur retrace l'image de l'enfance. La bonne mère ne murmurait donc point de la peine que cette quantité de petits poulets lui donnait; elle la prenait avec grand plaisir, et ne pouvait se lasser de les admirer, ce qui ne l'empêchait pas cependant d'en destiner une partie à paraître en rôti sur notre table, et l'autre à former des petites colonies, qui s'éleveraient et se nourriraient elles-mêmes dans le désert, où nous pourrions les retrouver. Voilà, nous disait-elle, des bêtes vraiment utiles au ménage, et bien plus que vos singes, vos chakals, vos aigles qui ne

font que manger, sans être eux-mêmes bons à l'être. Cependant elle nous pardonnait le buffle qui lui apportait ses provisions et le koulan ou onagre sur lequel elle aimait à voir galopper ses fils. Depuis que nous l'avions rendu propre à cet usage, le rude buffle qui nous faisait sauter les entrailles, n'était plus monté il était réservé uniquement pour le trait.

Cette augmentation de notre volaille nous rappela la nécessité d'un ouvrage auquel nous avions pensé depuis longtemps, et qu'on ne pouvait plus renvoyer, c'était de construire entre les racines de notre gros arbre des loges couvertes pour tous les animaux bipèdes et quadrupèdes. La saison pluvieuse qui est l'hiver de ces contrées, s'avançait à grands pas, et si nous ne voulions pas risquer d'en perdre la plus grande partie, il fallait les mettre à l'abri.

Nous commençâmes donc à cons-

truire une espèce de toit au-dessus des racines voutées de notre demeure; nous employâmes à cet usage des cannes de bambous; les plus longues et les plus fortes soutinrent la toiture en guise de colonnes; les minces furent attachées et liées fortement les unes à côté des autres pour la couverture. Je fis entrer dans les intervalles de la mousse et de la terre grasse, et j'étendis dessus le tout une couche épaisse de goudron. Il en résulta un toit si solide qu'on pouvait se promener dessus. Je le munis tout autour d'une balustrade ou garde-fou, en sorte qu'il ressemblait à un joli balcon sous lequel entre les racines se trouvaient toutes sortes d'appartemens à l'abri de la pluie et du soleil, et qu'on pouvait facilement fermer et séparer les uns des autres au moyen de quelques planches clouées contre les racines; ils pouvaient nous servir les uns d'écurie et de basse-cour, les autres de chambre

à manger, de dépenses, etc., etc., et de fenil pour tenir au sec nos provisions et notre foin. Cet ouvrage nous prit peu de temps, mais il s'agissait ensuite de remplir nos cellules de provisions de toute espèce pour la mauvaise saison. Nous nous en occupâmes avec zèle, et tous les jours nous allions de côté et d'autre avec notre char pour ramasser quelque chose d'utile et qui pût aussi nous fournir de l'ouvrage pendant que nous serions enfermés.

Un soir nous revenions de la récolte aux pommes de terre, notre char chargé de sacs, roulait doucement, traîné par le buffle, l'âne et la vache; voyant qu'il y avait encore place sur le char, j'eus l'idée d'envoyer ma femme à la maison avec les deux cadets, pendant qu'avec Ernest et Fritz je ferais un détour par le bois des chênes aux glands doux, pour en ramasser autant que nous pourrions en placer. Il nous res-

tait encore quelques sacs vides, Ernest avait avec lui son singe qui ne le quittait guère, et Fritz comme un chevalier montait son cher onagre, qu'il s'était approprié, parce qu'il m'avait aidé à le prendre et à le domter, et qu'il savait il est vrai le diriger mieux que ses frères; Ernest était trop paresseux et préférait de marcher paisiblement avec son singe sur l'épaule, qui lui épargnait même la peine de cueillir des fruits. Jack était si étourdi, qu'à peine osait-on lui confier seul le cheval qu'il montait souvent en croupe derrière son frère, et François était encore trop petit même pour l'essayer. Quoique le koulan fût devenu docile à la monture, il était encore excessivement vif et rétif à l'attelage, auquel il fut impossible de le soumettre, mais quelquefois il souffrait qu'on lui mît sur le dos un ou deux sacs pleins, pourvu toutefois que Fritz se plaça devant; il

les apportait à la maison, et servait ainsi au bien-être général.

Quand nous fûmes arrivés sous les chênes, Leichfus fut attaché à un buisson, et nous nous mîmes avec activité à ramasser des glands qui étaient tombés en quantité sur le terrain. Nous y étions tous occupés, le singe avait quitté l'épaule de son maître et s'était jeté dans le buisson voisin sans que nous nous en fussions aperçus. Il y était depuis quelque temps, lorsque nous entendîmes de ce côté-là des cris d'oiseaux et des battemens d'ailes très-bruyans, ce qui nous fit juger avec certitude qu'il y avait un vif combat entre maître knips et les habitans du buisson. J'envoyai Ernest voir ce qui s'y passait; ils'y glissa doucement, et au bout d'un moment nous l'entendîmes s'écrier : Papa, venez, venez, vite; un nid de belles poules à fraise tout plein d'œufs; monsieur mon singe voudrait tous les cro-

quer; la mère les défend. Fritz, viens vite la prendre, moi je tiens maître knips.

Fritz y courut sans tarder, et peu de momens après rapporta vivante une superbe femelle et un beau coq à collet dont il avait précédemment tué le pareil au milieu de sa pantomime amoureuse, et que j'avais tant regretté. Je fus très-réjoui de cette trouvaille et j'aidai mon fils à la mettre dans l'impossibilité de nous échapper, en lui liant les pieds et les ailes avec de la ficelle, et en la tenant dans mes bras pendant que Fritz retournait au buisson chercher ses œufs; mais au moment même nous en vîmes sortir le singe qu'Ernest chassait devant lui, et peu après lui-même portant avec précaution son chapeau dans ses mains; il avait garni en entier sa ceinture de feuilles étroites et pointues, ressemblantes à des lames de couteaux et qui me parurent être le glayeul; mais

j'y fis alors peu d'attention étant tout occupé de notre chasse aux œufs, et regardant cette parure comme un enfantillage. Dès qu'il fut près de moi il leva son mouchoir qui couvrait le chapeau, l'ôta avec soin et me présenta le chapeau avec des cris de joie. Voilà, cher papa, me dit-il, des œufs de poule à collet, je les ai trouvé dans un nid si bien recouvert de ces longues feuilles, que je n'aurais pu le découvrir, si la poule en se défendant contre le singe, n'en avait pas dérangé quelques-unes. A présent je vais les porter avec bien du soin à la maison; ils feront bien plaisir à maman; je vous le promets, et ces feuilles que j'ai prises aussi vont bien amuser François; voyez elles ressemblent à des petits glaives, ce sera pour lui un charmant joujou.

Je louai beaucoup Ernest de ses attentions pour sa maman et son petit

frère, et j'exhortai Fritz, aussi bien que lui, à penser toujours avec intérêt à ce qui pouvait faire plaisir aux absens et à leur prouver qu'on s'était occupé d'eux; il y a plus de mérite encore dans les complaisances que l'on a pour un objet dont on est séparé, et il vous en sait plus de gré que lorsqu'il est là pour les rendre. Nous pensâmes ensuite au retour; mes deux fils achevèrent de remplir les sacs de glands, et les chargèrent sur la croupe de Leichtfus. Fritz s'assit entre deux sacs, Ernest portait les œufs, moi la poule, et nous reprîmes le chemin de Falkendorsf, suivis de notre char; nos braves bêtes n'avaient plus besoin que de la voix pour conduire leur charge en sûreté. Pendant la marche je voyais Ernest approcher souvent son oreille du chapeau où étaient les œufs, il prétendait entendre un petit bruit comme si les poulets allaient en sortir; j'écoutai, je regardai et je

vis en effet que quelques coquilles étaient déjà cassées et qu'on entrevoyait au-devant du trou les petites bêtes naissantes : nous en fûmes dans une grande joie, et Fritz ne put résister à mettre sa monture au trot pour aller annoncer cette bonne nouvelle à sa mère ; mais il y alla plus vite qu'il ne l'aurait voulu ; il avait aussi pris à la main un paquet de feuilles pointues, il les faisait voltiger autour des oreilles et des yeux de son onagre, qui en fut tellement effrayé qu'il prit le mors au dents, et partit comme un trait d'arbalètre, emportant sacs et cavalier, si bien que nous les eûmes bientôt perdu de vue. Pleins d'inquiétudes pour lui, nous le suivîmes aussi vite que nous pouvions aller sans l'apercevoir ; mais en arrivant à Falkendorsf nous eûmes la satisfaction de le trouver là sans être blessé. Sa mere avait aussi été effrayée de le voir arriver comme un éclair ;

mais se tenant ferme entre les sacs et M. Leichtfus, qui méritait bien cette fois son nom, s'arrêta de lui-même devant son écurie. Il fut ensuite question d'examiner les œufs; la poule à collet était trop effarouchée et trop sauvage pour retourner à les couver: par bonheur ma femme en avait une qui couvait, elle lui ôta vite les œufs, et mit en place les nouveaux venus: la poule à fraise fut mise à part dans la cage de feu le perroquet; nous la plaçâmes dans notre chambre à manger pour l'accoutumer à nous peu à peu. Il ne se passa pas trois jours avant que tous les petits fussent sortis; ils restèrent fidèlement autour de leur mère adoptive, et mangeaient avec avidité un mélange de glands doux pilés et de lait, dont nous nourrissions avec succès nos poules apprivoisées; à mesure qu'ils grandirent je leur retranchai les grandes plumes des ailes, de peur que leur

naturel ne les portât à s'envoler; mais peu à peu et ces petits et leur vraie mère devinrent si apprivoisés, qu'ils allaient le jour avec les nôtres chercher de tous côtés leur nourriture, et revenaient le soir d'eux-mêmes dans le réduit que je leur avais arrangé et où cette jolie peuplade paraissait se plaire.

CHAPITRE XXXI.

Le Lin et la Saison pluvieuse.

François s'était fort amusé de ses petites feuilles à glaive, et puis, comme tous les enfans légers dans leurs plaisirs, il s'en était ennuyé et les avait jeté là; Fritz en ramassa quelques-unes qui étaient tout-à-fait molles et flétries; il en releva une qui cédait sous la main comme un ruban : petit garçon, dit-il à son frère, tu pourrais à présent faire des fouets de tes glaives; releves-les et soignes-les pour cet usage; tu pourras t'en servir pour conduire tes chèvres et tes brebis. C'était la tâche de François de les faire aller au pâturage.

Eh bien, aides-moi, lui dit le petit. Ils s'assirent à côté l'un de l'autre; Fran-

çois fendit les feuilles en longues courroies, et Fritz les tressa en cordes de fouet, qui lui réussirent très-bien. Je remarquai avec plaisir pendant ce travail combien ces bandes étaient flexibles et fortes; je les examinai de plus près, et je trouvai qu'elles étaient composées de longs fibres ou filamens, ce qui me donna le soupçon que ces soi-disant glaïeuls pourraient fort bien être autre chose et peut-être même la plante de lin vivace de la Nouvelle-Zélande, que des naturalistes nomment chlomidie, et d'autres phormion (1). Cette découverte

(1) Phormion ou alamidie est une plante de la Nouvelle-Zélande que Cook a fait connaître. Les habitans de cette île tirent de ses feuilles une filasse très-forte qui leur sert à fabriquer des étoffes, des filets, des cordes, etc., etc. Ces feuilles sont radicales, longues de deux à trois pieds, larges de deux pouces, ayant la forme d'un glaive. Ces feuilles

m'était précieuse dans notre situation ; je savais combien ma femme soupirait après le lin, et que c'était presque la seule chose qu'elle regrettait. Je me hâtai donc d'aller lui faire part de notre trouvaille ; elle en fut transportée de joie : voilà, dit-elle, ce que vous avez encore trouvé de plus utile ; je vous prie d'aller chercher de ces feuilles et de m'en apporter autant que vous le pourrez, je vous ferai des bas, des chemises, des habits, du fil à coudre, des

---

macérées dans l'eau produisent une filasse plus longue, plus forte et aussi fine que le lin. Le climat où se trouve cette utile plante donne lieu de croire qu'on pourrait la naturaliser en Europe, où elle produirait les plus grands avantages. Lorsqu'on ouvre ces feuilles sur la plante, il en découle une gomme inodore, transparente, couleur de paille, et ressemblante en tout point à la gomme arabique.

cordes..... enfin qu'on me donne du lin et des métiers et je ne serai pas en peine de l'employer. Je ne pus m'empêcher de rire du chemin que faisait son imagination au seul mot de lin, il y avait loin encore de ces feuilles jusqu'à la toile qu'elle cousait déjà en idée. Fritz dit un mot à l'oreille de Jack; tous deux allèrent à l'écurie, et sans même me le demander, l'un monta sur Leichtfus, l'autre sur le gros buffle, et ils galoppèrent vers le bois si vite, que je n'eus pas le temps de les rappeler; ils étaient déjà disparus; leur empressement à obliger leur mère dans cette occasion fit que je leur pardonnai et les laissai aller leur chemin sans les suivre, me réservant, s'ils ne revenaient pas bientôt, d'aller les chercher et de les ramener.

En les attendant je m'entretenais avec ma femme, qui toute animée et active, m'expliquait quels instrumens je devais lui faire pour filer et ourdir son lin, en

faire des étoffes, et nous vêtir tous de la tête aux pieds; ses yeux pétillaient de joie en en parlant, et je lui promis tout ce qu'elle voulût.

Au bout d'un quart d'heure nos jeunes cavaliers revinrent au bon trot, et j'eus grand plaisir à les revoir; comme de vrais hussards, ils avaient fourragé le bois et rapportaient sur leurs bêtes des paquets immenses de la précieuse plante qu'ils jettèrent au pieds de leur mère avec des cris de joie: nous n'eûmes le courage ni l'un ni l'autre de les gronder de leur évasion. Jack nous fit rire en nous racontant, avec sa vivacité ordinaire, avec qu'elle vaillance il avait fait trotter son buffle pour être sur les talons de Leichtfus, et comme son gros cheval cornu l'avait jeté par terre en faisant un saut de côté; mais que lui et son buffle n'en étaient pas moins au service de leur reine. Eh bien, lui dis-je, je veux que vous y soyez

tous pour l'aider dans ses préparatifs de travail et pour rouir son lin.

Fritz. — Comment prépare-t-on le lin, et qu'est-ce que c'est que de le rouir?

Moi. — Rouir le lin ou le chanvre, c'est l'exposer en plein air et le coucher sur la terre, à la pluie, au vent, à la rosée pour dissoudre la plante jusqu'à un certain point; alors les parties ligneuses ou l'écorce du lin se séparent plus aisément des fibres filamenteux; une espèce de colle végétale qui les lie se dissout, et l'on peut ensuite plus facilement le nettoyer complétement, et n'avoir que la filasse ou ce qui peut se filer.

Fritz. — Mais ne court-on pas le risque que cette partie aussi ne se dénature et ne pourrisse, ainsi exposée si long-temps à l'humidité.

Moi — Cela peut sans doute arriver quand on ne sait pas observer le juste

degré et qu'on n'a pas la précaution de le tourner; mais le danger n'est pas grand, cette partie fibreuse a une ténacité particulière qui l'a fait résister plus long-temps à l'action de l'humidité; on peut même rouir le lin en le mettant tout-à-fait dans l'eau sans qu'il en souffre. Bien des personnes jugent cette méthode meilleure et plus prompte, et je suis assez de cet avis.

Ma femme pensait de même, sur-tout dans le climat brûlant que nous habitions; elle nous proposa donc d'aller le mettre dans le marais du Flammant, et de nous occuper d'abord à ranger les feuilles en paquets comme on fait le chanvre en Europe; nous y consentîmes et nous y travaillâmes tout le reste de la journée. Le lendemain matin nous attelâmes l'âne à notre petit char léger rempli des paquets de feuilles; François et maître Knips s'assirent dessus, et le reste de la famille suivit gaî-

ment tous chargés de pèles, de pioches ; arrivés au bord du marais, nous arrêtâmes, nous divisâmes les grands paquets en petits, que nous rangeâmes dans l'eau du marais, en mettant des pierres dessus pour les faire enfoncer, et nous les abandonnâmes à leur sort, jusqu'au moment où notre souveraine nous dirait qu'il était temps d'aller les sortir de là et de les mettre au soleil pour les sécher, rendre fragiles les tiges mouillées, et pouvoir les teiller facilement. Pendant cet ouvrage nous eûmes l'occasion d'admirer dans plusieurs places l'instinct des flammans dans la construction de leurs nids faits en cône, élevés au-dessus de la superficie du marais; ayant au-dessus un enfoncement où les œufs sont à l'abri de tout danger et que la femelle peut couver en ayant les jambes dans l'eau ; la matière des nids est de l'argile maçonnée si solidement, que l'eau ne peut ni les

dissoudre ni les renverser jusqu'au moment où les petits sont en état de nager.

Après quinze jours ma femme nous assura que son lin devait être suffisamment roui; nous retournâmes donc au marais pour le sortir de l'eau et l'étendre sur l'herbe au soleil, où il sécha si parfaitement et si promptement, que le même soir nous pûmes le charger sur notre char et le porter à Falkendorsf, où il fut serré en attendant que nous eussions le temps de nous en occuper et de faire les battoirs, les rouets, les dévidoirs, les peignes, que notre habile professeuse en lin nous demandait. Il était plus urgent de garder cet ouvrage sédentaire pour les temps pluvieux, et de préparer ce dont nous avions besoin pendant ce temps de retraite; dans l'incertitude de sa durée il fallait avoir soin de ramasser des provisions suffisantes pour nous et pour

tous nos animaux. Déjà de temps en temps nous avions de légères averses de pluies, avans-coureurs de l'hiver; la température qui jusqu'alors avait été chaude et sereine, devint sombre et changeante; le ciel était souvent couvert de nuages, les vents orageux se fesaient entendre et nous invitaient à profiter de chaque moment favorable pour rassembler autour de nous tout ce qui nous était nécessaire. Nous commençâmes par sortir de terre une quantité suffisante de pommes de terre et de racines de manioc pour faire du pain; nous ne négligeâmes pas non plus de ramasser des noix de cocos, et encore quelques sacs de glands doux. En béchant la terre pour en sortir les patates et le manioc, il nous vint à l'esprit de profiter de ce travail pour semer dans cette terre remuée et engraissée par le feuillage des plantes, tout ce nous avions de bled d'Europe. Malgré

toutes les friandises que ce pays étranger nous fournissait, l'habitude nous faisait regretter le pain avec lequel nous avions été élevés et nourris; nous n'étions pas encore arrangés pour labourer régulièrement, et je voulais essayer de fabriquer tant bien que mal une charrue, lorsque nous aurions assez de grains pour qu'il en valût la peine. Cette fois nous le mîmes en terre sans grande préparation; en général cependant c'était le moment le plus favorable pour semer et planter; la pluie prochaine devait détremper et gonfler tous les sucs nécessaires aux différentes plantes, qui sans cela auraient été perdues dans ce sol sec et brûlé. Nous nous empressâmes donc de planter à Jeltheim toutes les diverses espèces de palmiers que nous avions découverts dans nos courses, en ayant soin de les choisir aussi petits et aussi jeunes que nous pûmes en trouver. Nous fîmes aussi une belle

et grande plantation de cannes à sucre dans les environs, pour avoir à l'avenir autour de nous tout ce qui nous était utile ou agréable sans perdre notre temps pour aller le chercher au loin.

Toutes ces différentes occupations nous tinrent pendant quelques semaines dans une activité continuelle ; notre char roulait sans cesse de côté et d'autre pour transporter à la maison ce qui nous paraissait nécessaire pour notre hiver; notre temps nous était si précieux que nous ne nous permettions plus même des repas en règle ; nous nous contentions de manger du pain, du fromage, des fruits, pour avoir plutôt fait et pouvoir retourner à l'ouvrage pour expédier tout avant que la mauvaise saison nous forçât de rester enfermés.

Hélas ce moment prévu arriva plutôt que nous ne l'avions pensé ; avant que

nous eussions fini tout notre établissement d'hiver, il tombait des averses de pluie si fortes, si abondantes, que le petit François me demandait tout effrayé, si le déluge du père Noé allait revenir, et que moi-même j'en étais alarmé et ne voyais pas les moyens de nous préserver de cette quantité d'eau qui faisait un lac de toute la contrée.

La première chose à faire, et qui nous peinait extrêmement, fut de transporter sans délai notre demeure aërienne, et de nous établir dans le bas de notre arbre entre les racines et sous notre toit goudronné, car il n'était plus possible de rester dans la hauteur, à cause des vents déchaînés qui semblaient prêts à nous emporter, et qui chassaient des torrens de pluie jusque dans nos lits par la grande ouverture du devant; j'y avais cloué il est vrai une toile de voile, mais elle fut bientôt pénétrée d'eau et déchirée. Nous fûmes

donc obligés de descendre nos hamacs, nos matelats et tout ce qui pouvait être endommagés par la pluie, trop heureux d'avoir fait notre escalier tournant, qui mettait à l'abri pendant ce déménagement; il nous servit ensuite de garde-meuble; nous y laissâmes tout ce dont nous pouvions nous passer et la plupart de nos ustensiles de cuisine, que ma femme prenait à mesure qu'elle en avait besoin. Nos petites loges entre les racines, arrangées pour notre volaille et notre bétail, pouvaient à peine nous contenir tous; les premiers jours furent vraiment cruels; entassés à ne pouvoir presque remuer dans ces réduits obscurs, et que l'odeur fétide de nos proches voisins nos animaux de toute espèce, rendait presque insuportable; étouffés par la fumée dès que nous voulions faire du feu, inondés par la pluie dès que nous ouvrions les portes. Pour la première fois, depuis notre désastre,

nous soupirâmes tristement après les bonnes maisons de notre chère patrie; mais qu'y faire, nous n'y étions pas, il ne fallait pas augmenter notre mal en perdant courage. Je tachai de relever celui de tout mon monde, et de remédier à quelques-uns de ces inconvéniens; le cher escalier tournant nous fut comme je l'ai dit très-utile; l'étage supérieur fut rempli de mille choses qui nous donnèrent plus de place en bas, et comme il était éclairé et garanti par des fenêtres, ma femme y fit souvent son établissement de travail assise sur les marches et son petit François à ses pieds: nous resserrâmes un peu plus nos bêtes, et nous donnâmes un courant d'air aux endroits où elles étaient renfermées; nous fîmes sortir de l'étable celles qui par leur nature et étant du pays pouvaient se tirer d'affaire, et chercher leur vie comme elles l'auraient fait, si nous n'avions pas été

là. Pour être sûr de ne pas les perdre nous leur attachâmes des clochettes autour du cou ; tous les soirs Fritz et moi nous allions les chercher et les ramener à l'étable, où souvent elles se rendaient d'elles-mêmes. Nous revenions mouillés jusqu'aux os et transis de froid, ce qui donna l'idée à ma femme de nous faire une espèce de vêtement qui pût nous garantir ; elle prit deux bonnes chemises de matelots dans la caisse qui nous restait ; avec des morceaux de nos vieux habits elle fit une espèce de cape de drap, cousue par derrière, et qui pouvait commodément se mettre sur la tête : nous fîmes fondre de la résine élastique, dont il nous restait une bonne provision, nous en enduisîmes et les chemises et la cape, et nous eûmes ainsi une espèce de redingottes imperméables, qui nous rendirent les plus grands services et qui égaya beaucoup mes petits railleurs la première fois qu'ils

nous en virent revêtus; tous auraient voulu en avoir, mais la gomme nous manquait, et nous nous en servîmes tour-à-tour pour aller faire en plein air ce que les circonstances exigeaient malgré la pluie et sans danger pour notre santé.

Quand à la fumée, il nous fut impossible d'y remédier autrement qu'en laissant la porte ouverte lorsque nous faisions du feu, et nous prîmes le parti d'en faire rarement et de vivre de lait et de fromage; le feu ne s'allumait guère que pour cuire nos gâteaux de manioc, et nous en profitions pour bouillir une quantité de pommes de terre et cuire un morceau de viande salée qui nous faisait bien des jours; également le bois sec nous manquait presque totalement et nous remerçiâmes le ciel que la température ne fût pas très-froide, sans quoi nous aurions été bien malheureux. Ce qui nous affligeait bien d'avantage

était de n'avoir pas assez amassé de foin et de feuilles pour nos pauvres bêtes européennes, que nous étions obligés de nourrir dans l'écurie et de tenir au sec si nous ne voulions pas les perdre; la vache, l'âne, les moutons, les chèvres le nombre s'était augmenté, mangeaient beaucoup, nous nous vîmes bientôt dans la nécessité de leur céder notre provision de pommes de terre et de glands doux, dont au reste ils s'accommodaient fort et qui rendaient leur lait délicieux; la vache, les chèvres et même les brebis nous en fournissaient autant qu'il en était besoin : le soin de les traire, de les tenir propres, de préparer leur nourriture nous occupait la plus grande partie de la matinée; nous faisions ensuite de la farine de racine de manioc, dont nous remplissions de grandes courges, rangées sur des tablettes à côté les unes des autres, pour la trouver prête au besoin. L'obscurité

des nuages pluvieux et notre demeure basse sous un arbre et sans fenêtres, accourcissait beaucoup les journées; nous avions heureusement fait une immense provision de bougies, et nous n'en manquâmes pas : dès que la nuit nous obligeait d'allumer, nous nous rassemblions autour de notre table; un gros cierge, planté dans une courge, nous éclairait tous à merveille; la mère travaillait à raccommoder quelques vêtemens, et moi je mettais au net mon journal, et j'écrivais tout ce qu'on vient de lire, l'histoire de notre naufrage et de notre séjour dans cette île, et mes fils et leur mère m'aidaient dans ce travail, en me rappellant telles ou telles circonstances; je donnais mes pages à copier à Ernest qui avait une très-belle écriture; Fritz et Jack s'amusaient à dessiner de mémoire, soit les plantes, soit les animaux qui les avaient le plus frappés; tous enseignaient à leur petit

frère à lire, à écrire : nous faisions ensuite notre dévotion dans la sainte bible, où nous lisions tour-à-tour, et nous allions nous coucher contens de nous-mêmes et de notre vie innocente et paisible. Notre bonne ménagère nous faisait souvent quelque agréable surprise pendant que nous étions occupés avec les bêtes, elle allumait un petit fagot de canne sèche et rôtissait vite à ce feu clair et très-chaud, tantôt un poulet, un pigeon, un canard, un pingoin de notre bassecour, ou quelques grives conservées dans le beurre, qui se trouvèrent excellentes et furent pour nous un vrai régal. Tous les quatre ou cinq jours elle nous faisait dans la baratte de courge du beurre frais et délicieux, dont nous faisions sur nos gâteaux de cassaves des tartines avec notre miel parfumé, et nos goûters auraient fait envie à tous les gourmands européens. Ces jours de régal inat-

tendus étaient des espèces de petites fêtes qui nous faisaient oublier pendant quelques heures notre emprisonnement.

Le reste de nos repas appartenait de droit à nos animaux domestiques qui faisaient partie de la famille. Nous avions actuellement à nourrir avec nous quatre chiens, le petit chakal, l'aigle et le singe, mais ils pouvaient se fier à l'amitié de leurs maîtres respectifs, qui s'ôtaient volontiers le morceau de la bouche pour le donner à leurs chers élèves. François avait pris sous sa haute protection les deux petits dogues, ma femme Bill, et moi le brave Turc; ainsi chacun de nous avait son acolyte dont il prenait soin, et personne ne fut en souffrance. Mais si le buffle, l'onagre et le cochon n'avaient point trouvé leur vie au dehors, nous aurions été obligés de les tuer ou de les voir périr de faim, ce qui nous aurait cruellement affligés.

Il fut donc décidé unanimement de ne plus nous exposer à passer une seconde saison de pluie dans un si pitoyable état; même ma femme, qui avait une si grande prédilection pour sa demeure de Falkendorsf, était souvent d'assez mauvaise humeur, et insistait plus que personne pour nous faire ailleurs une habitation d'hiver plus spacieuse. Pourvu, disait-elle, que nous revenions toujours l'été habiter mon cher château d'arbre; et nous étions tous du même avis. Nous ne cessions de penser où, et comment nous pourrions nous établir. Fritz alla fouiller au fond de la caisse de nos propres effets, et triomphant il revint en rapportant un livre : Voici, dit-il, notre meilleur conseiller et notre modèle, Robinson Crusoé; puisque le ciel nous a destiné un même sort, nous ne pouvons consulter personne qui nous soit plus utile : autant qu'il m'en souvient, il se creusa une demeure solide

dans un rocher ; voyons comment il s'y prit, et nous ferons comme lui, et bien plus facilement, puisqu'il était seul et que nous sommes six, et quatre au moins en état de travailler. Bien, mon fils, lui dis-je, j'aime à te voir ce courage. Voyons donc si nous ne pouvons pas être aussi habiles que Robinson.

Et pourquoi pas? dit Jack, n'avons-nous pas tout comme lui une île, des rochers, et des instrumens du vaisseau, et comme dit mon frère, beaucoup plus de bras pour les employer.

Nous fîmes donc cette lecture avec un grand intérêt ; elle nous sembla toute nouvelle : nous y puisâmes une foule d'instructions et une vive reconnaissance pour la bonté de Dieu qui nous avait sauvé tous ensemble et n'avait pas permis qu'un de nous eût été comme le pauvre Robinson seul dans cette île ; nous ne pouvions cesser de nous embrasser les uns les autres, et de

nous trouver les plus heureuses créatures qu'il y eut au monde. François disait toujours qu'il voudrait bien que nous eussions un Vendredi comme Robinson; mais ses frères lui répondaient qu'il valait bien mieux ne point avoir de Vendredi et point de sauvages à combattre. Jack n'était pas tout-à-fait de cet avis; il aurait, je crois, assez aimé faire la guerre; enfin le résultat fut que dès que le temps le permettrait nous irions examiner les rochers de Jeltheim pour voir s'il y en avait qu'on pût entamer et creuser.

Le dernier ouvrage de notre hiver pour lequel ma femme me tourmentait sans cesse fut un battoir pour son lin, et des grosses cardes pour le peigner. Le battoir fut fait très-facilement, mais les cardes me donnèrent plus de peine. Je limai de grands clous égaux, ronds et pointus; je les passai à égale distance dans une feuille de fer-blanc que j'avais

trouvée sur le vaisseau; je relevai les bords de cette feuille en manière de boîte; je fondis ensuite du plomb que je fis couler sur la feuille entre les clous et jusqu'au rebord pour donner aux pointes qui sortaient encore de quatre pouces beaucoup de solidité. Je clouai ensuite cette feuille sur une planche, et la machine fut faite et en état de recevoir les paquets de lin et de les peigner à merveille. Il tardait à ma femme de pouvoir en faire usage; sécher son lin, le teiller et le filer, c'était pour elle une source de plaisir inépuisable.

CHAPITRE XXXII.

Le Printemps ; la Filature ; la Caverne de sel.

Je puis à peine décrire la joie de notre âme, lorsqu'après beaucoup de longues semaines sombres et pluvieuses, le ciel commença à s'éclaircir, le soleil à répandre ses rayons bienfaisans sur la terre humide, que les vents s'appaisèrent, et que la température redevint douce et sereine. Nous sortîmes avec des cris de joie de nos sombres réduits pour nous promener autour de notre habitation en respirant un air vivifiant et balsamique, et délectant nos yeux de la belle verdure qui commençait à pousser de tous côtés. La nature était rajeunie, une vie nouvelle animait

toutes les créatures, et nous sentions nous-mêmes l'influence de ce beau soleil que nous n'avions pas vu depuis si long-temps, et qui revenait comme un ami après une absence nous apporter plaisir et bénédiction. Nous oubliâmes dans un instant tous les tourmens, tous les ennuis de l'hiver, et le cœur plein de joie et d'espérance, nous allâmes en imagination au-devant des travaux de l'été comme à des jeux d'enfans.

Toute notre plantation d'arbres commençait à pousser; les semences que nous avions confiées à la terre en sortaient en filets d'herbe menue qui se balançaient voluptueusement; une agréable parure de feuilles tendres ornait tous les arbres; la terre se couvrait d'une variété innombrable de fleurs, dont les belles couleurs coupaient agréablement le verd des prairies. Des vapeurs balsamiques étaient répandues

dans les airs ; on entendait de tous côtés le chant des oiseaux : à travers le léger feuillage on les voyait sauter d'une branche à l'autre ; leurs formes variées, leur plumage brillant animait ce délicieux tableau du plus beau des printemps, et nous étions à la fois émerveillés et pénétrés de reconnaissance envers le créateur; aussi nous célébrâmes le premier dimanche en plein air avec plus d'émotion et de véritable dévotion que nous n'en avions encore éprouvé sur cette côte si belle, où nous avions été conduits et protégés d'une manière si miraculeuse. Nous étions plus que dédommagés de quelques mauvais momens, et pleins d'un nouveau zèle, résignés à passer, si Dieu le voulait, notre vie entière dans cette solitude, avec une âme contente et l'activité qui nous étaient nécessaires. Mon cœur paternel formait bien quelques vœux de plus pour mes enfans, dont je ne leur parlais

pas; mais en me permettant de souhaiter quelque événement qui pût prolonger et doubler leur bonheur, je m'en remettais en toute soumission à la volonté de Dieu, et je l'attendais avec patience.

Nous commençâmes notre travail d'été par arranger et par nettoyer notre château d'arbre, que la pluie et les feuilles jetées par le vent avaient sali; mais il n'avait d'ailleurs pas souffert, et dans peu de jours il fut en état d'être habité de nouveau; l'escalier tournant fut débarrassé, les appartemens entre les racines furent rendus à leur destination, et nous allâmes à d'autres entreprises.

Ma femme ne balança pas un instant à s'occuper de son lin et à lui donner tous ses soins. Pendant que nos fils conduisaient notre bétail dans des pâturages frais, et que le soleil avait déjà séché, je portai les paquets de lin au

grand air, et je composai avec des pierres amoncelées une espèce de four pour le sécher complétement. Dès la même soirée nous nous mîmes tous à le teiller, puis à le battre sous le battoir pour en ôter l'écorce, et ensuite à le peigner avec ma machine à clous, qui réussit à merveille. Ce fut moi qui me chargeai de cet ouvrage assez pénible, et j'en sortis des quenouilles de lin prêtes à filer, si longues, si douces, que ma femme vint m'embrasser avec la plus tendre reconnaissance, et me pria de me mettre tout de suite à lui faire un rouet pour qu'elle pût commencer son ouvrage favori.

J'avais jadis tourné pour m'amuser; ici il n'en était pas question, n'ayant ni tour ni aucun des outils nécessaires, mais au moins je savais par cœur ce qu'il fallait pour la composition d'un rouet et d'un dévidoir, et à force d'application je vins à bout de ces deux

mécaniques à son contentement ; elle se mit à filer avec tant de zèle, qu'elle ne se permettait pas une seule promenade, et que c'était avec assez de peine qu'elle pouvait se résoudre à quitter son rouet pour préparer notre dîner : elle était ravie à présent quand nous la laissions seule avec son petit garçon, qu'elle faisait dévider à mesure qu'elle filait ; elle aurait bien voulu quelquefois engager aussi les aînés à filer pour avancer l'ouvrage lorsqu'elle était occupée à la cuisine, mais ils s'y montrèrent peu dociles, à l'exception du paresseux Ernest, qui préférait souvent cet ouvrage à d'autres plus pénibles. Cependant nous avions un tel besoin de linge et de vêtemens, que nous aurions très-bien fait de nous y mettre tous ; mais nous préférions nos courses et notre liberté à cet ouvrage de femme. Nous les commençâmes par Jeltheim ; nous étions curieux de voir les ravages de l'hiver,

et nous en fûmes effrayés : Jeltheim avait été beaucoup plus maltraité que Falkendorsf; l'orage et la pluie avaient abattus la tente, emporté une partie des toiles, et tellement attaqué toutes nos provisions, que beaucoup de choses ne pouvaient plus servir à rien, et que les autres ne pouvaient être sauvées qu'en les faisant sécher sans délai. Heureusement du moins notre belle pinasse avait été passablement épargnée : elle était encore à l'ancre, prête à nous servir au besoin ; mais notre bateau de tonneaux était entièrement avarié, et je ne pouvais plus espérer de pouvoir m'en servir.

Dans la recherche exacte de nos provisions, nous eûmes la douleur de voir que celle qui avait le plus souffert était la poudre à canon, dont j'avais laissé trois barils sous la tente, au lieu de les porter sous la voûte des rochers. J'ouvris deux de ces barils, et je les

trouvai abîmés par l'eau qui avait percé; il fallut jeter leur contenu en entier, et je m'estimai encore heureux de ce que le troisième n'était pas en si mauvais état; mais cette importante et irréparable perte fut pour moi un grand stimulant de penser à un quartier d'hiver où nos provisions et nos richesses fussent à l'abri d'un tel malheur.

Cependant j'espérais peu que malgré le plan gigantesque de Fritz et le courage de Jack, il nous fût possible de creuser une demeure dans cette paroi de rocher. Robinson Crusoé est censé avoir trouvé une grotte spacieuse qu'il n'eut besoin que d'arranger. Dans toute sa longueur, notre rocher n'en offrait aucune; il avait l'air d'être partout du roc primordial d'une extrême dureté; et avec nos forces si limitées, l'emploi de trois ou quatre étés paraissait à peine suffisant. Cependant le désir ardent d'une demeure plus solide et

à l'abri de l'eau me tourmentait sans relâche, et je résolus de faire au moins un essai, et de tâcher de creuser une espèce de cave pour mettre notre poudre, le plus précieux de nos trésors, en sûreté contre les intempéries de l'air. Je partis donc un jour à la tête de mes deux braves ouvriers, Fritz et Jack, laissant la mère à sa filature avec ses deux aides, Ernest et François. Nous étions chargés de pieux, de ciseaux, de marteaux, de barres de fer, pour essayer nos forces contre le rocher. Je choisis une place où il était presque perpendiculaire, et beaucoup mieux situé que notre tente. La vue était si étendue, que l'on voyait de là la baie du Salut en entier, les rivages du ruisseau des Chackals avec son pont, et toutes les saillies pittoresques des rochers. Je marquai avec du charbon le contour de l'ouverture que nous voulions tailler, et nous commençâmes à

la sueur de notre front le pénible ouvrage de carrier. Nous avançâmes si peu le premier jour, que malgré notre courage nous fûmes sur le point d'abandonner notre besogne; cependant nous persistâmes encore, et ce qui me donna quelque espérance, c'est qu'à mesure que nous avancions dans la profondeur, la dureté de la pierre diminuait. Nous supposâmes que le soleil ardent frappant contre ce roc en avait durci la couche extérieure, et qu'en dedans la masse de la pierre se montrerait toujours plus tendre; il nous parut enfin que c'était une espèce de pierre calcaire. Lorsque j'eus creusé environ à la profondeur d'un pied, on pouvait presque la détacher avec la bêche comme du limon desséché; alors nous nous décidâmes à continuer sans relâche, et mes fils y travaillaient avec un zèle et une assiduité au-dessus de leur âge.

Après quelques jours, ayant travaillé depuis le grand matin, nous mesurâmes notre ouverture, et nous trouvâmes que nous avions déjà sept pieds de profondeur. Fritz conduisait sur une brouette les décombres, et les rangeait au-devant pour faire une espèce de terrasse; moi je travaillais dans le haut pour élargir l'ouverture. Jack, comme le plus petit, pouvant déjà être caché dedans, était en bas et creusait dans la profondeur. Il avait pris une barre de fer assez longue, et l'avait enfoncée à coups de marteau pour détacher un gros morceau. Tout-à-coup je l'entends s'écrier d'une voix forte : J'ai percé! papa, Fritz, j'ai percé.

Moi. — Oui-dà, mon fils, qu'as-tu donc percé, je t'en prie? est-ce la montagne? Pourvu que ce ne soit pas ta main ou ton pied.

Jack.—Non, non, c'est la montagne (et il fait retentir les rochers de son

cri de joie accoutumé : *Yon, yon,* j'ai percé la montagne.

Fritz était accouru à ses cris. Tu as percé la montagne, mon petit, lui dit-il d'un ton moqueur ; pourquoi pas le monde? cela t'était tout aussi facile ; tu devais bravement enfoncer ton fer jusqu'à ce que tu eusse atteint l'Europe, qui est, dit-on, à nos pieds. J'aurais été bien aise de guigner dans ce trou.

Jack.—Eh bien ! tu pourras avoir ce plaisir, mais je ne sais pas trop ce que tu verras. Viens d'abord voir comme ce fer s'est enfoncé, et si je fais à présent une fanfaronade : tiens, regarde toi-même si je ments ; il est sûr que s'il n'y a là derrière un grand vide, je n'enfoncerais pas ainsi dans le roc.

En effet, dit Fritz, venez, papa ; c'est très-singulier : son fer paraît être dans un grand espace vide ; on peut le tourner comme on veut. Je m'approchai, trouvant la chose digne de mon atten-

tion. Je saisis l'instrument qui était encore planté dans le roc, et en le secouant avec vigueur de côté et d'autre, je fis un trou assez grand pour qu'un de mes fils y pût passer facilement, et je vis qu'en effet une partie des décombres tombait en dedans, et qu'il y avait là une espèce de vide ou de cavité dont je ne voyais pas l'étendue ; mais le bruit des pierres me fit juger qu'il ne s'étendait pas beaucoup plus bas que le sol sur lequel nous étions. Mes deux garçons m'offrirent ensemble de passer au travers du trou pour aller voir ce que c'était ; mais je le défendis sévèrement, et je les fis même s'éloigner bien vite, parce que je sentais qu'une quantité d'air méphytique sortait de cette ouverture, que je commençais moi-même à éprouver des vertiges pour m'en être trop approché, et que je fus obligé de me retirer promptement pour respirer un air

pur; gardez-vous, mes chers enfans, dis-je avec effroi, gardez-vous de pénétrer dans ce creux dangereux : vous pourriez subitement y trouver la mort.

Jack.—La mort, papa! croyez-vous donc qu'il y ait là-dedans des lions ou tigres? Donnez-moi un fusil seulement, je leur dirai aussi un petit mot.

Fritz. — Comment peux-tu penser que de tels animaux pourraient vivre là; mais peut-être papa craint qu'il n'y ait des serpens ou des vipères.

Jack.—Et ne peut-on pas aussi les tuer, ces vilaines bêtes?

Moi. — J'aime à voir ce courage, mon vaillant petit bonhomme, mais cette fois il ne sera pas mis à l'épreuve. Il n'y a pas plus de lions et de serpens là-dedans qu'il n'y a des hommes, mais le danger n'en existe pas moins. Que ferait mon petit héros lorsqu'en entrant dans ce trou il ne pourrait plus du tout respirer.

Jack.—Plus respirer, et pourquoi?

Fritz.—Parce que l'air y est méphytique, ce qui veut dire corrompu; en sorte qu'il ne vaut plus rien pour la respiration, et que ceux qui s'y exposent doivent nécessairement être étouffés.

Fritz.—Mais comment cet air peut-il se corrompre?

Moi. — De différentes manières; par exemple quand il est rempli de beaucoup de vapeurs nuisibles, ou quand il renferme trop de parties ignées ou inflammables, ou quand il est trop pesant, comme l'air fixe; mais en général quand il perd de son élasticité il ne pénètre plus dans les poumons; on ne peut alors plus respirer, et on étouffe promptement, parce que l'air est absolument nécessaire à la vie et à la circulation du sang.

Jack.—Alors il n'y a qu'à se sauver bien vite quand on sent qu'on ne peut plus respirer.

Moi.—C'est bien ce qu'on fait quand on le peut, mais ordinairement cet état commence par un vertige ou tournement de tête si fort qu'on a peine à marcher, il est suivi d'une oppression que l'on ne peut vaincre; on fait des efforts pour respirer, on perd connaissance, et on meurt subitement si on n'a pas un prompt secours.

Fritz. — Quelle espèce de secours peut-on donner?

Moi.—Il faut d'abord transporter le malade dans un air pur et frais, lui jeter de l'eau fraîche dessus le corps. Après l'avoir bien essuyé, on le frotte avec des linges chauds, on lui infuse de l'air sain, on donne des lavemens de fumée de tabac, enfin on le traite comme les noyés jusqu'à ce qu'on l'ait fait revenir à la vie, ce qui n'arrive pas toujours.

Fritz. — Pourquoi croyez-vous, papa, que l'air de cette caverne là-der-

rière soit méphytique, comme vous dites, ou mauvais à respirer?

Moi.—Parce que peu à peu tout air renfermé et entièrement séparé de l'air atmosphérique perd son élasticité et ne peut plus pénétrer dans les poulmons; il contracte alors des qualités nuisibles qui sont contraires au but de la respiration. C'est en respirant que l'air atmosphérique, ou celui qui est répandu partout dans l'espace, entre en liaison avec le sang, auquel il communique une de ses parties les plus essentielles, qu'on nomme air vital, et sans lequel l'homme ne peut exister. Si cet air vital manque, la respiration cesse, on meurt dans quelques minutes, et la même chose arrive si cet air est imprégné de parties malfaisantes en trop grande quantité.

Fritz.—Et à quoi reconnaît-on que l'air est bon? Comment peut-on savoir qu'ici à deux pas de cette caverne mé-

phytique, on peut respirer en sûreté?

Moi.—On le connaît lorsqu'on peut aspirer et respirer avec facilité; il y a d'ailleurs une épreuve qui ne peut manquer : le feu ne brûle pas dans l'air méphytisé, mais c'est aussi un moyen de le corriger. Il faut en allumer ici dans ce trou assez pour purifier l'air qui en sort et le rendre bon à respirer; il s'éteindra d'abord, mais peu à peu il corrigera le mauvais air et brûlera.

Fritz.—Oh! s'il n'y a que cela, c'est bien aisé. Dès qu'il sera pur nous ferons un trou immense, et nous irons nous promener là-dedans comme en rase campagne.

Sans tarder, ils allèrent tous deux ramasser de l'herbe sèche; ils en firent des paquets, battirent leur briquet, allumèrent les paquets, et les jetèrent tout embrâsés dans le trou; mais, ainsi que je le leur avais annoncé, ils furent d'abord éteints, et nous donnèrent

la preuve que l'air était corrompu au plus haut degré : le feu ne put pas même brûler à l'entrée. Je vis donc qu'il fallait le purifier d'une autre manière plus efficace. Je me souvins à propos que dans le temps nous avions apporté du vaisseau une caisse qui avait appartenu à l'artificier, que nous avions serrée dans la tente, et qui devait être pleine de grenades et de raquettes d'artifice ; on en avait beaucoup embarqué, tant pour faire des signaux que pour l'amusement. J'allai la chercher, et je la trouvai d'abord. J'en pris quelques pièces, et un mortier de fer pour les jeter au fond de la caverne. Je revins bien vite pour attaquer avec mon artillerie les mauvais esprits aériens. Je jetai le tout avec une mèche qui répondait en dehors, et qui fut allumée. Tout partit à la fois; un fracas épouvantable se fit entendre dans cet antre ténébreux ; les grenades voltigeaient de tous côtés

comme des météores rayonnans; nous les lançions au fond : elles rebondissaient et crevaient avec un bruit terrible. Un torrent d'air méphytique sortait par l'ouverture. Nous lancâmes alors les raquettes, qui firent aussi merveille; elles sifflaient comme des dragons volans dans la caverne, en faisant voir à nos yeux étonnés sa grande étendue. Il nous parut aussi voir une quantité de corps éblouissans qui brillèrent soudainement comme par un coup de baguette, et disparurent avec la rapidité de l'éclair, et en ne laissant qu'une obscurité profonde. Une fusée à étoile nous donna un spectacle auquel nous aurions bien voulu une plus longue durée. Quand elle creva il en sortit comme une foule de petits génies ailés, ayant chacun à la main une petite lampe allumée, et qui dansaient de tous côtés avec mille reverbérations variées; tout étincelait dans cette caverne, qui nous

offrit en une minute un spectacle vraiment magique ; mais l'un après l'autre s'inclinèrent, tombèrent à terre sans bruit, et disparurent comme de vrais esprits aériens.

Après avoir ainsi fait les artificiers, je fis un second essai avec du foin allumé. A notre grande satisfaction, les paquets jetés tombèrent très-bien et se consumèrent entièrement ; nous pûmes alors espérer que du moins du côté de l'air il n'y avait plus rien à craindre ; mais il y avait encore le danger d'être englouti dans quelque abîme, de trouver un amas d'eau, et je jugeai plus prudent de différer notre entrée dans ce réduit inconnu, jusqu'à ce que nous eussions des moyens d'éclairer notre marche. Je donnai l'ordre à Jack de dételer son buffle et de faire une cavalcade jusqu'à Falkendorsf, pour communiquer cette découverte à sa mère et à ses deux frères, de revenir

avec eux, et d'apporter tous nos cierges, autant qu'il y en avait de faits ; je voulais, en les réunissant à un bâton, en composer une espèce de gros flambeau, avec lequel nous irions tous ensemble examiner l'intérieur de cette grotte. Ce n'était pas sans intention que j'avais choisi Jack pour ce message ; cet enfant avait naturellement une imagination vive et poétique : j'étais sûr qu'il raconterait à sa mère tant de merveilles de la grotte enchantée, et du feu d'artifice et de tout ce qu'il nous avait fait entrevoir, que malgré tout le charme du rouet il saurait l'engager à le suivre promptement, et à nous apporter des lumières pour pénétrer dans cet obscur sanctuaire.

Très-réjoui de sa commission, Jack s'élança sur le buffle, qu'il s'était presque approprié, fit gaîment claquer son fouet, et partit avec une telle hardiesse, qu'il me fit dresser les cheveux de la

tête. Ce petit téméraire ne redoutait rien, et faisait de son Bucéphale cornu un vrai cheval de course.

En attendant son retour, je proposai à Fritz d'agrandir l'entrée de la grotte souterraine, d'en ôter les débris, et de frayer le chemin pour que sa mère pût y pénétrer facilement. Après trois ou quatre heures de travail, nous la vîmes arriver sur notre char de parade, celui que j'avais arrangé pour les pommes de terre, attelé de la vache et de l'âne, et conduit par Ernest. François s'en mêlait aussi, et disputait à son frère les cordes qui servaient de rênes. Jack, grimpé sur son buffle, caracolait devant eux, soufflait dans son poignet fermé comme à travers un cor de chasse, fouettait de temps en temps l'âne et la vache pour les faire avancer. Lorsqu'ils eurent passé le pont, il prit les devants au galop. Arrivé près de nous il sauta à bas de sa monture, qui devait l'avoir

éreinté, il se secoua en faisant deux ou trois sauts, puis courut au char pour aider sa mère à descendre, comme un vrai petit galant chevalier.

J'allumai vite mes flambeaux; mais au lieu de les attacher ensemble, comme j'en avais eu l'idée, je préférai d'en donner un à chacun dans la main droite, un ustensile dans la gauche, pour nous tirer d'affaire dans le cas de quelque éboulement, une bougie éteinte dans la poche, un briquet à la ceinture, et nous fîmes ainsi notre entrée solemnelle dans l'intérieur du rocher; moi à la tête, mes fils d'abord après moi, et la mère la dernière avec son petit cadet, dont la curiosité était mêlée d'un peu de peur; moi-même je n'étais pas sans cette espèce de crainte que donne ce que l'on ne connaît pas. Nos chiens qui nous avaient suivis témoignèrent même une sorte de timidité, et ne coururent pas en avant comme à l'ordinaire; mais

nous n'eûmes pas fait quatre pas dans l'intérieur de cette grotte, que nous n'éprouvâmes plus que de l'admiration et de la surprise. Le plus beau, le plus magnifique spectacle s'offrit à nos yeux; les parois étincelaient comme des diamans, et nos six flambeaux étaient répétés de tous côtés, et produisaient l'effet d'une superbe illumination. Du haut de la voûte naturelle pendaient d'innombrables cristaux de toutes sortes de longueurs et de formes, qui, se joignant à ceux des parois, formaient des colonnades, des autels, des entablemens, des buffets d'orgues qui paraissaient autant de diamans énormes. Il nous semblait être dans le palais d'une fée ou dans un temple illuminé. Dans quelques places, les couleurs du prisme se peignant dans les angles des cristaux leur donnaient l'apparence de pierres précieuses. Le jeu des lumières, leur reflet, l'obscurité de quelques endroits, le jour éblouis-

sant répandu sur d'autres, tout avait un coup-d'œil vraiment magique.

L'étonnement de ma famille était véritablement risible; ils étaient tous dans une espèce de stupeur muette, ne sachant point si c'était un rêve ; pour moi j'avais déjà eu l'occasion de voir des stalactites, et j'avais lu la description de la fameuse grotte d'Antiparos, bien plus considérable encore que celle-ci, qui pouvait cependant en donner une idée. Le sol en était uni, couvert d'un sable blanc et très-fin, comme si on l'avait étendu à dessein, et si sec que je ne pus découvrir nulle part la moindre trace d'humidité, ce qui me fit espérer qu'elle serait très-saine et très-agréable, ayant le projet d'y établir notre demeure. Je fus conduit alors à un soupçon particulier sur la nature des cristallisations qui sortaient de tous côtés, et sur-tout de la voûte; elles pouvaient difficilement être de l'espèce

de nos cristaux de montagnes, causés par des suintemens d'eau tombant en goutte et se coagulant à mesure; on ne les trouve pas ordinairement dans des cavités aussi sèches que l'était celle-ci, et il n'y en a pas autant de perpendiculaires et parfaitement unies. Je m'empressai de me convaincre par une épreuve de la vérité ou de la fausseté de mon soupçon, et je trouvai à ma joie inexprimable, en en cassant un morceau, que je ne m'étais pas trompé en pensant que j'étais dans une grotte de sel gemme (1) ou sel fossile qui se

(1) Sel gemme. On a donné ce nom à une espèce de sel plus dur que le sel ordinaire, et qui quelquefois a la transparence et la couleur des pierres précieuses. Le sel gemme se trouve toujours dans le même terrain que le gypse, et c'est une observation constante qu'il y en a toujours dans son voisinage; souvent même les couches de sel alternent

trouve dans le sein de la terre en masses solides et cristallisées, qui est ordinairement sur un fonds de spath ou de gyspe, et entouré de couches de fossiles ou de roc. Nous étions tous enchantés de cette trouvaille, dont nous ne pouvions plus

---

avec les couches de gypse. Le sel gemme se forme tantôt en grands bancs continus, tantôt disséminé en grands cubes isolés derrière des couches d'argile ou de roc. Les mines (je dirais presque les carrières) de sel gemme se trouvent à toutes sortes d'élévation, et même quelquefois au niveau des plaines. Dans toutes les parties du monde connu, il n'y a pas de production naturelle plus abondante que le sel. La plupart des mines de sel gemme en Espagne, en Angleterre, sont d'une étendue de plusieurs centaines de pieds. En Espagne, le bourg de Cardona est situé au pied d'un rocher de sel massif coupé presque à pic ; il s'élève de terre à la hauteur de quatre à cinq cents pieds sans crevasses, sans fentes, sans couches. Ce bloc immense de sel peut avoir une lieue de circuit ; comme on ignore sa profondeur, on

douter. La forme des cristaux, leur peu de solidité, et enfin leur goût salé, étaient des preuves décisives. Quel immense avantage pour nous et notre bétail que cette énorme quantité de sel pur et tout prêt qui ne demandait d'au-

---

ne sait pas sur quoi il repose. Le sel, depuis le haut jusqu'en bas, est de la plus grande blancheur; on y en trouve aussi qui est bleu-clair et transparent. Cette prodigieuse montagne de sel pur, sans mélange de gyspe ou d'autre matière, est la seule en Europe. En Angleterre, dans la province de Chester, près de la mer d'Irlande, il se trouve une mine immense de sel gemme derrière une bande de roc, et après avoir exploité vingt-cinq pieds de sel, qui est en plusieurs endroits d'un beau rouge foncé, on a retrouvé douze à quinze pieds de roc, puis encore du sel en dessous, ce qui détruit tout-à-fait l'hypothèse que le sel gemme est produit par des lacs salés et desséchés. (*Dictionnaire d'Histoire naturelle.*)

tre peine que de le prendre avec la pelle, et qui valait mieux à tous egards que celui que nous ramassions sur le rivage, et qu'il fallait toujours purifier.

Ma femme admirait mon bonheur d'avoir creusé à cet endroit; mais je lui fis observer que suivant toute apparence cette mine de sel s'étendait beaucoup plus loin, et que nous l'aurions toujours trouvé où j'eusse attaqué le roc, mais non pas peut être par-tout en grotte miraculeuse comme celle où nous etions. Le petit François assurait tout bas à ses frères que c'était bien sûrement le palais de quelque bonne fée qui viendrait leur accorder avec sa baguette tout ce qu'ils demanderaient, s'ils étaient bien sages. Eh bien! dit Jack, je lui demande de rendre mon petit frère un peu plus savant et moins crédule : n'entends-tu pas que papa dit que tous ces diamans ne sont que du sel, et ne sais-tu pas qu'il n'y a point

d'autre fée que le bon Dieu? Le pauvre petit se tut en secouant sa jolie petite tête blonde; il lui en coûtait de renoncer à son palais de fée; et vraiment je comprends que cet enfant eut cette idée. En nous avançant dans la grotte nous remarquâmes des masses et des figures singulières que la matière saline avait produites. Il y avait des piliers entiers qui montaient depuis le sol jusqu'à la voûte, et semblaient la soutenir; il y en avait où se trouvaient des moulures et des chapitaux; dans quelques endroits c'étaient comme des couches ondulées qui à quelque distance ressemblaient à la mer. L'imagination pouvait se représenter tout ce qu'elle voulait dans ces formes variées et bizarres, des fenêtres, des grandes armoires ouvertes, des bancs, des ornemens d'église, même des figures singulières d'hommes et d'animaux, les uns comme des cristaux polis ou des

diamans, les autres comme des blocs d'albâtre.

Nous ne pouvions pas nous lasser de parcourir cette enceinte de merveilles; déjà nous avions tous rallumés nos seconds cierges, lorsque je m'aperçus qu'il y avait sur le terrain dans quelques endroits une quantité de fragmens de cristaux qui semblaient être tombés de la voûte. Cette chute pouvait se répéter et menacer notre sûreté; une de ces lames cristallisées sur la tête de l'un de mes enfans aurait pu le tuer à l'instant; mais un examen plus exact me prouva que ces morceaux n'étaient pas tombés d'eux-mêmes et spontanément; toute la masse était trop solide pour qu'il pût s'en détacher d'aussi grosses pièces; si c'eût été l'humidité elles se seraient dissoutes peu à peu : j'imaginai avec raison que ces fragmens avaient été détachés de leur couche primitive par l'explosion de notre artillerie et de

notre feu d'artifice, qui avait occasionné une secousse extraordinaire dans ce palais souterrain, lequel n'avait pas été visité depuis la création du monde. Je jugeai qu'il serait prudent de nous retirer ; d'autres morceaux pouvaient avoir été seulement ébranlés, et tomber sur nous d'un moment à l'autre. Je fis donc sortir ma femme et mes petits à l'entrée, et avec Fritz nous examinâmes soigneusement tout ce qui nous paraissait suspect. Nous chargeâmes nos fusils à balle, et nous les tirâmes au milieu de la grotte pour nous assurer mieux encore des causes de la chute des morceaux qui étaient à terre; il en tomba encore un ou deux, mais le reste ne bougea pas, quoique nous frappâmes tout autour à la ronde avec de longues perches toutes celles que nous pûmes atteindre. Nous fûmes enfin rassurés et convaincus que du côté de la solidité nous n'avions rien du tout à

craindre, et que nous pouvions sans danger d'être assommés y arranger notre demeure. Notre joie sur cette importante découverte éclata seulement après ces expériences. Des bruyantes exclamations mêlées de questions variées et multipliées, des projets, des consultes succédèrent à notre étonnement silencieux. Nous fîmes une quantité de plans pour arranger cette superbe grotte en une demeure commode et agréable. Toute la puissance de notre imagination fut fixée sur ce point-là. Le plus difficile était fait; nous avions la place, il n'y avait plus qu'à en tirer parti; et nous ne pouvions parler d'autre chose; il y eut même des avis ouverts pour nous y établir d'abord, mais ils furent repoussés par les têtes sages et raisonnables, et notre ancien Falkendorsf resta en possession d'être encore cette année notre demeure habituelle. Nous y retournions coucher tous

les soirs, mais pendant le jour nous étions à Jeltheim, auprès du nouveau château dans le rocher. Sans cesse occupés à faire les arrangemens nécessaires pour avoir une habitation d'hiver chaude, solide, claire, et au milieu de nos possessions les plus essentielles, nous n'étions à Falkendorsf que pour nourrir et traire le bétail, et y chercher un repos restaurant après les fatigues du jour.

CHAPITRE XXXIII.

La Maison dans la Caverne de sel; la Péche aux Harengs.

L'heureuse découverte de la caverne de sel avait, comme on le comprend, diminuée de beaucoup notre travail : nous étions dispensés de creuser ; j'avais bien plus de place qu'il ne m'en fallait pour établir notre demeure ; il ne s'agissait plus que de la rendre habitable, ce qui ne me présentait pas de grandes difficultés. La dernière couche du roc au-devant de la caverne, que mon petit Jack avait percée avec tant de facilité, était d'une nature si tendre, si aisée à travailler, qu'il ne fallait pas de grands efforts. J'avais de plus l'espoir qu'à présent qu'elle serait exposée

à l'air et à l'ardeur du soleil, elle deviendrait peu à peu aussi dure et aussi solide que la première couche qui m'avait donné tant de peine. Je me hâtai donc de commencer pendant qu'elle était encore tendre à percer la porte et les fenêtres de la façade. Je pris pour cela la mesure de celles que j'avais placées dans mon escalier tournant, et que je jugeai à propos de reprendre pour les mettre à notre maison d'hiver. Ne voulant plus habiter notre arbre que pendant l'été, il était inutile que les ouvertures de l'escalier fussent fermées; et quant à la porte, je préférais d'en faire une d'écorce comme celle de l'arbre même, qui masquerait mieux notre demeure au premier abord, dans le cas d'une invasion de sauvages : portes et fenêtres furent donc apportées à Jeltheim, appliquées sur le rocher aux places où nous voulions les mettre. Je dessinai tout le tour avec du charbon,

puis nous taillâmes ces ouvertures, où nous fîmes entrer les cadres dans des rainures qui les rendirent très-solides. Je tâchai autant que possible de ne pas briser la pierre que j'ôtai, ou de l'avoir au moins en morceaux assez grands pour pouvoir m'en servir ensuite; je les coupai avec ma scie et mon ciseau en carrés longs d'un pouce et demi d'épaisseur, comme des carreaux ou des fortes tuiles. Je les étendis au soleil; j'eus le plaisir de voir qu'en effet ils furent durcis en peu de temps; alors je les relevai, et mes fils les rangèrent en ordre contre le rocher pour nous en servir ensuite dans l'intérieur.

Lorsque je pus entrer librement dans la caverne par une bonne porte, et qu'elle fut suffisamment éclairée par les fenêtres, je fis un plan de division pour nos appartemens et nos aisances. La place était assez grande pour n'avoir pas besoin de la ménager; je pouvais

même encore laisser de côté et d'autre de grands espaces qui pouvaient nous servir naturellement de magasin de sel. A la prière de mes enfans, je ménageai même autant que possible les ornemens de notre demeure; je fus obligé cependant de les ôter absolument des pièces destinées aux écuries : le bétail est trop friand de sel; il les auraient également mangés, et aurait pu s'en trouver mal par la quantité; mais pour faire plaisir à mes enfans, je conservai les plus beaux piliers et les plus beaux blocs pour les placer dans la chambre de réunion; les blocs nous servirent de siéges et de tables, et les brillans pilastres égayaient, embellissaient l'appartement, et quadruplaient le soir l'effet des lumières par le reflet.

Voici quelle fut ma disposition intérieure. Une très-grande place carrée, fut d'abord partagée en deux divisions, celle à droite destinée pour notre de-

meure, l'autre à gauche pour la cuisine, les écuries et la chambre de travail. Au fond la seconde division, où l'on ne pouvait pas pratiquer de fenêtres, devait être la cave et le magasin; le tout devait être séparé par des cloisons, et communiquer par des portes, et nous donner une demeure agréable et commode. Trop heureux que la nature nous eût épargné la plus grande partie du travail, nous étions loin de nous plaindre de celui qui nous restait, et nous espérions bien le terminer avant l'hiver, au moins l'essentiel.

Le côté que nous nous proposions d'habiter fut séparé en trois chambres; la première à côté de la porte était destinée pour la chambre à coucher de ma femme et de moi; la seconde pour une salle à manger, et la dernière pour mes fils. Comme nous n'avions en tout que trois fenêtres, nous en mîmes deux aux deux chambres à coucher; la troi-

sième fut pour la cuisine, où ma femme serait souvent. La chambre à manger dut se contenter pour le moment d'un grillage, quitte à manger dans une de nos chambres lorsqu'il ferait trop froid. Dans la cuisine je pratiquai près de la fenêtre un bon foyer; je perçai le rocher un peu au-dessus, et quatre planches clouées ensemble et passées dans cette ouverture firent une espèce de cheminée qui conduisait la fumée au dehors. Nous donnâmes assez d'étendue à la chambre de travail à côté de la cuisine, pour pouvoir y faire des ouvrages un peu considérables; elle nous servait en même temps de remise pour notre char et notre claie; enfin les écuries, qui furent divisées en quatre compartimens pour séparer les différentes espèces d'animaux, occupèrent tout le fond de la caverne de ce côté-là; de l'autre se trouvaient la cave et le magasin.

Il est facile de concevoir que ce plan assez étendu ne pouvait pas s'exécuter comme par enchantement, et qu'il fallait se contenter d'abord d'arranger le plus pressé, et de réserver le reste des arrangemens pour l'hiver; mais cependant chaque jour nous avançions notre besogne plus que nous n'avions cru. En allant et venant nous apportions toujours de Falkendorsf quelque chose qui trouvait sa place dans la nouvelle maison, où nous mettions aussi en sûreté ce qui nous était resté des provisions de la tente.

Le long séjour à Jeltheim pendant ces occupations nous donna l'occasion de connaître plusieurs avantages sur lesquels nous n'avions pas compté, et que nous ne tardâmes pas à mettre à profit. Très-souvent il se montrait au bord de la mer d'immenses tortues qui déposaient leurs œufs dans le sable, et nous fournissaient un parfait régal;

mais nous portâmes plus loin nos prétentions, et nous cherchâmes à nous assurer les tortues elles-mêmes en provision vivantes, pour les manger quand bon nous semblerait. Dès que nous en vîmes une sur le rivage, un de mes fils fut dépêché pour lui couper la retraite. Pendant ce temps-là nous approchâmes de la bête, nous la tournâmes promptement sur le dos sans lui faire aucun mal; nous passâmes une longue corde dans son écaille, et nous attachâmes l'autre bout à un pieu, que nous plantâmes aussi près du bord que possible. Nous remîmes la prisonnière sur pied; elle se hâta de rentrer dans la mer, mais ne put s'éloigner que de la longueur de la corde; elle n'en était en apparence que plus heureuse, trouvant sa nourriture bien plus facilement au bord que dans la haute mer, et nous fûmes charmés de pouvoir la prendre au besoin. Je ne parle pas des écrevisses

de mer, des huîtres, et de beaucoup d'autres petits poissons dont nous avions autant que nous voulions. Nous avions fini par nous accoutumer aux huîtres, et par nous en régaler. Les grosses écrevisses, dont la chair est rude et coriace, furent abandonnées aux chiens qui les préféraient aux pommes de terre; mais bientôt nous eûmes pour notre hiver une autre provision excellente que le hasard nous procura.

Un matin nous partîmes de très-bonne heure de Falkendorf; lorsque nous fûmes près de la baie du Salut nous aperçûmes à quelque distance du bord, à notre grand étonnement, dans la mer, un singulier spectacle que nous n'avions encore jamais vu, quoique ce fut bien la centième fois que nous faisions ce chemin. Une étendue d'eau très-considérable paraissait être dans une forte ébulition, et comme échauffée par un feu souterrain; elle s'élevait

et s'abaissait en écume comme de l'eau qui bout : au-dessus voltigeait une quantité d'oiseaux aquatiques de l'espèce des mouettes, des frégates, des foux, des abbatrosses, et une foule d'autres que nous ne connaissions pas. Des cris perçans sortant de cette nue déchiraient nos oreilles ; la troupe emplumée restait dans une agitation continuelle ; tantôt ils se précipitaient en foule contre la surface de l'eau, tantôt ils s'élevaient au haut des airs volant en cercle et se poursuivant de tous côtés ; ils nous laissaient dans l'incertitude si les jeux, le plaisir ou la guerre étaient le but de leurs évolutions. Dans cette espèce de bande bouillonnante se montrait aussi un aspect singulier ; de tous côtés s'élevaient des petites lumières comme des flammes qui s'éteignaient aussitôt et se renouvellaient à chaque moment. Nous observâmes aussi que le mouvement de cette place

se portait de la haute mer vers le bord, et se dirigeait surtout du côté de la baie du Salut, où nous nous hâtâmes d'aller examiner ce phénomène. Tout en cheminant nous fîmes mille suppositions sur ce que ce pouvait être : ma femme était avec nous pour ranger les provisions dans les nouveaux magasins; elle croyait tout simplement que c'était un grand banc de sable que le reflux faisait paraître en mouvement, et qui réfléchissant les belles couleurs de l'aurore, faisait paraître les flots enflammés et causait une illusion d'optique. Cette opinion parut beaucoup trop simple à l'imagination vive de Fritz ; il soutenait qu'il se passait quelque chose de très-extraordinaire au fond de la mer, quelque feu souterrain qui cherchait une issue, ou bien un tremblement de terre; que peut-être un nouveau volcan allait s'ouvrir quelque part.

Mais Ernest avait de fortes objections contre cette idée : les oiseaux, disait-il, s'en éloigneraient par instinct au lieu de se rassembler en foule au-dessus, de voltiger avec gaîté, tellement qu'on dirait qu'il y a un second banc en l'air, aussi grand et aussi agité que celui de la mer: voyez comme ils s'y précipitent, disait-il; si c'était de l'eau chaude, comme le croit Fritz, ils se brûleraient les pieds et le bec. Fritz n'eut pas grand chose à répondre: eh bien, monsieur le savant, lui dit-il, dis-nous donc ce que c'est, au lieu de nous dire ce que ce n'est pas.

Ernest. — Je suis fort tenté de croire que c'est quelque immense monstre marin, un cachalot ou une baleine qui élève de temps en temps son dos comme une île, sur lequel se trouve une quantité de petits poissons qui offrent une proie facile aux oiseaux ;

c'est dans ce but qu'ils suivent ce monstre, et qu'ils cherchent avidemment à saisir tout ce qu'ils peuvent en se précipitant sur lui; ceux qui y ont réussi s'envolent avec leur proie, et les autres les poursuivent pour la leur enlever. Je parie que c'est cela même, et que si nous regardons bien, nous verrons ce géant aquatique étendre ses immenses bras ou ses nageoires, et quand il se sera assez réchauffé au soleil, quand il aura bien humé l'air, il se précipitera dans la grande profondeur de l'eau, et y occasionnera un tournant qui serait capable d'engloutir un grand vaisseau s'il y en avait.

Jack. — Oui, oui, papa, Ernest a bien raison. Tout au fond de ce banc, et à mesure qu'il s'approche, je vois distinctement quelque chose qui s'abaisse et se relève; je suis sûr que ce sont ses terribles bras; il me semble

aussi que je vois d'énormes pinces.. Si ce monstre allait s'élancer hors de l'eau, n'y aurait-il pas pour nous bien du danger?

Moi. — Il avalerait mon Jack comme une pilule peut-être. Mes enfans, vos hypothèses sont pleines d'imagination, c'est seulement grand dommage qu'il n'y ait pas l'apparence de vérité; comment pouvez-vous croire à l'existence d'un monstre de la longueur de ce banc mouvant.

Ernest. — Je vous assure papa, que j'ai lu que des baleines avaient renversé, en se mettant dessous, les plus gros vaisseaux, et que très-souvent des navigateurs les ont pris pour des îles, sont descendus dessus, et ont tous été submergés et mangés par le monstre.

Moi. — Il y a du moins, mon fils, beaucoup d'exagération dans ces récits, si même ils ne sont par entièrement

fabuleux. Il est possible que quelque monstre marin ait, par ses mouvemens, fait chavirer quelque petit navire, quoique je croie que ce serait difficile ; je crois aussi que de loin on a pu prendre le dos d'une baleine pour un îlot ; mais de près on doit être bientôt détrompé, et par sa forme et par ses mouvemens. Je sais aussi que les pêcheurs de baleine vont sur son dos pour la harponner ; mais voilà, je crois, à quoi se bornent ces étonnans récits. Quant à notre banc que nous avons sous les yeux, je présume que ce n'est qu'un banc de harengs qui va entrer dans notre baie du Salut, et tomber entre nos mains ; ils seront très-bien reçus, il vaut bien la peine d'y arriver si vite que possible ; car nous ne voulons pas laisser échapper un aussi grand bienfait de la Providence, qu'il envoie annuellement sur les côtes stériles pour nourrir des misérables peuplades, et

qu'elle veut bien nous accorder aussi.

François. — Mais qu'est-ce que c'est qu'un banc de harengs, mon bon papa?

Moi. — C'est une énorme quantité de petits poissons qu'on appelle des harengs, et que tu dois connaître pour en avoir souvent mangé en Europe : ils passent dans la mer si près l'un de l'autre, et dans une si grande étendue, qu'ils ressemblent à un banc ou à une île de sable de plusieurs lieues de large, de plusieurs toises de profondeur, et quelquefois de plus de cent mille de longueur au moment où cette bande innombrable sort de la mer glaciale; de-là elle se divise en colonnes qui traversent l'Océan de tous côtés, et se poussent vers les côtes et dans les baies, où elles viennent frayer, c'est-à-dire déposer leurs œufs dans les pierres et les plantes marines, et c'est-là où les pêcheurs de tous les pays vont en faire la capture. Les bancs sont toujours

suivis d'une légion des plus grands poissons de mer, tels que les bonites, les dorades, les esturgeons, les dauphins, les chiens de mer ou squales, etc., etc. qui en sont extrêmement friands. Ce ne sont pas leurs seuls ennemis, ils attirent de plus, comme vous le voyez, une horde d'oiseaux voraces, qui se jettent en vrais brigands sur la superficie de l'eau et en attrapent le plus qu'ils peuvent: il paraît que les harengs se hâtent d'arriver dans les endroits où la mer est très-basse, pour se dérober du moins à la voracité des monstres marins, qui ne peuvent les y suivre; mais alors ils tombent d'autant plus facilement sous celle des oiseaux et de l'homme. Avec tant de moyens de destruction on aurait lieu de s'étonner que la race des harengs subsiste encore, si la nature n'y avait pas pourvu par leur étonnante fécondité; on a compté 68,656 œufs dans

une seule femelle de médiocre grosseur ; aussi, malgré tout ce qu'on en détruit, on ne remarque pas que la pêche diminue ; il y a même des années et des parages où la colonne est si forte et si serrée qu'on est obligé d'abandonner la pêche. Ce que Jack a pris pour des bras, sont à ce que je crois des rayons d'eau que les dauphins qui suivent les harengs jettent en l'air par l'ouverture de leur tête ; la baleine et l'épaulard les suivent aussi, et doivent en faire une destruction immense vu leur grandeur.

Fritz. — Elles nous en ont laissés quelques-uns ; voyez, voyez comme le banc entre dans la baie, et en effet toute l'entrée de la baie en fut remplie : ils faisaient assez de bruit dans l'eau et sautaient les uns par-dessus les autres en laissant voir leur ventre couvert de petites écailles argentées. Nous reconnûmes que c'était-là ce qui pro-

duisait ces étincelles de lumière que nous avions remarquées dans la mer sans pouvoir comprendre ce que c'était. Mais nous n'avions plus de temps à perdre dans cette contemplation, nous nous hâtâmes de dételer notre char et de revenir prendre ces petits poissons avec nos mains au défaut de filets : mes enfans accoururent avec des sceaux de calebasses, il n'y avait qu'à puiser pour qu'ils en fussent pleins, et nous n'aurions su où les mettre, si je ne m'étais pas avisé d'employer à cet usage notre bateau de cuves qui ne pouvait plus nous servir. Aussitôt pensé, aussitôt fait ; je le fis tout de suite tirer sur le rivage par le buffle, et mettre sur des rouleaux ; puis ma femme et ses petits garçons le nettoyèrent pendant que les grands allaient chercher du sel dans la caverne, et que je dressai vite une espèce de tente de toile sur le rivage, pour pouvoir, malgré

l'ardeur du soleil, nous occuper à saler ces petites bêtes pour pouvoir les conserver : nous nous y mîmes tous ; je distribuai les rôles suivant les forces et l'habileté. Fritz se mit dans l'eau pour prendre les poissons et nous les jetter à mesure ; Ernest et Jack les nettoyaient avec un couteau ; la mère broyait le sel ; François aidait à tous, et moi je les rangeais dans les cuves, ainsi que je l'avais vu pratiquer. Un cri joyeux fut le signal de l'activité générale ; nous eûmes d'abord un peu de peine à nous accorder, souvent un de nous n'avait rien à faire et les autres étaient surchargés d'ouvrage ; mais bientôt tout fut en train, et si bien ordonné que c'était un vrai plaisir. Je mis une couche de sel au fond de la tonne, puis une couche de harengs ayant tous la tête tournée vers le centre, puis un nouveau lit de sel, puis un de poissons, la tête vers le bord, et tou-

jours de même jusqu'à ce que mes cuves fussent à-peu-près remplies ; je mis sur la dernière couche de sel de grandes feuilles de palmier, puis un morceau de toile sur lequel j'enfonçai deux demi-planches rondes bien jointes ; je les chargeai de pierre : j'attelai de nouveau à ce bateau notre buffle et notre âne, et je le menai dans notre cave que la voûte de sel rendait très-fraîche : au bout de quelques jours, lorsque la masse fut abaissée, je les fermai mieux encore par le moyen d'une couche de terre glaise pétrie avec des étoupes de lin et posée sur la toile, ce qui fit une croûte que ni l'air ni l'humidité ne pouvaient pénétrer, et qui nous assura une excellente provision pour l'hiver.

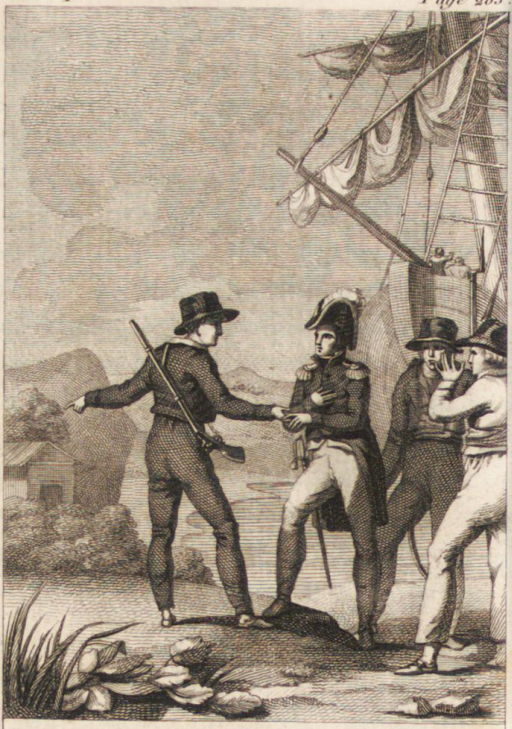
Ce travail, qui nous occupa plusieurs jours, nous retint toute une semaine à Jeltheim. En travaillant du matin jusqu'au soir, nous ne pouvions préparer

et saler que deux tonnes, et nous voulions au moins en avoir huit. Pendant ce temps-là le hareng frais fut à peu près notre seule nourriture, et nous nous en trouvâmes à merveille.

A peine eûmes-nous fini notre salaison qu'il se présenta une autre occupation qui en était la suite. Il arriva dans notre baie, et même dans le ruisseau, une quantité de chiens marins (1) qui les avaient suivis jusque-là avec une extrême voracité, et qui s'amusaient dans l'eau et sur le rivage sans paraître nous craindre. Ce poisson, dont la chair est très-mauvaise, n'était nullement attrayant pour notre palais et notre table,

---

(1) Le chien de mer est un poisson de l'espèce nommée *squale* par les naturalistes; c'est une espèce des requins, qui sont aussi des squales. Voyez les articles *Squale* et *Requin* dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*.



Il s'avance et leur parle avec un salut amical. Le Lieutenant Bolb répond, on a toute confiance réciproque .....

Chasselat del. Cauthier sculp.

mais sous un autre rapport c'était une capture très-avantageuse; leur peau tannée et préparée fait un cuir excellent; j'en avais le plus grand besoin pour les courroies de l'attelage de nos bêtes, pour faire à Fritz et à Jack des espèces de selles lorsqu'ils montaient l'onagre et le buffle, et enfin pour nous-mêmes, pour nos semelles, nos ceintures, nos pantalons, qui étaient complétement usés; je savais de plus que leur graisse donne une très-bonne huile à brûler, qui pour les longues soirées d'hiver pourrait suppléer à nos bougies, et je pouvais m'en servir aussi pour la tannerie et pour donner de la souplesse à nos peaux.

J'ordonnai donc à mes trois aînés de tuer une douzaine de ces gros poissons avec des bâtons et des pieux, voulant ménager ma poudre; ils allèrent d'abord pleins de joie à ce combat. Il est à remarquer que les jeunes garçons

ont presque tous un goût de destruction qui peut facilement les rendre cruels vis-à-vis les animaux. J'étais fâché de ce que notre position m'obligeait quelquefois à nourrir ce penchant; aussi j'eus cette fois un vrai plaisir quand au bout de quelques momens ils revinrent tous les trois me supplier de leur accorder un peu de poudre et de balles pour tuer ces pauvres innocentes bêtes d'un seul coup et sans leur faire aucun mal, plutôt que par des coups de massue qui devaient les faire souffrir. Il va sans dire que je leur accordai leur demande, en les louant d'en avoir eu l'idée; j'aimais bien mieux dépenser mes munitions et leur voir ce sentiment d'humanité ; sans doute il nous était impossible de nous laisser aller à cette sensibilité exagérée qui craint d'ôter un poil à un animal; elle est d'autant plus ridicule que ceux qui l'affectent ne craignent pas de voir sur leur table

un bon poulet, un grand poisson, des écrevisses, et tant d'êtres qui ont autant de droits à vivre que ceux que nous étions obligés de tuer; mais je ne cessais de représenter à mes fils que la cruauté, la passion de détruire sans nécessité dégrade l'homme et peut le conduire à tous les crimes, et je fus charmé de voir dans cette occasion qu'ils avaient été plus sages et plus humains que moi. En très peu de temps, et après quelques décharges, le nombre des poissons fut complet; nous leur ôtâmes leur peau pendant qu'ils étaient frais avec peu de peine; nous frottâmes ces peaux en dedans avec du sel, et nous les suspendîmes au soleil pour les sécher et les travailler ensuite dans notre grotte. Par curiosité, ma femme voulut apprêter un morceau du poisson, mais nous le trouvâmes si mauvais, que nous l'abandonnâmes à nos dogues,

à l'aigle et au chakal, qui en firent un excellent repas. Nous gardâmes avec soin la graisse, dont nous eûmes une grande provision ; elle fut d'abord mise dans une chaudière, fondue et nettoyée avec soin, puis gardée dans des tonnelets pour la tannerie et la lampe. J'avais le projet d'en faire du savon lorsque j'en aurais le temps, et cette douce espérance anima le zèle de la bonne ménagère pour cette occupation assez désagréable, mais qui nous promettait des résultats aussi utiles. Nous gardâmes aussi les vessies, qui sont très-grosses, et pouvaient nous servir de vases pour des liquides; tout le reste ne pouvant nous servir à rien fut jeté dans le ruisseau, et me donna l'occasion d'avoir toujours à notre disposition un mets plus agréable ; une quantité d'écrevisses d'eau douce superbes vinrent chercher leur pâture sur ces restes de chiens

marins. Nous prîmes des caisses vides, nous perçâmes des trous aux deux côtés; nous les posâmes chargées de pierres dans l'eau, et nous y renfermâmes, comme dans un réservoir, autant d'écrevisses que nous voulûmes, pour les trouver là quand nous en aurions envie. Une semblable caisse fut attachée par une chaîne dans la baie du Salut; nous la remplîmes d'abord de harengs vivans, et dans la suite de toutes sortes de petits poissons de mer, que nous allions pêcher sans peine.

Pendant ces jours-là je fis aussi une amélioration à notre claie pour porter plus facilement nos provisions de Falkendorf dans notre demeure de rocher de Jelitheim. Je la posai sur deux poutres, et j'attachai à leurs bouts quatre petites roues de canon que j'avais ôtées à ceux que j'avais fait sauter avec le vaisseau; ainsi j'obtins un voiturage léger et très commode par son peu de

hauteur, pour y placer sans beaucoup d'efforts des caisses et des tonneaux. Contens de notre semaine et de notre travail, nous revînmes gaîment passer notre dimanche à Falkendorsf, et remercier Dieu de tout notre cœur des grâces qu'il nous accordait.

CHAPITRE XXXIV.

Nouvelle Pêche; nouvelles Expériences, nouvelle Chasse, nouvelles Découvertes, nouvelle Maison.

L'ARRANGEMENT de notre grotte allait toujours son train, et devint tantôt une occupation principale et tantôt un accessoire, suivant que nous avions d'autres affaires plus ou moins importantes: nous avancions lentement, mais assez cependant pour espérer d'y être établis chaudement à la saison pluvieuse.

Depuis que j'avais découvert dans notre grotte le spath gypseux (1) comme

(1) Le gypse est une substance minérale composée de chaux et d'acide sulfurique; on pourrait à la rigueur le considérer comme

le fond ou la base du cristal de sel, j'espérais en tirer un avantage immense pour notre bâtiment; mais ne voulant pas agrandir notre demeure en creusant davantage, je cherchai dans la continuation du rocher quelque endroit facile à faire sauter; j'eus bientôt le bonheur de découvrir près de notre magasin, derrière une avance de rocher, un passage naturel qui y conduisait, et une quantité de fragmens de

---

un sel neutre; mais comme il n'est que très-peu soluble, ou susceptible de se fondre, et qu'il a d'ailleurs tous les caractères extérieurs d'une pierre, les minéralogistes le considèrent comme une matière pierreuse. Les principales variétés qu'il présente sont le gypse commun ou pierre à plâtre, le gypse compacte ou l'albatrice, qui est une espèce d'albâtre, et le gypse cristallisé, connu sous le nom de *selenite*, qui se trouve sous les formes de lames, d'éguilles, de fer de lance, et d'autres très-extraordinaires.

gypse déjà détachés. J'en fis porter beaucoup près de notre cuisine, et chaque fois que nous faisions du feu j'en faisais rougir quelques morceaux. Lorsqu'ils étaient calcinés et refroidis, on les réduisait en poudre blanche avec la plus grande facilité; j'en remplis des tonnes, que je fis mettre à l'abri pour nous en servir dans l'intérieur de la grotte. Je voulais me servir de mes carreaux de pierre, les réunir avec ce gypse, en former nos parois et nos séparations, épargner par-là une quantité de planches, et faire notre bâtiment plus solide et plus joli.

Il est incroyable combien nous obtînmes de plâtre en peu de temps; mes fils s'en étonnaient et prétendaient que j'augmentais le tas pendant leur sommeil, mais je les assurai que je n'avais garde de ne pas dormir moi-même, et qu'avec mes bons aides je n'avais nul besoin d'user de tels moyens. Vous

voyez, leur dis-je, combien on avance lorsqu'on ne perd pas un moment et qu'on va toujours droit à son but. Nous avions d'abord regardé comme impossible de bâtir une maison, n'étant ni charpentiers ni maçons; à présent nous voilà gypsiers, et si nous l'avions bien à cœur nous pourrions aussi faire des plafonds unis comme une glace à nos chambres : nous avons la matière et l'intelligence, et avec de la patience et du courage, l'homme vient à bout de tout, même de ce qui d'abord lui paraissait impossible.

Le premier emploi de mon plâtre fut une couche sur nos tonnes de harengs, qui me donna un couvert parfaitement impénétrable à l'air; je n'en mis cependant qu'à quatre tonnes : je destinais les autres à être fumés et séchés. Nous arrangeâmes à cet effet dans un coin écarté une hutte à la manière des pêcheurs de harengs hollandais et amé-

ricains, composée de roseaux et de branches, au milieu de laquelle nous plaçâmes à une certaine hauteur une espèce de gril, sur lequel les harengs furent déposés; nous allumâmes en dessous de la mousse et des rameaux frais qui donnèrent une forte fumée; nous fermâmes soigneusement la hutte, et nous obtînmes des harengs bien fumés, d'un jaune d'or brillant et apétissant; nous les serrâmes dans des sacs suspendus dans notre magasin, et ce fut encore une bonne provision d'hiver.

Environ un mois après la grande expédition des harengs, qui avaient quitté nos parages, nous eûmes une autre visite qui nous fut tout aussi profitable; la baie du Salut et les rivages voisins se trouvèrent pleins d'une quantité de gros poissons qui s'efforçaient de pénétrer dans l'intérieur du ruisseau pour déposer leurs œufs entre les pierres et dans l'eau douce. Jack fut

le premier qui guetta l'arrivée de ces étrangers. Papa, s'écria-t-il, j'ai vu une quantité de baleines nager dans le ruisseau des Chakals; mais elles viennent beaucoup trop tard si elles veulent manger des harengs : il n'y en a plus pour ces gourmandes.

Moi.—J'ai grand peur, petit homme, que les baleines ne soient comme les grands bras de monstre que tu voyais dans la mer. Un régiment de baleines dans notre ruisseau me paraît très-singulier; à peine pourrait-il en contenir une.

Jack. — Mais venez, papa, venez voir vous-même; il y en a qui sont aussi grosses que vous, et si ce n'est pas des baleines, ce n'est pas des harengs non plus, je parie.

Moi.—A la bonne heure, tu permets au moins qu'on marchande avec toi, et du hareng à la baleine, il y a encore quelques poissons; ainsi je parie pour

toi que les tiens ne sont pas des harengs.

Il me parut cependant qu'il valait la peine d'aller voir ces nouveaux venus. Nous descendîmes au bas du rivage, à l'embouchure du ruisseau, et je vis effectivement une quantité immense de très-beaux poissons de mer s'approcher lentement pour chercher à remonter le ruisseau, où quelques-uns étaient déjà entrés; il y en avait de quatre à huit pieds de longueur. Je pris les plus gros pour des esturgeons à leur museau pointu; d'autres moins grands ressemblaient à des truites, et je jugeai que c'étaient des saumons; leur nombre était considérable, et leur marche plus fière et plus redoutable que celle des harengs. Mon petit Jack triomphait comme si c'eût été une armée à ses ordres. Eh bien! papa, me dit-il, vous conviendrez que c'est bien autre chose que vos petits harengs! Un

seul de ces drôles-là remplira une tonne.

Oui, sans doute, lui dis-je d'un ton sérieux; à présent, mon petit ami, je te prie de sauter dans l'eau et de me jeter ces poissons l'un après l'autre pour que je les sale et les fume.

Il me regarda avec des yeux étonnés et comme dans le doute si ma demande était sérieuse; puis tout-à-coup il prit son parti : Oui, papa, de tout mon cœur; je reviens à l'instant. Il prit sa course du côté de la caverne, d'où il revint bientôt avec des flèches, un arc, des vessies de chiens marins, et un paquet de ficelle pour attraper tous ces beaux messieurs, me dit-il, en me montrant ce qu'il apportait. Je le regardais avec intérêt et surprise, sans comprendre ce qu'il voulait faire; sa physionomie animée, ses mouvemens prompts et grâcieux, et sa contenance déterminée m'amusaient infiniment. Il

attacha ses vessies au milieu avec une longue ficelle, dont il noua un bout à la flèche, à laquelle il avait attaché un crochet de fer; il laissa le paquet de ficelle à terre près du rivage, chargé de pierres aussi grosses qu'il put en soulever; il prit alors son arc, mit la flèche dessus, elle part, et va percer le plus gros des saumons. Mon petit chasseur fit un saut de joie. Au moment même Fritz nous avait rejoint; il fut témoin du triomphe de son frère, et n'en eut aucune jalousie. Bien, Jack, lui dit-il, tu seras bientôt aussi bon tireur que moi; à mon tour à présent. Il courut à la maison, et revint bientôt avec le harpon et le dévidoir, et accompagné d'Ernest, qui voulait aussi se signaler contre quelques monstres marins. Nous fûmes bien aises de les voir arriver à notre secours; le saumon blessé se débattait tellement, que malgré tous nos efforts pour retenir la

ficelle, nous avions peur qu'elle ne se cassât, et que cette belle proie ne nous échappât; enfin elle s'affaiblit peu à peu; Ernest et Fritz joignirent leurs forces aux nôtres, et nous parvînmes à la tirer sur le rivage, où j'achevai de la tuer.

Cet heureux commencement de pêche nous donna de l'émulation à tous; Fritz saisit le harpon avec le dévidoir à corde; moi, comme Neptune, je pris en main un trident, Ernest prépara le grand hameçon, et Jack de nouveau sa flèche, avec les vessies qui servaient à retenir le poisson frappé sur l'eau et à l'empêcher d'enfoncer. Nous sentîmes alors la perte de notre bateau de cuves, avec lequel nous aurions pu suivre le poisson et le prendre bien plus facilement, au lieu que nous étions forcés d'attendre qu'il en vînt à notre portée; mais il y en avait une si grande quantité, et ils se pressaient tellement pour entrer dans le ruisseau,

que nous n'eûmes bientôt plus qu'à choisir, et que nous fîmes une pêche abondante. Jack manqua deux fois, mais il eut enfin le bonheur d'attraper un esturgeon formidable, que nous eûmes assez de peine à amener; il appela à son secours sa mère et le petit François, qui arrivèrent aussi. Pour ma part, j'avais amené deux gros esturgeons, mais j'avais été obligé d'entrer à mi-corps dans l'eau pour m'en emparer. Ernest, avec son hameçon à grand crochet, en eut aussi deux petits. Fritz avait jeté son dévolu et son harpon sur un esturgeon de huit pieds au moins; tous ses efforts pour tourner la corde du dévidoir furent inutiles : je fus obligé d'aller à son secours, et nous eûmes besoin d'une seconde corde pour l'attirer au rivage, et d'y atteler le buffle.

Tous nos poissons furent d'abord ouverts et rangés comme il le fallait

pour les conserver. Je fis mettre à part avec soin tous les œufs, dont il se trouva au moins une trentaine de livres, pour en faire du caviar, ce mets si estimé des Hollandais et des Russes, et les vessies pour en faire de la colle de poisson qui nous serait utile à mille choses. Je conseillai à ma femme de faire bouillir quelques saumons dans de l'huile, comme on prépare le thon sur la Méditerranée, et pendant qu'elle s'en occupait, je préparai mon caviar et ma colle. Pour le premier, après avoir fait laver bien proprement toute cette masse d'œufs dans plusieurs eaux, ils furent mis pendant vingt-quatre heures très-pressés dans une calebasse percée de petits trous. Lorsque le liquide fut bien écoulé, nous les sortîmes de là en masses solides comme des fromages; on les porta dans la cahutte à fumer, et nous eûmes encore une petite consolation de plus pour le temps des

longues pluies. A présent, dis-je à mes enfans, préparons les vessies pour en faire de la colle de poisson, une des plus fortes et des meilleures qu'on connaisse. Je leur fis couper les vessies en lanières, les attacher fortement à un bout, prendre l'autre avec une large pince, et la tourner jusqu'à ce qu'elle formât une espèce de nœud ou de coquille qu'on mit sécher au soleil; c'est la seule préparation qu'il y ait à faire pour obtenir de la colle; elle devient d'une dureté extrême, et lorsqu'on veut s'en servir, on la coupe en petits morceaux qu'on place sur un feu doux. Nous nous mîmes d'abord à l'ouvrage, et nous obtînmes une colle si belle et si transparente, que j'eus l'idée de faire avec de grands morceaux de ces vessies séchées, des vitres pour les fenêtres.

Après ce travail il fut question de nous faire une nacelle légère pour rem-

placer le bateau de cuves et naviguer près du rivage. Je voulais la faire d'écorce comme les sauvages, et je n'avais pas de temps à perdre pour profiter encore de la sève; il fallait choisir pour cet effet un tronc d'arbre assez gros pour remplir ce but, et je proposai à mes enfans de faire une expédition lointaine pour en chercher un : il y en aurait eu peut-être dans le voisinage, mais tous m'étaient précieux, les uns par leurs fruits, d'autres par leur ombrage, et je ne voulais pas dégarnir le paysage autour de notre habitation.

Comme à l'ordinaire, nous tâchâmes dans cette course d'atteindre plus d'un but; nous étions avides avant tout de nouvelles découvertes, mais nous voulions en passant voir nos plantations et nos champs semés par ma femme de graines européennes. Nous voulions aussi avant les pluies faire une bonne

provision de baies à cire, de gomme élastique et de calebasses. Notre jardin potager près de Jeltheim réussissait à merveille; la végétation y était étonnante, et sans beaucoup de soins nous avions toutes sortes de légumes d'un goût excellent, qui fleurissaient et mûrissaient successivement, et nous promettaient pour tous les mois d'été une abondante récolte de pois, de haricots, de fèves, de laitues; il n'y avait autre chose à faire que des arrosemens fréquens pour prévenir la sécheresse du sol, les canaux de palmiers y conduisaient de l'eau du ruisseau autant que nous en voulions. Nous eûmes aussi des concombres et des melons délicieux, qui nous furent très-agréables pendant les grandes chaleurs. Nous moissonnâmes une immense quantité de bled de Turquie, dont les épis étaient longs d'un pied. Nous vîmes prospérer la canne à sucre, plantée et cultivée, et enfin

la plantation d'ananas sur les hauteurs à côté de l'avenue nous promettait un délicieux régal.

Cette prospérité dans notre voisinage nous donna de douces espérances pour les plantations lointaines. Résolus d'aller les visiter, nous partîmes un matin tous ensemble de Jeltheim.

Notre chemin passa d'abord par Falkendorsf ; nous voulions nous y reposer, y coucher. Nous allâmes visiter le champ que la bonne mère avait ensemencé très-libéralement ; les grains avaient levés d'une telle épaisseur, qu'ils formaient des touffes ou des paquets de différentes espèces de céréales, partie en fleurs, partie en épis, qui faisaient l'effet le plus singulier. Nous coupâmes tout ce qui nous parut être mûr, puis nous le liâmes en gerbes, et nous le portâmes à Falkendorsf pour le mettre en sûreté contre des moissonneurs plus habiles que nous, savoir

des oiseaux de toutes espèces dont ce champ était rempli ; nous y récoltâmes de l'orge, du froment, du seigle, de l'avoine, des pois, du millet, des lentilles, peu de chaque espèce, il est vrai, mais assez pour en semer davantage l'année suivante. La moisson la plus considérable fut celle de maïs, auquel ce terrain paraissait convenir ; nous en avions eu beaucoup dans notre jardin : ici il y en avait un vrai petit champ couvert de beaux épis dorés ; c'était à ces grappes surtout que tous les oiseaux en voulaient. Au moment où nous nous en approchâmes, une douzaine au moins de grosses outardes prirent la fuite avec un grand bruit qui réveilla l'attention de nos chiens ; ils sautèrent dans le bled, et un essaim immense d'oiseaux de toute grosseur et de toute espèce prirent la volée ; une foule de cailles couraient en fuyant ; enfin quelques kangourous se mirent

aussi en fuite, et échappèrent à nos chiens à l'aide de leurs échasses et de leurs sauts prodigieux.

Nous fûmes tellement troublés par ces surprises, qu'aucun de nous ne songea qu'il était armé d'un fusil pour punir ce brigandage; nous restions comme pétrifiés à regarder les fuyards en l'air ou sur la terre, et nous les eûmes bientôt perdus de vue. Fritz, le déterminé chasseur, fut le premier qui revint à lui avec une vive expression d'indignation contre lui-même; et il chercha à la hâte les moyens de réparer son oubli. Sans tarder il prit son aigle, qu'il portait toujours sur sa gibecière; il lui ôta son petit capuchon de dessus les yeux, lui montra de la main les poules outardes en fuite qui s'élevaient en l'air. L'aigle prit rapidement son vol. Fritz sauta sur son onagre, galopa par-dessus ronces et pierres après son élève, et disparut dans

un moment à nos yeux. Nous vîmes alors dans les airs un spectacle qui excita vivement notre intérêt et notre curiosité; l'aigle eut bientôt sa proie en vue; il s'éleva comme un faucon, directement au-dessus, sans en détourner ses yeux perçans, puis fondit tout-à-coup avec la rapidité de l'éclair; de tous côtés on voyait les outardes effrayées se réunissant, se dispersant, cherchant à éviter leur redoutable ennemi en se cachant dans quelque buisson; mais il les laissa faire, et se borna à celle qu'il avait choisie, et qui ne put lui échapper; il se cramponna sur son dos, et la tint là sous ses terribles serres et sous son bec, jusqu'à ce que Fritz arrivant au galop, descendit, remit le capuchon sur les yeux de l'aigle, le posa sur sa gibecière, délivra la pauvre outarde de son persécuteur, et nous appela avec de grands cris de joie et de triomphe. Nous cou-

rûmes à lui. Jack seul resta sur le champ de maïs pour nous donner aussi un échantillon du savoir faire de son jeune chakal, qui s'était glissé doucement après les oiseaux, qui m'avaient paru être des cailles, et qui s'évadaient de leur côté; il les eut bientôt retrouvées; il en saisit une par l'aile, et la porta à son maître; il lui en avait apporté au moins une douzaine quand nous revînmes auprès de lui avec notre outarde, et il fallait entendre comme ces petits garçons se félicitaient de leur belle éducation et du succès de leurs élèves sauvages, que nous admirâmes beaucoup. En récompense, on leur donna tout de suite à chacun une bonne caille grasse; j'admirais leur plumage, et je vis que c'était, selon Buffon, la grosse caille du Mexique.

Après cette aventure nous allâmes en avant pour arriver aussitôt que possible à Falkendorsf, et guérir avant

toutes choses l'outarde des légères blessures qu'elle avait reçue dans son combat avec l'aigle : nous vîmes avec plaisir que c'était un mâle, et que nous pourrions l'associer à notre outarde solitaire, qui était parfaitement apprivoisée. Je chargeai promptement encore quelques gerbes de maïs sur le char, et sans autre retard nous arrivâmes à notre château d'arbre, altérés, affamés, et absolument abîmés de fatigue. La bonne mère, qui l'était autant que nous, s'occupa d'abord à nous restaurer tous par une liqueur de son invention ; elle écrasa entre des pierres des grains mûrs de maïs que nous venions de cueillir; elle mit cette espèce de pâte sur un linge qu'elle pressa ; elle y ajouta du jus de canne à sucre, et nous présenta cette boisson douce, agréable, blanche comme du lait, nourrissante et rafraîchissante, qui fut

acceptée et bue avec grand empressement, et nous fit un bien extrême.

Je m'étais mis d'abord en arrivant à soigner notre beau coq outarde ; j'avais lavé ses blessures avec de l'eau, du vin, et du beurre, ce qui était notre baume universel ; je l'attachai ensuite par une jambe dans le poulailler, à côté de sa femelle. Jack n'avait pu sauver que deux cailles vivantes ; il me les apporta ; je les traitai de la même manière : toutes les autres, que le chakal avait tuées en les prenant, furent plumées et mises à la broche pour notre souper. Le reste de cette journée fut employé à trier les différentes espèces d'épis et à les séparer de la paille ; nous mîmes dans des calebasses ceux que nous voulions conserver pour semer. Le bled de Turquie fut mis en gerbes sous le toit, jusqu'à ce que nous eussions le temps

de le battre et de le vanner. Il faudra aussi le moudre, dit Fritz; comment ferons-nous? As tu oublié, lui dis-je, que nous avons trouvé un moulin à bras sur le vaisseau, et que nous l'avons apporté?

Fritz.—Oui, mon père; mais c'est, je crois, bien pénible, et sujet à se déranger. Pourquoi ne ferions-nous pas un moulin à eau comme ceux d'Europe? nous avons assez de chutes d'eau.

Moi.—J'en conviens, mais ce mécanisme est très-difficile, et la roue seule me paraît une entreprise au-delà de nos forces et de notre capacité; au reste, mon fils, j'aime à te voir ce courage et ce zèle; il faudra mûrir cette idée : nous avons du temps devant nous jusqu'à ce que nous recueillons assez de grains pour avoir besoin d'un grand moulin. En attendant, faisons nos préparatifs pour notre course;

nous partirons demain à l'aube du jour. Chacun se dispersa dans ce but; ma femme alla choisir dans son poulailler quelques poules avec une paire de coqs que nous voulions établir loin de notre demeure comme une colonie, pour chercher eux-mêmes leur nourriture dans la campagne, et s'y multiplier à leur gré. J'allai dans cette même intention prendre à l'étable quatre de nos jeunes porcs, deux paires de brebis, deux de chèvres, et un mâle de chaque espèce : notre troupeau était déjà assez considérable pour hasarder cet essai. Si nous réussissions à les acclimater ainsi dans l'île, nous n'aurions plus la peine de les nourrir, et nous les retrouverions toujours au besoin.

Le lendemain donc nous partîmes de Falkendorsf après avoir chargé notre char, sans oublier l'échelle de corde et la tente de campagne. Tous nos co-

lons animaux étaient sur le char, avec les pattes attachées de manière à ne pouvoir tenter d'en descendre. Nous laissâmes abondamment à manger aux bêtes qui restaient à la maison; nous attelâmes au char la vache, l'âne et le buffle; et Fritz, grimpé sur son bel onagre, caracolait au-devant, examinant où on pouvait traverser le plus facilement et sans danger.

Nous prîmes cette fois une nouvelle direction, exactement au milieu entre les rochers et le rivage, pour connaître toute la contrée qui s'étendait en longueur depuis Falkendorsf jusqu'à la grande baie, au-delà du cap de l'Espoir trompé; c'était proprement l'étendue de notre domaine, quoique nous eussions découvert dans une précédente course la délicieuse plaine des buffles derrière les rochers; mais l'entrée en était trop difficile, et c'était trop loin de notre demeure et de nos

plantations pour songer à y faire un établissement. Nous eûmes d'abord, comme à l'ordinaire, un peu de peine à franchir les hautes herbes, et lorsque nous fûmes entrés dans le bois, à nous tirer des lianes et des broussailles qui nous empêchaient d'avancer. Nous fûmes souvent obligés de faire des détours et de nous frayer un passage avec la hâche; mais cette occupation me fit découvrir plusieurs petites choses utiles, entre autres des racines d'arbres dont la courbure naturelle était exactement celle des bois de selle, et des jougs pour nos bêtes de traits. J'en sciai quelques-unes que je mis sur le char.

Après une heure de marche très-pénible, nous avions pénétrés jusqu'à l'autre extrémité du bois, où nous fûmes frappés tout-à-coup d'un aspect bien singulier; une petite plaine s'étendait devant nous, ou plutôt une espèce

de bosquet de buissons asez bas, qui nous parurent de loin presqu'entièrement couverts de flocons de neige. Mon petit François fut le premier qui les aperçut; il était sur le char, où nous l'avions posé, ne pouvant le faire marcher au travers des hautes herbes. O ciel! s'ecria-t-il, de la neige! de la neige! quel plaisir! Maman, aidez-moi vite à descendre du char, que j'aille faire des pelottes de neige. Ah! que je suis content de voir enfin ici un hiver à neige, et non pas toujours cette éternelle pluie qui tombait si tristement.

Je ne pus m'empêcher de rire, et l'on comprend bien que je ne croyais pas à la neige par une température très-chaude; mais je ne pouvais imaginer ce que c'était que ces flocons blancs qui éblouissaient nos yeux et ressemblaient en effet à de la neige. Je soupçonnais cependant ce que c'était, et

Fritz, qui avait galoppé en avant pour s'en assurer, me le confirma en nous rapportant la main pleine de cette prétendue neige, qui se trouva, comme je l'avais pensé, du très-beau coton : tous ces charmans arbrisseaux qui croissaient dans cette plaine étaient des cotoniers. Cette production végétale, la plus utile peut-être que le ciel ait accordé à l'homme, qui lui fournit de quoi se vêtir et se coucher mollement, sans autre peine que de récolter et filer cette belle bourre blanche, se trouve avec tant d'abondance dans toutes les îles, que j'avais été surpris de n'en pas rencontrer encore. Toutes les capsules crevées par leur maturité avaient répandu de tous côtés la bourre dont elles étaient remplies; il y en avait partout, et sur la terre, et accrochés aux branches des arbrisseaux, et plusieurs même agitées par un vent léger tournoyaient dans l'air avant de tomber.

La joie de cette découverte fut bruyante et générale. Le petit François regrettait bien un peu ses boules de neige, mais sa mère lui en fit de coton, qui ne se fondaient pas, lui promit des chemises neuves et de beaux habits, et ne cessait pas de raconter tout ce qu'elle ferait de ce beau coton si je voulais lui fabriquer des rouets et des métiers pour les mettre en œuvre.

Nous en ramassâmes autant que nos sacs vides pouvaient en contenir, et ma femme remplit ses poches de graines pour les semer à Jeltheim.

Après quelques momens, j'ordonnai le départ et je me dirigeai vers une pointe qui terminait le bois des calebasses et qui, étant assez élevée, me promettait une très-belle vue sur toute la contrée. J'avais envie d'établir notre colonie dans le voisinage de la plaine des cotoniers et des arbres à courges, où je trouvais tous mes us-

tensiles de ménage. Je me faisais d'avance une idée charmante d'avoir dans ce beau site tous mes colons européens emplumés ou à quatre pieds, d'établir là une métairie sous la sauvegarde de la bonne providence, de venir m'y promener quelquefois et d'avoir le plaisir d'entendre en arrivant le caquetage de notre volaille, qui me rappelerait ma patrie sur ce sol étranger.

Nous dirigeâmes donc notre course à travers le champ de coton, et nous arrivâmes en moins d'un quart d'heure sur cette hauteur que je trouvai très-favorable à mon dessein; derrière nous la forêt s'élevait doucement et garantissait du vent du nord; au-devant elle se perdait insensiblement dans une plaine couverte d'une herbe épaisse et arrosée d'un joli ruisseau, ce qui était pour nos bêtes d'un avantage inap-

préciable, ainsi que pour nous lorsque nous viendrons les visiter.

Chacun approuva ma proposition de former là un petit établissement. Nous commençâmes à dresser notre tente, à faire un foyer de pierre et à préparer notre dîner. Nous nous partageâmes pour le reste de la journée des occupations préliminaires; la mère avec ses fils s'occupa à nettoyer son coton, en ôtant les grains qui y étaient attachés; elle le remit ensuite dans les sacs qui nous servirent cette nuit là d'excellens oreillers et de matelas. Pendant ce temps-là je parcourais la contrée d'alentour, pour me convaincre de sa sûreté et de sa salubrité, et pour trouver quelques gros arbres dont je pus prendre l'écorce pour ma nacelle, et enfin pour découvrir un groupe d'arbres convenablement distant les uns des autres, qui pussent me servir de piliers pour établir ma métairie. Je

fus bientôt assez heureux pour trouver exactement ce que je cherchais, à la pointe de la forêt, à peine distante de deux portées de fusil de la place où nous étions d'abord arrivés; mais je ne réussis pas aussi vite pour ma nacelle; tous les troncs d'alentour étaient trop minces, elle n'aurait pas eu la profondeur nécessaire pour se soutenir sur l'eau. Je rejoignis les miens qui s'étaient reposés en travaillant près de leur mère, et en nous préparant d'excellentes couches de coton, sur lesquelles nous allâmes de bonne heure chercher le repos pour nous préparer au travail du lendemain.

CHAPITRE XXXV.

Etablissement de deux Métairies; le Lac, la Bête à bec.

Les arbres que j'avais choisis pour la construction de ma cabane étaient la plupart d'un pied de diamètre ; ils avaient crû presque régulièrement formant un carré long, dont le grand côté donnait sur la mer ; il avait vingt-quatre pieds d'étendue, et le petit côté seulement seize. Je taillais des emboitures ou mortaises dans les troncs, à dix pieds de hauteur et de distance, pour former deux étages; celui d'en haut devait être moins élevé de quelques pouces sur le derrière pour que le toit fût incliné. Des perches de cinq pouces de diamètre furent placées en

travers dans ces mortaises, et formèrent la cage du bâtiment. Nous clouâmes ensuite des lattes d'arbre en arbre à égale distance, pour former le toit, et nous arrangeâmes en ordre des morceaux d'écorce coupés comme des tuiles, et posés en quinconce, de manière à laisser écouler la pluie. Comme nous n'avions pas beaucoup de cloux de fer, nous nous servîmes pour tout ce bâtiment, en guise de cloux, de fortes épines d'accacia que nous avions découvertes le jour auparavant. Cet arbre qui porte une belle fleur, est connu sous le nom d'*accacia à trois épines*. Il y en a en effet toujours trois ensemble, si fortes, si pointues, si acérées, qu'on pourrait en faire une arme dangereuse. Nous en coupâmes beaucoup que nous fîmes sécher au soleil, qui devinrent presqu'aussi dures que le fer, et nous rendirent de très-bons services. Nous eûmes plus de peine à

peler les arbres dont nous voulions employer l'écorce à notre toit. Je commençai par scier tout autour l'écorce au bas du tronc jusqu'à l'aubier; puis de même de deux en deux pieds de hauteur; je fendais ensuite l'écorce perpendiculairement d'un de ces cercles à l'autre, en deux parties, et j'enlevais ces morceaux d'écorce tout entier avec des coins de bois; je les mettais alors sécher au soleil, chargés de pierres, pour qu'ils ne se missent pas en rouleaux, et je les clouais ensuite l'un sur l'autre comme les écailles des poissons, ce qui produisit un toit très-joli et qui nous rappelait ceux de notre patrie.

A cette occasion, nous fîmes une découverte agréable. Ma femme se servit des petits morceaux d'écorce qui restaient pour allumer son feu, pensant qu'ils brûleraient facilement; nous fûmes surpris d'une excellente odeur aromatique qui parfumait l'air. Nous exa-

minâmes de plus près les copeaux consumés à demi, et nous vîmes que les uns renfermaient de la térébenthine, et les autres du mastic; en sorte que nous pûmes espérer d'obtenir en abondance de ces deux matières sur les arbres que nous avions pelés. C'était moins dans le but de flatter notre odorat par ce genre de parfum aromatique, que dans l'idée de faire avec ces deux ingrédiens une bonne espèce de poix pour goudronner notre nacelle, ce qui ne me rendit point insensible à cette trouvaille. L'instinct de nos chèvres ou leur odorat, nous en fit faire une autre qui n'était pas moins agréable; nous fûmes surpris de les voir accourir d'assez loin et se jeter avec avidité sur quelques-uns des morceaux d'écorce qui étaient à terre, qu'elles choisissaient parmi tous les autres, et mâchaient avec un air de plaisir qui fit envie à mes petits gourmands. Je veux savoir quel goût

à cette écorce, dit Jack en en prenant un morceau, et si les chèvres ont raison de la préférer. Excellent, sur ma foi ! mesdames les chèvres ne sont pas mal avisées. Goute, Fritz, on dirait que c'est de la cannelle sucrée. Fritz en prit un morceau, dit de même. Sur sa parole, nous en goûtâmes aussi ma femme et moi, et nous fûmes convaincus que c'était en effet de la canelle, non pas aussi fine que celle de l'île de Ceylan, mais ayant cependant un parfum très-agréable.

Cette découverte n'était pas sans doute de première utilité dans nos circonstances ; nous la regardâmes cependant comme un petit bonheur qui ajouterait quelque chose à nos jouissances ; tous en voulurent goûter et la trouvèrent très-bonne ; elle avait été prise sur un vieux arbre, ce qui la rendait sûrement plus grossière ; je me

rappelai qu'on préférait celle qu'on recueille sur de jeunes plantes.

Pendant notre repas, nous parlions de ce que nous avions découvert dans la journée; il fallut raconter à ma femme ce que je trouvai dans ma mémoire sur la térébenthine, le mastic et la cannelle. Je leur dis que les deux premiers avaient été découverts par les Vénitiens, qui les avaient été chercher dans les îles de l'ancienne Grèce, d'où elles s'étaient répandues en Europe par le commerce. Et qu'est-ce qu'on fait de la térébenthine? me demandèrent-ils.

Moi. — On s'en sert en médecine, pour des vernis, pour de la colophane; en la cuisant et la mêlant avec de l'huile de poisson; on en fait un excellent goudron, dont je me servirai pour notre nacelle. On peut aussi s'en servir pour graisser les roues.

Ernest. — Et le mastic?

Moi. — Le mastic se recueille sur des arbres que l'on nomme *arbres à mastic;* il sort en gouttes transparentes qui se durcissent promptement au soleil, à peu près comme l'ambre. On en fait usage dans des parfums, et comme vernis pour la porcelaine. On le dissout dans l'esprit-de-vin et on en fait un vernis léger et transparent. Quant à la cannelle, la meilleure croît dans l'île de Ceylan; on la recueille sur de jeunes plantes de cannelliers auquel on ôte d'abord l'écorce extérieure qui fait de la cannelle grossière et commune; on prend alors avec soin une fine écorce qui se trouve sur l'aubier, et dont le parfum est délicieux; on la sèche au soleil, elle se roule d'elle-même en grands et petits morceaux, selon que l'on a coupé l'écorce; on les lie en petits paquets et on les coud soigneusement dans des sacs de coton,

que l'on recouvre de nattes de roseaux; ce paquet est ensuite enfermé dans des peaux de buffle, aussi dures et impénétrables que la corne. De cette manière la cannelle est si bien préservée, qu'on la transporte sur des vaisseaux dans toute l'Europe, sans qu'elle perde rien de son parfum. On en fait des liqueurs délicieuses, et elle est l'espèce la plus estimée et la plus recherchée des connaisseurs.

Après notre repas et ces instructions, nous nous rendîmes de nouveau à la construction de notre métairie, qui fut continuée avec activité pendant plusieurs jours.

Nous tressâmes les parois de notre bâtiment avec de longs roseaux plians et des perches minces et souples, jusqu'à la hauteur de six pieds; le reste de l'espace jusqu'au toit, fut seulement fermé par une espèce de grillage, pour que l'air et la lumière pussent y pé-

nétrer. Une porte fut placée au milieu de la façade qui donnait sur la mer. Nous arrangeâmes ensuite l'intérieur aussi commodément qu'il nous fut possible de le faire en si peu de temps, sans dépenser beaucoup de bois; une cloison jusqu'à la moitié de la hauteur du bâtiment, le divisa en deux parties inégales, dont la plus grande fut destinée aux moutons et aux chèvres, et la plus petite à notre usage, lorsqu'il nous conviendrait d'y passer quelques jours. Au fond de l'écurie des moutons, nous établîmes un poulailler avec des perches pour des poules; au-dessus une espèce de fenil pour le fourrage. Devant l'entrée du bâtiment, nous plaçâmes deux jolis bancs tressés pour nous reposer à l'ombre des arbres entre lesquels nous avions placée notre maisonnette, et jouir de la belle vue qui s'ouvrait au-devant de nous. Notre chambre fut provisoirement pourvue

de deux claies d'osiers, élevées de deux pieds au-dessus de la terre, devant servir de bois de lit et recevoir des matelas de coton. Tout prit alors seulement une forme et une destination provisoires, jusqu'à ce que nous eussions le temps d'arranger notre métairie avec plus de commodité, et même de l'orner; nous voulions la maçonner en dehors avec du sable et de la terre grasse mêlées ensemble, et en dedans avec du plâtre, pour que l'humidité ne pût y pénétrer. Pour le moment il nous suffisait que nos colons fussent à l'abri et s'accoutumassent à se retirer tous les soirs d'eux-mêmes dans leur étable en revenant du pâturage. Pendant plusieurs jours, nous remplîmes leurs auges de leur nourriture favorite, mêlée avec du sel, et nous nous proposâmes de venir de temps en temps renouveller cet appas jusqu'à ce qu'ils en eussent pris l'habitude.

J'avais cru pouvoir achever dans trois ou quatre jours, mais cette bâtisse nous prit une semaine entière. Nos provisions de bouche finirent avant notre ouvrage. Nous réfléchîmes au meilleur moyen de remédier à cet embarras; je ne pouvais me résoudre à retourner à Falkendorsf avant que d'avoir fini ma métairie; j'avais pris la résolution d'en établir une seconde un peu plus loin, vers le cap de l'Espoir; ainsi je pris la résolution d'envoyer Fritz et Jack à Falkendorf et à Jeltheim, pour nous chercher des vivres en fromage, jambons, pommes de terre, poissons fumés et gâteaux de cassave, et pour renouveller la nourriture et le fourrage aux animaux que nous y avions laissés. Je leur fis monter l'onagre et le buffle. Mes deux petits cavaliers, bien fiers de leur mission, partirent au grand trot; je leur avais aussi ordonné de prendre avec eux notre vieux baudet pour rapporter les provisions;

Fritz le menait en laisse, et maître Jack faisait claquer son fouet autour de ses longues oreilles pour hâter sa marche; il est vrai que soit l'influence du climat, soit l'exemple de son camarade, l'âne sauvage, il avait beaucoup perdu de sa nonchalance naturelle; j'en étais d'autant plus content que je le destinais à servir de monture à ma femme dans nos excursions, dès que j'aurais pu faire une selle commode où elle pût être assise.

Pendant l'absence de nos deux pourvoyeurs, je rodais avec Ernest dans les environs, tant pour connaître cette nouvelle contrée que dans l'espoir de trouver quelques noix de cocos qui nous manquaient ou quelqu'autre nourriture.

Nous remontâmes un ruisseau que nous avions remarqué dans le voisinage jusque vers la paroi de rochers où nous comptions retrouver l'ancien chemin que nous avions fait une fois; mais

bientôt nous arrivâmes vers un grand marais et un petit lac dont l'aspect était très-pittoresque. Nous étant un peu avancés, je vis avec un joyeux étonnement que le sol marécageux jusqu'au bord du lac, était couvert de riz sauvage en pleine maturité, et qui avait attiré une quantité d'oiseaux voraces. A notre approche ils s'élevèrent peu à peu avec un grand bruit dans l'air, et nous reconnûmes quelques outardes, beaucoup de poules canadiennes fraisées, et d'autres oiseaux plus petits, que nous ne connaissions pas du tout. Nous réussîmes à abattre cinq à six poules, et Ernest montra une habileté à tirer juste que je ne lui connaissais pas, et qui me surprit; il l'emportait même sur Fritz, qui se vantait d'être si habile.

Ernest, avec son flègme ordinaire, ne se passionnant pour rien, faisant tout lentement et comme mal-

gré lui, venait à bout, mieux que tous les autres, de ce qu'il entreprenait, parce qu'il était observateur. Il n'avait guère tiré qu'à nos exercices du dimanches, mais il avait réfléchi, et ses coups d'essais furent des coups de maître. Mais son habileté aurait été infructueuse sans le jeune chakal de Jack, qui nous avait suivi, et qui sautait avec beaucoup d'adresse dans le marais de riz aussitôt qu'une pièce de gibier y tombait, pour la ramasser et nous l'apporter. Un peu plus loin, maître knips qui avait aussi pris son poste sur le dos de Bill, nous aida à faire une découverte agréable quoique peu importante. Dans une certaine place il eut l'air de flairer, sauta à bas de sa monture, courut au milieu d'une épaisse verdure et commença à cueillir avec ses deux mains quelque chose qu'il porta avec avidité à sa bouche, en ayant l'air de le manger avec délice.

Nous accourûmes pour voir ce que c'était, et à la grande satisfaction de notre palais altéré, nous trouvâmes les plus belles et les plus excellentes fraises qu'on pût désirer; c'était cette belle et grosse fraise blanchâtre que l'on nomme en Europe *fraise du Chili* ou *fraise ananas.*

Pour cette fois, les hommes s'abaissèrent généreusement à être les imitateurs d'un singe; nous nous jetâmes aussi par terre à côté de knips, et nous nous restaurâmes par ce délicieux fruit; il y en avait de la grosseur du pouce en quantité; nous en mangeâmes à en être rassasiés, et surtout Ernest qui n'entend pas badinage quand il trouve quelque chose de bon; il pensa cependant aussi aux absens, et nous remplîmes jusqu'au bord la petite hotte que knips portait sur son dos, que nous couvrîmes soigneusement de grosses feuilles et de roseaux entrelacés

comme un couvercle, de peur qu'il ne lui prît fantaisie en chemin de les manger ou de les renverser. Je ramassai de mon côté un échantillon de riz pour en réjouir la bonne mère, et nous assurer par ses connaissances en cuisine que c'était effectivement du riz.

Après avoir marché quelque temps en côtoyant le marais, nous arrivâmes au bord du petit lac que nous avions découvert de loin avec tant de plaisir; le rivage de l'autre côté était entièrement couvert d'épaisses broussailles qui devaient nécessairement nous le cacher dans nos excursions sur les hauteurs, d'autant qu'il était situé dans un fond. Il faut être suisse pour comprendre l'espèce d'émotion que nous donna ce charmant bassin irrégulier, rempli d'une eau limpide, azurée et légèrement ondulée. Tous les lacs de ma belle patrie se présentèrent à mon souvenir,

et des larmes bordèrent mes paupières. Que je suis donc heureux de revoir un lac, me disait Ernest, il me semble que nous sommes en Suisse.

Hélas ! un regard sur les attérages, sur les rives bordées d'arbres si différens des nôtres, sur la vaste mer au-delà, eut bientôt détruit cette illusion et ramenées nos pensées sur une terre étrangère; ce qui, dans cet instant, nous rappela que nous n'étions pas en Europe, fut les cygnes que l'on voyait en nombre nager dans cette belle eau bleue; au lieu d'être blancs comme en Europe, ils étaient noirs comme du charbon (1), mais d'un noir extrêmement luisant, et dont l'effet doublé dans l'eau, avait quelque chose d'étonnant. Les six grandes plumes de l'aile de cet oiseau sont blanches et

(1) Le cygne noir découvert par M. de La Billardière sur un lac de la Nouvelle-Zélande.

font un contraste frappant avec la couleur des autres ; d'ailleurs leur figure, leur mouvement ont la même fierté, la même grâce, la même volupté que les cygnes européens. Nous nous délectâmes à les voir nager, s'arrêter, se mirer dans le cristal des eaux, se chercher, se caresser ; des charmans petits cygnes suivaient leur mère; inquiète, attentive, elle les rassemblait autour d'elle, leur cherchait de la nourriture. Ce spectacle était si charmant, que j'aurais eu horreur de le troubler par aucune scène sanglante. Ernest, fier de ses succès, de mes éloges, n'y aurait été que trop disposé, mais je lui défendis positivement, en lui promettant cependant de chercher quelque moyen d'avoir au moins une paire de ces beaux oiseaux noirs pour les mettre sur notre ruisseau de Falkendorsf. Mais en revanche une quantité d'oiseaux de marais, qui caque-

taient de tous côtés sur le lac et sur les rivages, fut déclarée, pour l'avenir, de bonne prise, et seulement ménagés dans ce moment, parce que nous étions déjà suffisamment pourvus par les poules à fraise, et que nous ne voulions pas sans nécessité les effrayer par des coups de fusil. Mais notre compagne Bill n'était pas si généreuse ou si prévoyante que nous, et sans penser si elle allait gâter la chasse dans ce quartier là pour l'avenir, elle sauta dans l'eau, et eut bientôt atteint une bête très-singulière; elle allait la dévorer, lorsque nous accourûmes pour la lui ôter; mais combien nous fûmes surpris en l'examinant de plus près! elle ressemblait, à quelques égards, à une loutre; ses quatre pieds étaient pourvus de membranes comme les oiseaux aquatiques; elle avait une longue queue poilleuse, dressée en l'air, la tête fort petite, les oreilles et les yeux presque cachés; mais à ces formes assez

ordinaires, se joignait un très-long bec de canard au bout de son museau, qui lui donnait une mine si plaisante que nous ne pûmes nous retenir d'éclater de rire. Toute la science du *savant Ernest*, comme l'appelait ses frères, fut en défaut ainsi que la mienne pour savoir seulement dans quelle espèce classer cet animal, qui tenait à la fois de l'oiseau, du poisson et du quadrupède. Nous restions stupéfaits comme des écoliers ignorans, sans pouvoir nous rappeler d'avoir jamais rien lu qui pût nous mettre sur la voie. Ernest pensait qu'elle était le produit d'une oie et d'une loutre; pour moi je crus que nous venions de faire la découverte d'un animal ignoré jusqu'alors de tous les naturalistes, auquel je donnai le nom de *bête à bec*, et que je destinai à être empaillé soigneusement et comme une rareté.

Nous la joignîmes à notre butin et nous reprîmes le chemin de notre mé-

tairie, en montant d'abord sur une petite colline, d'où nous pûmes regarder autour de nous, afin de nous orienter pour notre retour. En effet, nous vîmes très-bien de là le chemin que nous avions fait; nous découvrîmes le bois des calebasses, celui des singes, et d'autres objets qui nous étaient connus. Nous coupâmes au plus droit pour revenir chez nous, persuadés que nous allions trouver la bonne maman très-inquiète de notre longue absence. Nous la rejoignîmes très-heureusement, et il y avait à peine un quart-d'heure que nous étions de retour, lorsque nous entendîmes le trot du buffle et de l'onagre, et que nous vîmes arriver nos deux pourvoyeurs, Fritz et Jack, joyeux et contens, et qui furent aussi reçus de nous tous avec une vraie satisfaction. Ils me donnèrent sans retard un rapport détaillé de leur mission, et j'entendis avec plaisir qu'ils avaient non-

seulement rempli avec exactitude les commissions que je leur avais données, mais encore fait de leur chef beaucoup de bonnes choses.

Il était temps, me dirent-ils, qu'ils allassent renouveller les provisions de la volaille enfermée; elle avait mangé tout ce que nous lui avions laissé, et la faim avait tellement apprivoisé l'outarde mâle, que Fritz avait hasardé de lui ôter entièrement ses liens. Ils avaient placés de plusieurs côtés dans des vases une quantité suffisante de nourriture pour pouvoir prolonger encore notre absence d'une dixaine de jours; ils nous avaient aussi apporté de quoi nous substanter nous-mêmes tout ce temps-là, sans compter la ressource du lac et des oiseaux aquatiques, dont nous leur parlâmes de manière à leur donner une grande impatience de les voir.

La mère et son petit François n'étaient pas non plus restés oisifs, ils

avaient épluché beaucoup de coton, en avaient rempli de la toile de voile et fait ainsi d'excellens matelas pour nos lits de la métairie. Après avoir entendu ces différens rapports, nous fîmes, Ernest et moi, les honneurs de notre promenade, en présentant au dessert notre belle corbeille de fraises, qui fut reçue avec de cris de joie. Ma femme ne fut pas moins contente de voir du riz qu'elle jugea de la meilleure espèce, quoique le grain fût petit.

La merveilleuse bête à bec fut regardée et examinée avec une curiosité insatiable (1). Fritz était un peu piqué de n'avoir pas été de cette chasse, et témoin des succès de son frère dans

(1) Cette singulière bête a été découverte aussi dans un lac de la Nouvelle-Zélande; on la voit figurer dans l'Histoire naturelle de Blumenbach, publiée en Allemagne.

le noble métier de chasseur. Jack, avec sa légereté ordinaire, ne fit qu'en rire, fut enchanté de la conduite de son élève chakal, et nous parla beaucoup de sa longue promenade sur le buffle, et comme il savait bien le conduire. J'adoucis Fritz en lui disant que je ne me serais fié qu'à mon fils aîné pour me remplacer à Falkendorsf. Notre confiance en toi, lui dis-je, ne t'est-elle pas mille fois plus honorable que la mort de quelques oiseaux, que tout autre aurait tué comme toi; et n'es-tu pas bien aise que ton frère réussisse dans un art que vous pourrez exercer ensemble comme deux bons camarades. Fritz n'avait jamais que le premier moment contre lui; il fut honteux du mouvement de dépit qu'il avait eu, et sautant au cou de son frère, il lui dit que si je le permettais ils retourneraient au lac ensemble avant de quitter ces parages; et j'y consentis de bon cœur.

Ma femme s'occupa ensuite à plumer et à saler les poules à collet que nous avions apportées de notre chasse; nos pourvoyeurs n'avaient pas oubliés de prendre un sac de sel qui vint fort à propos pour les conserver. Nous en mangeâmes une toute fraîche, qui fut trouvée excellente par tous les convives affamés. Notre salle à manger fut établie au-devant de la nouvelle métairie, et nos siéges, les bancs que nous y avions placés. Nous donnâmes à la métairie elle-même le nom de *Waldeck* conformément au but de sa construction. Nous remplîmes l'étable de fourrage; nous mîmes du grain dans le poulailler, et laissant le tout ouvert et à la discrétion de nos colons, nous nous disposâmes à les quitter. Il fallut quelque peine pour empêcher ces bonnes bêtes de nous suivre; Fritz fut obligé de rester avec l'onagre jusqu'à ce que nous fussions tout-à-fait hors

de leur vue et caché derrière un buisson; alors il sauta légérement sur son cher Leichtfufs, laissa les colons à l'abandon, et nous eut bientôt atteint au galop.

Notre chemin se dirigea droit contre le bois des singes, que nous avions déjà aperçu de loin; mais bientôt il disparut à nos yeux derrière un autre bois situé plus près de nous, et dont les arbres très-élevés nous dérobaient l'autre. Il nous semblait que nous entrions dans un bois de notre patrie, car nous nous trouvâmes au milieu des pins et des sapins. Nous avions à peine joui quelques instans de cette illusion qu'elle fut troublée par une foule innombrable de singes, qui prirent la fuite devant nous en grinçant des dents, et descendant et remontant les arbres avec une grande rapidité. Le premier moment d'effroi passé, ils poussèrent des cris lamentables et commencèrent à

nous bombarder tellement de pommes de pin d'une forme singulière, lancées d'une telle hauteur, qu'il y avait un danger réel à pénétrer plus avant. Quelques coups de fusil chargés à mitraille et bien appliqués, éloignèrent bien vite toute cette malicieuse cohorte, et nous donna la liberté du passage : quoique nos ennemis ne fussent pas blessés bien dangereusement, le bruit leur fit prendre la fuite. Mes fils relevèrent quelques-unes des pommes de pin qu'ils nous avaient jetées. Fritz prit une pierre pour en casser une et voir si cette écorce ligneuse ne cachait pas quelque bonne amande. Je m'approchai, j'examinai aussi et je reconnus aussitôt que nous avions trouvé le pin pinier ou pignon doux, que je connaissais pour porter un fruit onctueux très-bon lui-même à manger, mais précieux surtout par l'huile excellente qu'on peut en exprimer, ce qui nous fit grand plaisir.

Finis ton pénible ouvrage, dis-je à Fritz; ramassez seulement ces pommes de pin qu'on nomme *pignoles* ou *pignon doux*, et lorsque nous ferons du feu quelque part pour notre dîner, je vous apprendrai une meilleure manière de les ouvrir; en frappant dessus vous perdez du temps et courez risque d'écraser l'amande avec l'écorce; mais si vous les mettez un instant sur des charbons ardens, vous entendrez un feu roulant; bientôt elles éclateront d'elles-mêmes et vous pourrez ôter les noyaux comme vous le voudrez.

Excellent, papa, excellent ! s'écrièrent-ils tous, et ils se mirent à ramasser des pommes de pin (1) autant qu'ils

(1) Le pin pinier, ou pin à pignon, est un arbre fort élevé dont les branches se disposent en parasol, et qui croît dans les pays chauds. On le cultive en Portugal et en Espagne. Les pommes de pin ou cônes qu'il

purent. Nous passâmes de là dans le vrai bois des singes; ils s'y étaient réfugiés au sommet des arbres, où on en voyait de tous côtés et de toutes espèces; mais encore effrayés de notre artillerie, ils nous laissèrent passer assez tranquillement. Nous arrivâmes dans le voisinage de la colline de l'Espoir-Trompé; de l'autre côté était le champ de cannes à sucre sur la hauteur. Je remarquai là une colline très-avantageuse pour mon projet. On devait avoir de là une vue très-étendue sur toute l'île du côté de Falkendorf,

---

produit ont à peu près cinq pouces de longueur; ils sont épais, arrondis, terminés en pointes obtuses à écailles lisses et brillantes. La noix, ou plutôt l'amande qu'ils renferment, est ovale, blanche, couverte d'une pellicule; son goût approche de celui de la noisette. On la mange fraîche; mais elle produit surtout une huile excellente à brûler, sans odeur et abondante.

et de l'autre côté sur la mer, et sur le cap de l'Espoir-Trompé. Je choisis cette agréable place pour le but de notre course. Etant montés par une douce pente au-dessus de la colline, nous trouvâmes qu'une seconde maison de campagne ne pouvait être mieux placée, et pour l'agrément et pour l'utilité. Une source de l'eau la plus pure sortait de terre à peu près vers le sommet, et formait un doux petit ruisseau serpentant dans la verdure à travers la pente, formant dans son cours rapide trois ou quatre petites cascades, telles qu'un peintre de paysage aurait pu les désirer pour embellir un tableau. Au bas s'étendait jusqu'aux sables de la mer, une prairie coupée çà et là de bouquets d'arbres ; derrière nous des bois de teintes différentes. Voici l'Arcadie (1),

(1) Suivant les poètes, l'Arcadie était le plus beau et le plus fortuné des pays.

m'écriai-je ; c'est ici que nous voulons bâtir une petite demeure d'été, qui sera un véritable Elysée.

Bâtissons! bâtissons! s'écrièrent ensemble mes quatre fils.

Ernest décida tout de suite que la nouvelle métairie se nommerait *Prospect-Hill*, pour nous donner un petit air anglais. En bon Allemand, j'avais envie de l'appeler *Schauenbachl* ou Schattenbourg ; mais Prospect-Hill l'emporta à l'unanimité, et je cédai.

Nous commençâmes comme à l'ordinaire par faire du feu pour satisfaire la curiosité au sujet des pignons ; ils furent étendus sur le brâsier, et le plaisir des enfans fut bientôt complet en entendant les piff, paff, pouff répétés comme si des partis ennemis étaient engagés dans de vives escarmouches : ils se hâtèrent alors de les retirer avant que l'amande fût brûlée ; ils les mangèrent et les trouvèrent fort à leur goût.

La mère ne pensait qu'à la bonne huile que nous pourrions en retirer, et me priait déjà de faire au plus tôt un pressoir convenable.

Après ce déjeûner surnuméraire nous allâmes gaîment à la construction de la cabane qui fut arrangée à peu près comme celle de Waldecx, et exécutée plus promptement, parce que nous allions moins à tâtons; elle fut aussi perfectionnée; le toit relevé au milieu et penché des quatre côtés, ressemblait plus à une ferme européenne. Mes fils arrangèrent un cabinet pour eux à côté du nôtre, et ma femme demanda à côté des écuries un magasin fermé pour des provisions. Le tout fut fini en six jours, et nous eûmes là une maisonnette pour nous et un abri pour des nouveaux colons que nous voulions y établir telle que nous pouvions le désirer.

CHAPITRE XXXVI ET DERNIER.

La Nacelle, l'Hermitage, le Taureau, Travaux dans la demeure des Rochers.

LORSQUE notre bâtiment fut achevé, nous parcourûmes la contrée pour trouver un arbre tel que je le désirais pour ma nacelle d'écorce; il fallait qu'il fût assez près de la mer pour pouvoir essayer notre construction, et nous assurer ainsi qu'elle ne présenterait aucun danger. Après un long examen je trouvai enfin une couple d'arbres superbes à hautes tiges, qui ressemblaient assez aux chênes; le gland était beaucoup plus petit, et l'écorce paraissait comme du liège, plus serrée et plus compacte que celle de nos chênes d'Eu-

rope, et qui convenait parfaitement à mes vues.

Il fallut cependant se casser un peu la tête pour savoir comment je pourrais ôter en entier un morceau d'écorce de dix-huit pieds de longueur, et de cinq de diamètre : c'est à cela que devait nous servir l'échelle de corde que j'avais apportée; nous la dressâmes et l'attachâmes aux branches inférieures pour que Fritz pût travailler avec commodité à cerner l'arbre à la hauteur du tronc, en coupant tout autour l'écorce avec une petite scie jusqu'à l'aubier : il la grimpa dans un clin-d'œil, et nous nous mîmes tous les deux à travailler avec courage à qui avancerait le plus. Quand cela fut fait nous ôtâmes une bande en longueur d'un cercle à l'autre ; ensuite avec des coins de bois nous séparâmes peu à peu l'écorce de l'arbre; et comme il était en pleine sève, et que l'écorce était

flexible, coriace, notre travail fut assez facile et réussit à souhait, surtout au commencement; mais nous eûmes assez de peine à la fin à forcer la séparation de l'écorce sans la briser; à mesure que l'ouvrage avançait, je faisais soutenir en l'air cet immense morceau d'écorce avec des cordes et des poulies, de peur qu'en tombant il ne se fracassât. Nous le laissâmes tomber doucement à terre, et à notre grande joie, il arriva couché sur l'herbe tout entier : nous pûmes alors à notre aise l'examiner et le travailler; ce que nous entreprîmes tout de suite pendant que l'écorce était encore fraîche et flexible, et pouvait prendre la forme que je voulais lui donner. Mes fils, dans leur impatience, croyaient qu'il n'y avait qu'à clouer aux deux bouts un morceau de planche, et que la nacelle serait faite, aussi bonne et aussi commode que la plupart de celles des sau-

vages; mais j'avais la prétention de lui donner un petit air plus civilisé, et de ne pas me contenter de ce gros rouleau d'écorce. Je leur répétais ce que je leur avais dit bien des fois; que lorsque avec du temps et de la patience on peut perfectionner son travail, on ne doit pas se rebuter; que d'ailleurs une nacelle telle qu'ils l'entendaient serait lourde et pénible à conduire, sans compter qu'elle ferait un effet désagréable à la suite de notre jolie pinasse. Cette dernière réflexion l'emporta; ils me laissèrent faire, et me promirent leur aide. J'étais moi-même assez embarrassé comment je devais m'y prendre pour lui donner la forme d'une chaloupe. Je commençai à fendre ce rouleau aux deux bouts par le milieu, de la longueur de cinq pieds; puis je rejoignis ces deux parties en les croisant l'une sur l'autre, tellement qu'elles finissaient par une pointe

comme deux bouts de nacelle, et se relevaient naturellement. Je les fis tenir solidement avec de notre bonne colle forte, et des morceaux de bois plats cloués sur l'ouverture, de manière qu'elles ne pouvaient plus se séparer, et facilitaient par leur forme la navigation : cette opération en élargissant les bords aurait rendu ma nacelle trop platte dans le milieu et pas assez profonde; mais en la serrant fortement avec des cordes, et la mettant ensuite sécher au soleil, je forçai les côtés à se relever : alors la première disposition de la nacelle fut achevée, et mes fils obligés de convenir qu'elle avait pris une meilleure tournure ; mais il me manquait encore bien des choses avant qu'elle fût en état d'être employée. N'ayant pas avec moi les outils qui m'étaient absolument nécessaires pour l'achever, il fallut me résoudre d'envoyer de nouveau mes deux

ambassadeurs à Jeltheim pour faire venir la claie, qui roulait à présent ainsi qu'on le sait sur quatre roues basses, et de transporter dessus la nacelle pour la finir près de la maison.

Fritz et Jack furent donc envoyés en courrier avec leur deux montures et notre âne, qui devait au retour être attelé à la claie : ils se firent cette fois accompagner des deux jeunes chiens qui couraient vaillamment, et qui préféraient de courir à rester casaniers avec le petit François qui les avait soignés dans leur enfance, et qui pleurait de ce que ses deux élèves lui échappaient toujours.

Lorsqu'ils furent partis, j'allai avec mon camarade Ernest visiter les bois et buissons pour trouver du bois avec lequel je pus faire des espèces de douves pour doubler les côtés de ma nacelle, et les retenir droits et relevés. Je fus bientôt assez heureux pour découvrir

le pin à feuilles *aciculaires*; les grandes écailles de cônes me fournirent d'excellentes petites douves, dont j'espérais garnir avec succès le dedans de la nacelle. Nous découvrîmes aussi à un tronc d'arbre une espèce de poix facile à manier, et qui se durcit extrêmement au soleil : ma femme, aidée de François, nous en ramassa une bonne provision, que je préférai au mastic pour goudronner ma nacelle.

La soirée était déjà très-avancée quand nos deux messagers arrivèrent avec la claie; il était trop tard pour rien entreprendre d'autre, que de souper et de se reposer. Le lendemain dès que le ciel fut coloré à l'Orient nous nous levâmes, et après la dévotion en famille, qui ne s'oubliait jamais, et après un bon déjeûner, nous retournâmes à l'ouvrage : notre nacelle fut posée sur le char avec les douves, la poix, et ce dont nous pouvions avoir

besoin. Avant de nous mettre en marche nous allâmes de côté et d'autres arracher des jeunes plants d'arbres que nous voulions transplanter à Jeltheim, et que je plaçai commodément dans la nacelle; je voulais aussi faire une espèce de fortification dans le passage étroit entre la grande rivière et les rochers, qui avait le double but de nous mettre en sûreté contre l'invasion des bêtes sauvages, et de pouvoir placer quelques jeunes cochons dans la savane derrière les rochers, et les y tenir enfermés pour qu'ils y multipliassent en paix, sans danger pour nos champs et nos plantations.

Nous nous mîmes en route pour cet ouvrage, en traversant le grand buisson des cannes à sucre, où nous nous fîmes un chemin en travaillant avec la hache; nous trouvâmes des tiges de bambous énormes, comme je n'en avais encore vu de ma vie : nous en

coupâmes un pour nous en servir comme d'un mât pour notre bateau.

Au bout de quelque temps nous eûmes franchi l'épais buisson, et nous nous trouvâmes dans une espace libre; nous eûmes alors, en place de la mer à notre gauche, la grande rivière, et à notre droite la longue chaîne de rochers, qui se courbait pour laisser l'étroit passage que j'ai décrit antérieurement. Nous donnâmes à ce détroit le nom de *Clause* à la place la plus étroite, à quelques pas du ruisseau qui se précipitait dans le fleuve; nous construisîmes un bon rempart, un grand fossé en devant, qui pouvait se traverser par un pont mouvant que nous établîmes; au-delà du pont une porte étroite et très-forte de bambous entrelacés, pour pouvoir, lorsque nous le voudrions, entrer dans le pays intérieur : l'espace du rempart fut garni en outre de palmiers nains à piquets,

de figuiers d'Inde, et d'autres plantes à fortes épines. Nous pratiquâmes au milieu un sentier tortueux pour pouvoir y passer ; une fosse de loup cachée se trouvait au centre, et nous était indiquée par quatre morceaux de bois destinés à soutenir une planche lorsque nous voudrions y passer. Tout ce que nous pouvions faire pour le moment à cette fortification étant achevé, nous donnâmes le nom de l'*Hermitage* à toute cette partie de plantations en deçà du ruisseau, et nous y plaçâmes aussi, en face de la cascade, une petite cabane d'écorce pour nous reposer. Après trois ou quatre jours d'un travail assez pénible nous reprîmes la route de la métairie de Prospect-Hill, où nous nous accordâmes quelque repos; notre seul ouvrage fut de couper et de préparer la grande canne de bambous pour notre mât et de la

joindre sur la claie aux autres objets dont elle était chargée.

Le matin suivant nous prîmes le plus court chemin pour retourner enfin chez nous à Jeltheim, où je voulais finir ma chaloupe dans le voisinage de la mer; nous nous arrêtâmes seulement deux heures à Falkendorsf pour le dîner, et pour prendre soin de notre volaille; puis nous continuâmes notre route vers Jeltheim, où nous n'arrivâmes pas trop tard, mais excessivement fatigués.

Après quelques arrangemens domestiques, on travailla à force à la nacelle, qui fut bientôt complétement en état d'être mise à l'eau; elle était à la fois élégante et solide; elle fut doublée partout de côtes de bois, et garnie d'une quille, et enfin au bord des perches et des lattes flexibles, où furent attachés des anneaux pour y passer les cables du mât et y fixer les

rames. En place de lest, je fis au fond un pavé en pierre, recouvert d'argile, sur lequel je posai un plancher où on pouvait au besoin coucher au sec; au travers je clouai des bancs de rameurs: au milieu fut placé le mât de bambou avec une voile triangulaire; j'attachai derrière le gouvernail, qui pouvait être dirigé facilement par une manivelle avançant dans le bateau. Je pus donc me vanter d'avoir construit une excellente pirogue; mais ce qui fit le plus d'honneur à mon génie inventif, fut des outres de peau de chiens marins que je fis coudre à ma femme; ils furent gonflés d'air, bien gouderonnés et attachés le long de ma nacelle des deux côtés avec une forte corde bien enduite de goudron, ce qui empêchait mon petit bâtiment léger d'être jamais submergé, même lorsqu'il serait trop fortement chargé. Ma nacelle fut partout calfeutrée avec de la poix et

des étoupes, en sorte que dès la première fois que nous la mîmes à l'eau, nous fûmes extasiés de la manière sûre et agréable dont elle se soutenait et de sa jolie structure. Notre flotte fut alors très-bien montée, nous pouvions suivant nos besoins aller en mer avec la pinasse, ou la nacelle, ou même avec toutes deux en les attachant l'une à l'autre.

J'ai oublié de dire dans le temps que notre vache avait fait un veau d'abord après la saison des pluies, c'était un taureau; je lui avais percé la narine comme au buffle, pour le dompter plus facilement, et le conduire aussi avec une bride et une baguette. Il commençait déjà à être fort et vigoureux, et depuis qu'il était sevré, j'avais commencé à l'exercer à sa destination future, et à lui faire porter, un peu malgré lui, la sangle et la selle de toile du jeune buffle.

A quoi destinez-vous notre jeune taureau? me demanda Fritz un soir. Il est plein de feu et de bravoure; mon avis serait d'en faire un taureau de combat à la manière des Hottentots. Ma femme, effrayée de ce mot, demanda ce que c'était que ces taureaux de combat, et ajouta que nous n'avions nul besoin dans notre île paisible de nous donner ce genre de spectacle dont elle avait lu la description dans des voyages en Espagne qui lui avaient fait horreur.

Moi. — Il n'y a nul rapport, chère amie, entre les combats de taureaux des Espagnols, et ceux dont te parle Fritz, que peut être le courage de ce fier animal qui ne redoute rien lorsqu'il est animé, et tue toutes les années beaucoup des insensés qui combattent contre lui. Ceux des Hottentots ont une destination bien différente. Cette peuplade de sauvages demeure dans un pays qui est le séjour d'une quantité

de bêtes féroces; les Hottentots, divisés en tributs, vivent presqu'entièrement du produit de leurs troupeaux, qui sont toujours en plein air sur les pâturages, et sont très-exposés à la fureur des tigres, des panthères, des lions et de plusieurs animaux carnassiers très-communs dans les déserts de l'Afrique. Dès que le taureau combattant sent par son instinct l'approche d'un ennemi, il avertit les vaches du danger par un beuglement particulier; il les fait ranger en cercle, les veaux au milieu, et toutes les vaches serrées en rond présentent à l'ennemi leurs têtes cornues : le taureau va de l'une à l'autre jusqu'à ce qu'elles soient rangées ainsi en ordre de bataille, et s'il est bien dressé il doit aller en hurlant contre l'ennemi et le forcer à s'éloigner; et si c'est un lion, qui ne recule jamais, il sacrifie

généreusement sa vie à la défense du troupeau qui lui est confié ; si c'est un animal moins dangereux, il le combat vaillamment, le tue ou le met en fuite et revient à son poste. Lorsqu'une tribu est en guerre contre une autre, leurs troupeaux les accompagnent ; les taureaux font l'avant-garde, et souvent décident la victoire. Fritz a raison, notre taureau élevé de cette manière pourra nous devenir fort utile.

Cette destination militaire leur plut à tous. Il fut alors question de savoir lequel serait particulièrement chargé de l'élever ; j'avais d'abord eu l'idée de le prendre pour moi, chacun ayant déjà son élève, à l'exception de mon petit cadet François que les jeunes chiens avaient abandonné : en général je craignais que cet enfant, gâté par sa mère et toujours près d'elle, ne devînt efféminé et trop délicat, et j'é-

tais bien aise de cette occasion d'éprouver et de réveiller son courage.

Qu'en dis-tu, petit homme, lui demandai-je, si tu voulais te charger d'élever le taureau?

Ses jolis yeux bleus s'animèrent, il joignit les mains : ô mon papa! me dit-il, je ne demande pas mieux. Vous m'avez une fois raconté l'histoire d'un homme bien fort qui s'appelait Milon, et qui avait commencé par porter un veau sur ses épaules, et qui se fit une loi de le porter ainsi tous les jours, et devint si fort qu'il pouvait encore le soulever quand il fut devenu un bœuf. Je ne puis plus porter le veau, qui est déjà beaucoup plus gros que moi, mais je puis m'en faire aimer, le conduire, l'accoutumer à moi, et de cette manière, quand il sera tout à-fait grand, je ne le craindrai pas; alors moi aussi je serai grand et vigoureux.

Moi.— Il ne faut pas t'attendre,

cher enfant, que tes forces croîtront dans la même proportion que celle du taureau. L'homme destiné à vivre plus long-temps se développe bien plus lentement; dans un an tu seras encore un faible petit garçon, et ton taureau sera déjà dans toute sa force; mais tu peux, comme tu dis, t'en faire aimer et l'accoutumer à se laisser mener par toi.

François.—Et à me mener aussi; car je veux monter sur lui comme Jack sur le buffle, et ce sera mon cheval.

Fritz. — Et comment veux-tu l'appeler? Voyons, cherche-lui un beau nom bien sonore.

François.— Je veux l'appeler *vaillant;* ce nom lui portera bonheur, puisque nous voulons en faire un taureau de combat.

Jack.— Pour moi je veux que mon buffle se nomme *sturm* (l'orage). Voyez comme cela ira bien quand on dira: Jack arrive sur l'orage. — Ce sera

comme les ombres gigantesques des héros d'Ossian, dit Ernest qui aimait beaucoup cet ouvrage ; ce sera tout-à-fait majestueux.

Il fut ensuite question de baptiser les deux petits dogues ; on les nomma Braun et Falb. Dès le même jour François ne voulut plus céder à personne le soin de son veau; il lui donnait sa nourriture, l'embrassait, le conduisait partout avec une corde, et réservait toujours pour lui la moitié de son pain ; en sorte que l'animal reconnaissant s'attacha à cet enfant et le suivait partout.

Nous avions encore deux mois devant nous avant la saison des pluies ; nous les employâmes à travailler dans notre belle grotte de sel, pour en faire une demeure agréable. Nous fîmes avec des planches les divisions intérieures, et celles qui nous séparaient des écuries, avec un mur de carreaux de pierre, qui interceptait mieux l'odeur ; nous

réservant tout ce qui tenait à l'embellissement intérieur pour notre passe-temps d'hiver. Notre travail fut sans doute assez difficile, mais tous les jours moins, parce que nous devenions plus habiles, et que nous avions une très-belle provision de poutres et de planches du vaisseau, toutes rabottées et peintes à l'huile; les roseaux pour tresser ne nous manquaient pas non plus que le plâtre, et nous fîmes de grands progrès dans l'art de gypser. Nous fîmes des parois tressées en osier et roseaux, et recouvertes des deux côtés d'une couche de plâtre bien blanc et glacé comme le font les gypsiers à l'aide d'une petite planche lisse. Cet ouvrage nous amusait beaucoup ; j'eus l'idée d'en entreprendre un autre qui nous rappela le luxe européen ; ce fut de nous faire des tapis de pied avec le poil de nos chèvres, et la chose réussit assez passablement. Pendant qu'il faisait

encore assez chaud pour sécher promptement notre ouvrage, nous couvrîmes le terrain de nos chambres avec du limon bien battu, comme on fait les aires de grange; lorsqu'il fut bien sec, nous étendîmes dessus une grande pièce de toile à voile, dont ma femme cousut ensemble toutes les largeurs, jusqu'à ce que le plancher fut tout garni: nous prîmes ensuite notre poil de chèvre et quelque peu de laine de nos brebis que nous étendîmes sur la toile également; nous versâmes alors sur cette masse de l'eau chaude, dans laquelle nous avions dissous de la colle de poisson; nous roulâmes ensuite la toile, et nous donnâmes des coups de gros bâtons de bois dur sur ce rouleau: nous recommençâmes à arroser, à battre, à tellement travailler ce mélange, qu'il en résulta une espèce de feutre qu'on put détacher de la toile; nous l'étendîmes au soleil pour ache-

ver de le sécher, et nous en servir pour couvrir le plancher de notre chambre à manger et du sallon de compagnie : ces deux pièces étaient finies et en état d'être habitées lorsque les pluies commencèrent. Cette année-là nous les attendions presque avec impatience pour habiter notre jolie maison, et nous y livrer à des travaux sédentaires qui ne nous étaient pas moins utiles.

Tout ce que nous avions souffert l'hiver précédent releva encore nos jouissances et notre bonheur ; nous ne pouvions nous lasser d'admirer notre demeure chaude, éclairée, commode, remplie de plus de provisions que nous et nos bêtes ne pouvions en consommer. Le matin, en nous levant nous allions les soigner, sans beaucoup de peine, parce que tout était couvert et et à notre portée ; l'eau de pluie, recueillie avec propreté, nous dispen-

sait même d'aller en chercher au ruisseau : nous nous rassemblions ensuite dans la chambre à manger pour déjeûner et faire la dévotion ; nous passions après dans celle du travail où ma femme s'établissait aussi avec son rouet ou un métier de tisserand que je lui fabriquai tant bien que mal, mais où elle nous tissa une très bonne étoffe, moitié laine et moitié coton, et de la toile pour des chemises et des draps : tout le monde y travaillait tour-à-tour, et le métier n'était jamais vacant. Je trouvai moyen aussi avec une petite roue de canon de m'arranger une espèce de tour, avec lequel je fis plusieurs ustensiles et meubles, et j'appris à mes fils à y travailler : le penseur Ernest y devint bientôt plus fort que moi, il fit à sa mère une quantité de jolies choses. Après un bon et joyeux dîner l'ouvrage recommençait jusqu'à la nuit ; alors lampes et bougies s'al-

lumaient; et comme cette lumière ne nous coûtait que la peine de la recueillir nous ne l'épargnions pas, et c'était un de nos grands plaisirs que des illuminations répétées par nos belles cristallisations. Nous avions arrangé une petite chapelle dans un des coins de la caverne où nous les avions toutes conservées, et il en existe peu de plus magnifiques que la nôtre avec ses colonades, ses portiques, ses autels; comme elle n'avait pas de jour, elle était toujours illuminée pour le service divin, que nous y faisions bien régulièrement tous les dimanches; j'y avais une espèce de chaire, où je débitais à mon petit peuple des sermons que je tâchais de rendre aussi instructifs qu'il m'était possible. Le reste de ce jour de repos était consacré à des jeux qui pouvaient nous donner de l'exercice et entretenir les forces physiques de nos jeunes gens. La danse et même

l'escrime eurent leur tour. Jack et François avaient un talent naturel pour la musique, je leur fis des flageolets de roseaux, sur lesquels ils s'exercèrent et devinrent assez habiles; ils accompagnaient leur mère qui avait une jolie voix, dont le volume était doublé par les échos de la grotte; ainsi nous eûmes aussi de très-jolis concerts.

Nous avions fait, comme on le voit, des pas considérables dans notre civilisation : séparée de la société, condamnés peut-être à passer notre vie entière sur cette côte inconnue, nous pouvions encore y vivre heureux; nous avions en abondance tout ce qu'il nous fallait pour la nourriture et la plupart des besoins de la vie. Nous étions actifs et laborieux; nous nous sentions contens et sereins; nos forces et notre santé augmentaient ainsi que notre attachement mutuel : nous apprenions tous les jours mieux à employer nos facul-

tés physiques et morales; nous voyons, nous reconnaissions partout les traces de la bonté et de la sagesse divine; nos cœurs étaient pénétrés d'amour, de reconnaissance, de vénération pour cette céleste Providence qui nous avait sauvés et protégés si miraculeusement, et nous avait conduit à la vraie destination de l'homme, de vivre en famille du travail de ses mains : je me fiais à sa bonté soit pour nous ramener une fois dans la société des hommes, soit pour nous envoyer les moyens de commencer dans notre île chérie une colonie heureuse et florissante; en attendant ce qu'il lui plairait d'ordonner de notre sort futur, notre existence actuelle était pleine de jouissance et d'innocens plaisirs. J'évitais autant qu'il m'était possible tout ce qui pouvait, soit dans la conversation, soit dans nos lectures réveiller les passions de mes enfans ou leurs regrets, ou leurs de-

sirs. Près de deux années s'étaient écoulées sans que nous eussions aperçus aucune trace d'hommes sauvages ou civilisés, sans qu'aucun vaisseau, aucun canot eût paru sur la vaste mer, la perspective d'une autre situation était donc trop éloignée et trop incertaine pour qu'il fût prudent de s'en occuper, et de nous donner le tourment de l'attente et de l'impatience, nous vivions tranquilles et contens comme si nous avions dû rester toujours ainsi dans notre petit ménage.

FIN DE LA MOITIÉ DU JOURNAL
DU ROBINSON SUISSE.

Post-scriptum de l'Éditeur.

Je viens d'offrir au public et sur-tout aux jeunes garçons, la partie du journal du ministre suisse naufragé qui est parvenue en Europe : si jamais nous pouvons nous en procurer la continuation nous la donnerons avec le même plaisir, pourvu toutefois que la première partie ait assez intéressée les lecteurs pour leur en faire désirer la suite, qui ne présentera peut-être que les mêmes détails d'une vie simple, uniforme et peu susceptible actuellement d'éveiller la curiosité. On aura

vu dans cette première partie combien la piété soutenue, la moralité, l'activité, un amour réciproque dans les liens de famille peuvent former la base du bonheur dans quelque situation qu'on se trouve. Ce que l'ancien Robinson Crusoé montre à l'égard des ressources de l'homme individuel, celui-ci le rend instructif pour un cercle de famille; il prouve aux jeunes gens la nécessité d'acquérir pendant qu'ils le peuvent toutes les connaissances qui furent si utile à ce père de famille dans la situation où il plut à la Providence de le placer, et où chacun peut être exposé. Il nous reste à apprendre au lecteur comment cette partie du journal du ministre est parvenue à notre connaissance.

Trois ou quatre ans après que cette famille eût été jetée sur cette côte déserte, où nous les avons vus mener

une vie si heureuse, arriva un vaisseau de transport anglais jeté de même sur ces côtes par une tempête. Ce vaisseau nommé l'*Adventurer*, capitaine Jonhson, revenait de la Nouvelle-Zélande, devait passer par Otahïti et par la mer du sud, vers les côtes orientales de l'Amérique septentrionale, y chercher une cargaison de pelleteries pour la Chine, et retourner ensuite de Canton en Angleterre. Une violente tempête, qui dura quelques jours, le porta peu de temps après son départ de Botanibay hors de la route dans la direction nord-ouest. Pendant toute une semaine il erra sur une mer inconnue; le vaisseau était endommagé par la force de la tempête, et le capitaine, ainsi que tout son équipage, n'aspirait qu'à trouver une terre pour le radouber. Enfin on découvre une côte rocailleuse, et comme la violence du vent avait cessé un moment, on cingla avec empresse-

ment vers le rivage. A la distance d'un quart de lieue on jeta les ancres ; une chaloupe fut mise à l'eau pour visiter la côte et trouver une place d'abordage : dans ce bateau se trouva un officier qui savait un peu d'allemand, nommé le lieutenant Bell. On longea le rivage rocailleux sans trouver aucun endroit où l'on pût descendre à cause des écueils : enfin on passe un promontoire, et l'on aperçoit tout-à-coup une baie au fond de laquelle une mer calme promet la possibilité d'un abord ; c'était notre baie du Salut ; la chaloupe y entre, et l'équipage voit avec le plus grand étonnement toutes les traces d'une demeure d'homme. Une belle pinasse en très-bon état et une jolie nacelle à voile sont à l'ancre ; sur le rivage est une tente, et plus loin dans le rocher, des portes et des fenêtres annoncent une habitation européenne. Les gens descendent, et ils voient s'ap-

procher d'eux un homme de moyen âge, habillé à l'européenne, bien armé, qui s'avance et leur parle avec un salut amical, d'abord allemand, puis quelques mots d'anglais. Le lieutenant Bell répond. On a toute confiance réciproque. On sait déjà que cet homme était notre Robinson Suisse, dont toute la famille se trouvait dans ce moment à Falkendorsf où ils passaient leurs étés. Le père avait aperçu le matin avec sa lunette un vaisseau en mer ; ne voulant donner ni de l'alarme ni un espoir précipité à sa famille, il n'en avait pas parlé, et il avait pris seul le chemin du rivage.

Après les communications les plus cordiales des deux côtés, après avoir régalé l'équipage du bateau de tout ce que la demeure des rochers put fournir, le Suisse remit au lieutenant Bell la moitié de son journal pour le montrer au capitaine Jonhson, et

lui donner ainsi des éclaircissemens sur cette famille solitaire. Au bout d'une heure d'entretien on se sépara dans l'agréable espérance de se revoir le jour suivant; mais le ciel en avait ordonné autrement.

Pendant la nuit s'éleva de nouveau la fureur de la tempête, le vaisseau anglais se trouva dans l'impossibilité de se tenir à l'ancre, il fallut se laisser aller de nouveau balotter sur la vaste mer, pour ne pas être jeté par les vagues sur les rochers du rivage et tomber en débris. Comme cette effroyable tempête dura plusieurs jours encore, le vaiseau fut jeté si loin de ces côtes, que toute la possibilité de les rechercher fut anéantie pour le moment, et le capitaine Jonhson dut, à son grand regret, renoncer pour cette fois à faire la connaissance du Robinson Suisse et de sa famille, et à les ramener en Europe avec lui ainsi qu'il l'avait espéré.

C'est donc de cette manière qu'est arrivé avec lui le journal du ministre Suisse naufragé ; il fut porté d'Angleterre en Suisse où on l'envoya aux amis de cette famille.

Le capitaine Jonhson a écrit en même temps qu'il n'aurait aucun repos qu'il n'ait retrouvé l'heureuse petite colonie pour laquelle il a pris le plus vif intérêt, qu'il l'a chercherait avec soin dans ses futures courses en mer, et qu'il saurait d'eux-mêmes si ses membres désirent revenir en Europe, ou former un établissement dans cette belle île, ou on leur enverrait d'Angleterre tout ce qu'il faut pour y former une colonie, soit des colons des deux sexes, soit de tout ce qui peut être nécessaire à la vie sociale. En attendant donc que cet honnête homme tienne sa promesse, et en espérant qu'il aura le bonheur de retrouver cette île, dont il n'a pu remarquer avec exactitude la situation

géographique, nous présentons au lecteur avec ce journal une petite carte de l'intérieur de l'île, faite légèrement par Fritz le fils aîné du ministre, et qui aidera à l'intelligence du lecteur touchant cette côte et les divers établissemens de cette famille : cette carte se trouva dans la partie du journal qui fut remise par le père au lieutenant Bell.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

CHAPITRE XXVII. *L'Aigle du Malabar, et la Fabrique de Sagou.* Page 1

CHAPITRE XXVIII. *Origine de quelques Arbres fruitiers européens; les Abeilles.* 29

CHAPITRE XXIX. *Conquête sur les Abeilles; l'Escalier tournant; Education de divers Animaux; Fabriques diverses, Fontaine*, etc. 60

CHAPITRE XXX. *L'Ane sauvage; Education difficile; le Nid de Gélinottes à colet.* 90

CHAPITRE XXXI. *Le Lin et la Saison pluvieuse.* 123

CHAPITRE XXXII. *Le Printemps; la Filature; la Caverne de sel.* 148

CHAPITRE XXXIII. *La Maison dans la Caverne de sel; la Pêche aux Harengs.* 183

CHAPITRE XXXIV. *Nouvelle Pêche; nouvelles Expériences, nouvelle Chasse, nouvelles découvertes, nouvelle Maison.* 211

CHAPITRE XXXV. *Etablissement de deux Métairies; le Lac, la Bête à bec.* 243

CHAPITRE XXXV ET DERNIER. *La Nacelle, l'Hermitage, le Taureau; Travaux dans la demeure des Rochers.* 275

CARTE DE L'ÎLE DÉSERTE

Ou le Ministre Suisse et sa famille furent jettés.



RENVOIS.

A	*Au bas de la Carte, le vaisseau naufragé.*
B	*La Baye du salut.*
C	*Zeltheim, la demeure sous tente.*
D	*Le marais des Canards.*
E	*Le ruisseau des Schakals.*
F	*L'île des Requins.*
G	*Falkenkorst, (aire de Faucon.)*
H	*Le marais des Flamants.*
I	*Le bois de glands doux.*
K	*Bois des Singes.*
L	*Waldeim, (Métairie.)*
M	*Marais de Vix et petit lac.*
N	*Contrée des hauteurs, où plusieurs choses ont été découvertes*
O	*Bois des Calebasses.*
P	*Coline de la belle vue.*
Q	*Promontoire de l'espérance trompée.*
R	*Bois de choux palmistes.*
S	*Plantation de cannes.*
T	*L'Hermitage et Eberfort.*
U	*La grande Baye.*